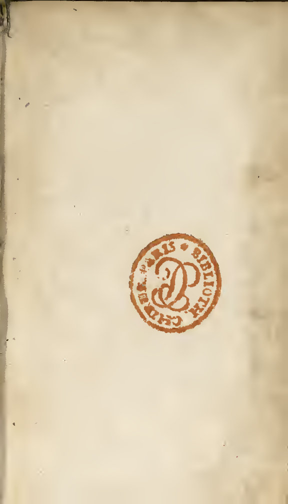

16


EX BIBL.
REGIŒ CHIRURGORUM
PARISIENSIUM ACADEM.





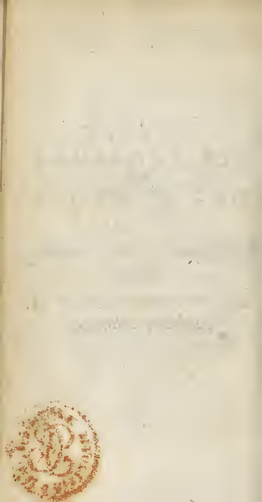

BIBLIOTH.
PARIS



TRAITE'
DES PANACEES
OV
DES REMEDES VNIVERSELS.

Augmenté d'une ſeconde Partie.

Et d'un Traité des abus de la Medecine ordinaire.



PANACEE,

OV

DISCOVRS SVR LES Effets ſinguliers d'un Remede experimenté, & commode pour la gueriſon de la pluſpart des longues maladies ; même de celles qui ſemblent incurables.

Par IAQVES MASSARD, Docteur en Medecine, aggregé au College des Medecins de Grenoble.

Avec un Traité d'Hypocrate de la cauſe des maladies, & de l'ancienne Medecine, traduit en François par l'Auteur.

A GRENOBLE,
Chez l'Auteur, ruë Brocherie, 1679.
AVEC PERMISSION.



A MADAME LA CONSEILLERE DE LA MARTELIERE, DAME DE LAVAL, SAINT ESTIENNE, ET AUTRES PLACES.

MADAME,

Cette PANACE'E *ayant eu le bonheur de servir au rêtablissement de vôtre santé, elle se jette entre vos bras pour demander vôtre protection. Elle n'au-*

ã ij

roit jamais osé paroître en public, si elle n'eût eu l'appuy d'une Personne de vôtre Rang & de vôtre merite, pour la deffendre contre la calomnie. L'envie s'attache toûjours à la vertu la plus pure, elle s'en prend souvent aux Professions les plus Nobles; & on peut dire qu'il n'en est point où son venin paroisse davantage que dans la Medecine. Cette passion aveugle crie hautement contre les Secrets excellens de la veritable Chimie, pendant qu'elle étale avec pompe mille Remedes dangereux de la fausse. On a vû dans ces derniers siecles ces Illustres Medecins, ces grands Restaurateurs de la vraye Chimie, si persecutez de l'envie,

qu'il ne faut pas s'étonner si elle pousse encore son fiel contre ceux qui voudroient en les imitant s'élever au dessus du commun.

Ainsi, MADAME, *étant obligé de rechercher un azile aussi sûr que le vôtre, l'accueil favorable que vous avez fait à ce Discours, & mille autres preuves de vôtre bonté, me persuaderent que vous permettriez que vôtre Nom parût à la tête de cét Ouvrage, & que je fisse par là connoître à tout le monde le profond respect que j'ay pour vôtre Personne. Mon devoir m'engageroit d'en faire le portrait, mais vôtre modestie me le deffend. D'ailleurs la foiblesse de mes expressions*

obſcurciroit l'éclat de vôtre Vertu. Il ſuffit donc que je vous aſſure de mon obeïſſance , & du deſſein que j'ay d'être toute ma vie ,

MADAME,

Vôtre tres humble & tres obeïſſant ſervi-teur , MASSARD.

PREFACE.

LES differentes vertus du Remede qui fait la matiere de ce Diſcours, m'ayant obligé d'en uſer utilement en pluſieurs ſortes de maladies ; a neanmoins donné pretexte à quelques perſonnes d'en attribuer le ſuccez à la fortune plûtôt qu'au juſte diſcernement de la cauſe des maladies. Et comme ce diſcernement eſt abſolument neceſſaire à un Medecin, mes amis me ſolliciterent d'éclaircir le Public ſur ce ſujet; & de faire voir par demonſtration auſſi-bien que

par experience, qu'il y peut avoir plusieurs Remedes également propres pour la gueriſon de diverſes maladies, ſans aucune diſtinction d'âge, de ſexe & de temperament.

I'ay tâché de prouver cette propoſition dans ce Diſcours, où l'on verra les veües que je me ſuis propoſé dans la recherche d'une Panacée, & d'un Remede commode, innocent & efficace pour la gueriſon des maladies les plus opiniâtres.

Pour reüſſir dans ce deſſein, j'ay eu pour but de nettoyer toutes les parties du corps, principalement les entrailles,

& de les purifier de toute sorte de soüilleure, de tous les levains & de toutes les semences des maladies, en excitant une fermentation nouvelle, par un levain pur & subtil, qui penetrât tout le corps, & qui pût dissoudre les matieres les plus grossieres & les plus rebelles? C'est pourquoy je traiteray dans ce Discours de l'efficace merveilleuse des levains, & je feray voir que toutes les actiōs de la Nature se font par la seule fermentation. C'est de cette fermentation bien reglée que dépend la conservation & le rêtablissement de la santé. Ainsi un même Remede peut

ſuffire pour ſe preſerver, & pour guerir de beaucoup de maladies, ſans conſiderer la difference de l'âge, du ſexe, ny du temperament.

Sur ce principe j'ay compoſé le Remede qui fait le theme de cette diſſertation, & ce Remede a été heureuſement employé en diverſes maladies, où les autres ſecours de la Medecine ſembloient être inutiles. J'en rapporteray quelques Experiences à la fin de cet Ouvrage, leſquelles ſuffiront pour perſuader la verité de tout ce que j'avance, & ces Experiences ſeront ſi connuës que perſonne n'en pourra douter.



A MONSIEUR MASSARD LE MEDECIN, SUR SA PANACE'E.

SONNET.

Mortels qui gemissez sous les vives douleurs
D'un venin obstiné d'une fiévre incurable :
Mortels qui pour guerir d'un mal qui vous accable,
N'avez pour tout secours que l'usage des pleurs.

Mortels qui flêtrissez comme les belles fleurs
Qui souffrent du Midy l'ardeur impitoyable.
Vous enfin qui fuyans & le lit & la table,
Perdez en peu de temps vos plus vives couleurs.

Cessez, cessez vos cris, abandonnez vos plaintes;
Vos maux vont prendre fin, & toutes leurs atteintes
Se peuvent éluder par le secours de l'Art.

Et cét Art merveilleux, ce fils de la pensée
Se trouve renfermé dans cette Panacée,
Que vous offre aujourd'huy le Medecin MASSARD.

I. N.

DISTICHON.

Si plures Medici solo sunt nomine clari,
MASSARVS unus erit Nobilis Arte suâ.

R.

A MONSIEUR
MASSARD MEDECIN.
ANAGRAMME.
JAQUES MASSARD MEDECIN.
A ACQUIS DE REMEDES AMIS.
SONNET.

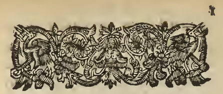
De même qu'au Printems la diligente Abeille
Dans les jardins de Flore amassant les odeurs;
Du suc pur & subtil des plus charmantes fleurs,
Compose dans sa ruche une douce merveille.

Ainsi pour nous guerir MASSARD jour & nuit veille,
Et puisant son savoir des excellens Auteurs,
De l'esprit des Métaux convertis en liqueurs
Il fait sa PANACE'E utile & sans pareille.

Envie loin d'icy, va pousser ton venin,
Oses-tu d'HYPOCRATE attaquer l'Art Divin?
Si l'on lit ce DISCOVRS, il convainc l'imposture.

Si l'on prête l'oreille aux Malades remis,
Ils disent, *Son Esprit penetrant la Nature*,
A seul ACQVIS *pour tous* DE REMEDES AMIS.

I. D. L.



PANACÉE OV DISCOVRS SVR LES VERTVS, ET SVR les effets singuliers d'un Remede experimenté, & commode pour la guerison de la pluspart des longues Maladies ; mesmes de celles qui semblent incurables.

L'Histoire nous apprend que l'ingenieux Archimede receut un Commandement absolu de Hieron Roy

de Sicille, de luy faire ſçavoir par demonſtration evidente, ſi la Couronne qu'il avoit dediée à ſes faux Dieux, eſtoit d'or pur, ou ſi l'Orfevre y avoit fourré de metail eſtranger, ſans neantmoins la rompre, parce qu'elle avoit eſté conſacrée.

Cette queſtion ſi difficile à reſoudre tint ce grand Homme dans une extréme conſternation : il medita en vain fort long temps ſur ce ſujet, & deſeſperant d'y pouvoir reüſſir, il rencontra par hazard dans le bain ce qu'il avoit inutilement recherché par ſes curieuſes & profondes meditations. Ce ſuccez imprevû le tranſporta ſi extraordinairement, que ſans faire reflexion à l'eſtat indecent où il eſtoit, il ſe mit à courir, en repetant cõtinuellement d'un ſon de voix fort élevé : *Ie l'ay trouvé, je l'ay trouvé.* S'il n'eſtoit

permis de tourner à mon sujet ce qui est arrivé à cet illustre Ingenieur, je dirois que j'ay enfin trouvé ce que je cherchois il y a long temps : Je cherchois par la lecture, par l'experience & par le travail quelque remede qui pût commodément & seurement remedier à tant de longues maladies, qui font gemir si long temps une infinité de personnes, à qui il ne reste quelquefois pour toute consolation que les plaintes & les gemissemens, ou l'esperance de la mort. La chose ne me sembloit pas impossible en elle-même; l'experience me le persuadoit, & la raison m'y portoit aisément. Je regardois avec emulation l'Epitaphe de Paracelse, qui luy rend ce glorieux témoignage, d'avoir gueri par un Art merveilleux toutes les maladies qui nous paroissent incurables;

& Vanhelmont rapporte de luy, qu'il avoit plusieurs remedes particuliers dont il guerissoit également une infinité de maladies. Ie considerois avec admiration un Butler dans Vanhelmont qui guerissoit toute sorte de maladies par un seul & même remede. Ie voyois beaucoup de celebres Medecins qui par de longues meditations & par de grandes experiences avoient inventé des remedes universels; Mais, comme remarque le fameux Poterius, ceux qui ont esté assez heureux pour découvrir ces rares secrets, ne les ont jamais voulu communiquer. Ie soûpirois aprés de si glorieux succês; ma foiblesse me faisoit rencontrer de grands obstacles dans ce projet: Mais puis qu'un grand dessein est toûjours glorieux, & qu'en s'attachant avec soin on peut se perfectionner,

j'ay poussé mõ entreprise. Ceux qui s'attachent fortement font souvent de nouvelles découvertes, comme ceux qui font de longs voyages : Et l'on voit tous les jours que l'Academie d'Angleterre s'occupe glorieusement à faire des essays & des experiences dans toute sorte d'Arts & de Sciences, & qu'elle découvre incessammment ce que tant d'autres avoient cherché avéc si peu de succês.

Que s'il y a quelque Profession où l'on puisse faire du progrês, ce doit être principalement dans la Medecine. L'admirable diversité des Remedes que Dieu a fourny si liberalement à la Nature, le mélange infini qui s'en peut faire, & la merveilleuse difference des preparations dont on se sert, font evidemment connoistre qu'il s'en peut découvrir une infinité d'autres, & qu'il s'en

découvrira tous les jours. Si l'assemblage des vingt-quatre lettres peut exprimer toutes les paroles & toutes les conceptions des Peuples, dont le langage est si different, quelle diversité peut-il se cencontrer dans les Remedes, dont le nombre est si grand, & dont la preparation & le mélange se peuvent faire en tant de manieres differentes ? C'est pourquoy Dieu a bien voulu favoriser Adam & Salomon de la connoissance des Mineraux, & de la connoissance des Plantes, & leur apprendre la nature de tous les Animaux, pour la transmettre à la posterité : comme il a bien voulu favoriser Hipocrate & quelques autres grands Hommes, de tant de rares avantages dans la connoissance de la Medecine. C'est à ces grands Hommes que nous devons les justes

Maximes qui nous restent pour la conservation de la santé ; ils les ont puisées dans le sein de la Nature, & dans les Loix immuables qui la reglent : c'est sur ces mêmes Loix qu'il faut mediter incessamment, & sur lesquelles roulent tous les secrets de la Medecine.

Ces Maximes & ces Loix ont esté les guides dont je me suis servy dans la recherche de cette Panacée. Mais pour reüssir heureusement dans ce dessein, j'ay joint l'experience au raisonnement, comme les deux colonnes qui soûtiennent la Medecine: & me flatant d'avoir reüssi assez heureusement dans ce dessein, j'ay crû estre obligé à donner au Public ce que j'avois trouvé, & ce que j'avois cherché si inutilement depuis si long temps : Ie le fais pourtant sans precipitation, puis qu'il y a plusieurs années

que je me sers avec succés de ce Remede, dans un grand nombre de maladies, dans lesquelles tous les secours de la Medecine avoient semblé jusques alors inutiles.

Comme ce Remede est d'une grande vertu, il se prend en petite quantité, & se trouvant de soy-même insipide, on luy peut donner le goust qu'on pourroit souhaiter. On le fait ordinairement prendre en forme de pilules, ou de tablettes. Ce Remede agit insensiblement, parce que (comme le remarque Vanhelmont) souvent la cause de
,, la maladie ne pese pas une dragme; c'est pourquoy il est necessaire que l'evacuation soit moderée, ou imperceptible; pourveu que suivant l'Aphorisme d'Hipocrate, on purge ce qui doit estre purgé.

Lors qu'on prend ce Remede

en forme de pilules, il tient le ventre libre, sans aucune incommodité. L'effet le plus evident qu'il produise, est de donner la bonne couleur, l'appetit & la gayeté, qui sont les marques les plus sensibles de la santé, laquelle il procure ordinairemēt dans douze ou quinze jours, sans estre obligé d'observer d'autre precaution que celle d'une bonne nourriture. Mais comme il y a plusieurs personnes qui craignent l'usage des pilules, parce qu'il y entre ordinairement de l'Aloës, & qu'en effet il y en a qui ne le supportent pas facilement, à cause de son amertume & de son acrimonie; on leur donne des pilules insipides & sans Aloës, qui font pourtant le même effet. Pour aider au Remede, j'ordonne quelquefois une legere purgation composée d'une simple teinture de Senné,

& de Manne, ou de quelque autre purgatif doux & benin; mais je conseille rarement la saignée dans les maux inveterez, principalement lors que les Malades ont mauvaise couleur, qui est une marque certaine d'une méchante constitution, à laquelle la saignée n'est pas favorable.

Il y a plusieurs personnes qui ont de la peine à se persuader qu'un seul Remede puisse operer tant d'effets differens, & même contraires, & qu'il puisse guerir des personnes de different âge, de different sexe, & de different temperament, & dont les maladies n'ont rien de semblable. Mais pour les detromper sur ce point, on les prie de se donner la peine de lire tout ce discours; & ils demeureront persuadez que la chose n'est pas absolument impossible. Les exemples en sont familiers, les

experiences en sont connuës, & les raisons en sont evidentes.
Veritablement (dit Vanhelmont,, parlant des secrets de Paracelse),, puisque la Nature seule guerit,, les maladies, suivant le senti-,, ment d'Hipocrate, il en faut con-,, server l'unité, & la restablir en,, son integrité. Ce qui se peut faire,, suffisamment par un seul & mê-,, me Remede. Il n'y a qu'à consi-,, derer l'unité de la Nature qui,, est alterée, & l'unité de la santé,, qui est offensée, & par conse-,, quent l'unité de l'esprit qui est,, agité, sans considerer cette di-,, versité de causes, qui ne sont,, que les occasions des maladies.,, Et puis qu'un des secrets de Pa-,, racelse, (ajoûte ce Docteur) con-,, tient abondamment tout ce qui,, est necessaire pour cet effet, par,, la vertu naturelle des Remedes,, qu'il employe, & par les prepa-,, rations de l'Ouvrier, il faut ne-,,

,, cessairement que ce Remede ,, soit suffisant pour toute sorte de ,, maladies. Ces Remedes secrets ,, penetrent jusques au fond du ,, corps, & par une vertu particu- ,, liere ils fortifient toutes les par- ,, ties: Ils dissipent avec efficace ,, toutes les impuretez qui se sont ,, ramassées en divers endroits du ,, corps; & les ayant une fois dis- ,, soud, la Nature entreprend de ,, vuider ce qui luy est nuisible par ,, des voyes qui luy sont connuës. C'est ainsi que ce celebre Medecin explique la maniere d'agir des Remedes universels de Paracelse.

On ne doit pas s'étonner qu'un même Remede soit également favorable à toute sorte de personnes, & à des maladies differentes, si l'on considere qu'il y a beaucoup de choses qui sont également propres à tous les Hommes, quoy que les tempe-

mens en ſoient ſi differens. Nous reſpirons tous un même air, & nous uſons de mêmes alimens, ſans que jamais perſonne ſe ſoit aviſé de s'en eſtonner, parce que tous y ſont accouſtumez : La même choſe ſe peut dire des Remedes ordinaires, car la ſaignée, la purgation, les lavemens & tant d'autres Remedes familiers ſont employez par les Medecins pour une infinité de maladies tres differentes & fort opposées. Que ſi l'on à joüé les Medecins ſur la ſaignée, ſur la purgation & ſur les lavemens, ce n'a pas eſté patce qu'ils ordõnent ces remedes trop ſouvent, mais parce que c'eſt quelquefois inutilement.

Il n'en eſt pas ainſi (dit Vanhel-,, mont) des grands ſecrets de la ,, Medecine, auſquels il appartient ,, ſeulement de ſurmonter toute ,, la tyrannie des maladies, ſoit ,,

„ que ces secrets ayét cette vertu „ de leur nature, ou qu'ils ayent „ acquis une excellence de pureté „ & de subtilité, par laquelle ils „ reparent promptemet nôtre vie, „ & parviennent au degré de Me„ decine universelle. Cette prero„ gative ne peut pas convenir aux „ Remedes particuliers qui sont „ pris des plantes, lesquels ne peu„ vent pas arriver à cette univer„ salité, mais qui neantmoins sem„ blent estre donnez de Dieu pour „ deraciner specifiquement quel„ que maladie particuliere.

Pour donner plus de jour à cette verité, il faut considerer que tous les Medecins rapportent à la cause interieure des maladies, ou à une trop grande abondance de sang, ou à un amas de mauvais sucs. La cause prochaine des longues maladies ne peut pas venir de la trop grande abondance du sang, parce qu'il est facile de corriger

cette superfluité, ou par la saignée, ou par l'abstinence, ou par l'exercice ; il faut donc necessairement que la cause generale des longues maladies dépende immediatement de l'amas des mauvaises humeurs.

Ces mauvaises humeurs ont leur siege dans des parties differentes, mais celles qui se ramassent dans la region du bas ventre sont ordinairement la source des mauvais sucs qui s'engendrent dans les autres regions ; car c'est dans les entrailles du bas ventre que se font les premieres coctions des alimens, & la separation de plusieurs sortes d'excremens & de diverses humeurs. Ces humeurs estant engẽdrées en trop grande quantité, ou estant retenuës par quelque obstruction, ou par quelque autre empêchement deviennent facilement la cause des longues

maladies, parce qu'estans de la nature des levains, & se trouvans aigres, ameres, ou sallées, elles se fermentent & s'exaltent dans leurs qualitez, & par cette fermentation elles infectent forcement les autres humeurs, & les alimens que nous prenons, & laissent une si forte impression de leurs mauvaises qualitez dans les parties où elles sejournent, qu'il est tres difficile de l'emporter. Cette mauvaise impression des parties engendre aussi continuellement de mauvais sucs, & fait le germe & la semence des maladies, & la difficulté de la guerison; c'est pourquoy la saignée, la purgation & les lavemens sont le plus souvent des remedes inutiles dans les longues maladies, parce que l'action de ces Remedes ne penetre pas jusques dans la substance des parties, où est le siege des maux inveterez.

C'est ainsi que s'engendrent l'affection des hypochondres, les maladies melancoliques, les vapeurs de mere, les vertiges, les douleurs de tête & d'estomach, l'hydropisie, les fievres d'accez, les fiévres lentes, l'hetisie, les pâles couleurs, la palpitation de cœur, la difficulté d'urine ; & tant d'autres maladies que je ne nomme pas.

De maniere qu'il y a peu de longues maladies qui ne prennent leur origine mediatement ou immediatement, des humeurs impures qui sejournent dans quelqu'une des parties du bas ventre.

Ces humeurs estant devenuës extremement aigres ou ameres, âpres ou sallées par leur sejour, laissent de fortes teintures de leurs qualitez dans les parties où elles sont retenuës, & font une extrême resistance à l'a-

ction de la chaleur naturelle, de laquelle elles ne peuvent recevoir aucune coction. D'où vient que les maladies qui proviennent de ces humeurs excessivement exaltées, sont ordinairement si opiniastres, & si cruelles que Fernel les appelle fort à propos le fleau des Medecins aussi bien que des malades.

Et comme un seul & méme remede peut nettoyer les entrailles de toute leur soüilleure, & purifier en mesme-temps les autres parties du corps, il faut necessairement qu'un seul, & même remede puisse guerir toutes les maladies qui proviennent de l'impureté des entrailles ; l'effet devant cesser aprés que la cause est ostée.

La diversité des humeurs impures qui soüillent les entrailles, n'empéche point qu'un mé-

me Remede ne puiſſe corriger tous les excés qui s'y trouvent, parce que la nature agit d'une méme maniere dans la guerison de differentes maladies, en rectifiant ces humeurs par la fermentation,& la coction des mêmes humeurs, ſans oppoſer des qualitez particulieres qui ſoient contraires à chaque eſpece de maladie. C eſt pourquoy un Remede qui agira à la maniere de la nature, & qui par la fermentation cuira les humeurs, & les reduira à la moderation qui leur eſt requiſe en leur oſtant cette odeur de levain que ces humeurs ont laiſſé dans les parties, pourra guerir tous les maux que ces mêmes humeurs ont cauſé.

La maniere ordinaire d'agir de tous les Medecins juſtifie qu'il y a pluſieurs remedes qui agiſſent univerſellemẽt, ils appellent

le Magistere de Tartre un digestif universel, parce qu'il profite également à la coction de toutes les mauvaises humeurs ils nomment Sel Polychreste un sel qui a divers usages, & ils se servent tous les jours du crême de tartre, du sel prunelle, du sel des plantes aperitives, de l'esprit de Vitriol, de l'esprit de Sel, & de soufre, à cause des differẽs effets qu'ils produisent, & je ne vois aucun Medecin qui ne se serve de ces Remedes pour diverses maladies, & en toute sorte de temperament. La méme chose se justifie dans l'usage des eaux minerales, dont une infinité de personnes de tout âge, de tout sexe, & de toute sorte de temperament se servent tres-utilement pour des maladies fort differentes.

Villis rapporte fort à propos la cause de tous ces effets diffe-

rens, à la nouvelle fermentation que ces Medicamens excitent dans nos corps, laquelle corrige cette autre fermentation impure, & dereglée des humeurs, & nettoye les parties de ce levain impur qui est dans leur substance.

Le remede dont je parle, quoy qu'il soit beaucoup plus efficace, & plus innocent que les Remedes ordinaires dont j'ay parlé, agit neanmoins de la même maniere, il regle les humeurs, & oste la semence des maladies en excitant une nouvelle fermentation dans les humeurs mêmes & dans les entrailles pour les purifier de leur soüilleure.

L'on voit donques que la difficulté de guerir les longues maladies vient de ce qu'on ne connoit pas assez l'activité des levains, soit dans les fonctions

de la nature, soit dans les maux, soit dans les Remedes. On accuse ordinairement le froid, ou le chaud, le sec, ou l'humide de la cause principale des maladies, dont neanmoins ils sont fort innocens, suivant la Doctrine d'Hypocrate, comme je feray voir à la suite.

On se persuade aussi que la cause ordinaire des maladies vient principalement du vice des humeurs; & neanmoins leur source est dans la mauvaise disposition des parties, & dans une vertu maligne qui les infecte, & nullement dans l'intemperie du chaud, du froid, du sec, ou de l'humide. C'est pour cela que Vanhelmont definit la maladie, un levain imprimé dans les esprits, lequel se communique en suite au sang, à l'aliment prochain des parties, aux parties mémes & aux excre-

mens du corps, suivant la pro- ,,
prieté de son idée, & de cette im- ,,
pressiō arrivent les maladies qui ,,
procedent de la distribution, ou ,,
de la digestion des alimens; ainsi ,,
la cause des maladies ayant esté ,,
ignorée, il a esté impossible d'en ,,
connoistre les remedes. ,,

On voit déja en quelque maniere quelle est la veritable cause des maladies, quelle est la maniere d'y remedier, & comment un seul & même remede peut également proficer pour la coction des mauvais sucs, & pour oster le levain & la soüilleure qui est dans la substance même des parties. L'on voit que ces operations se font par la seule fermentation, & que la Nature se sert de ce seul moyen pour temperer les mauvaises humeurs en les reduisant à cette moderation de qualitez & de substance qui leur est convena-

ble, afin que ces humeurs puiſſent eſtre vuidées ſans peine, ſoit par la Nature même, ſoit par l'Art.

Pour donner plus de jour à cette verité, il faut conſiderer que la cauſe des maladies procede de trois qualitez differentes, qu'on appelle premieres, ſecondes & troiſiémes. On examinera ſeparément ce que peuvent les premieres qualitez, quelle eſt la vertu des ſecondes & l'efficace des troiſiémes: Quel ordre & quelle dépendance ces qualitez ont entre elles, afin de connoiſtre clairement la maniere d'y porter le remede.





PREMIERE PARTIE.

DE LA VERTU DES secondes Qualitez.

L'ORDRE voudroit, s'il semble, qu'on commençât par les premieres qualitez; mais comme les secondes sont la cause la plus frequente & la plus sensible des maladies, il faut parler des secondes avant que de parler des premieres.

Hipocrate persuadé de l'importance de cette matiere en a fait un Traité particulier dans le Livre qu'il a intitulé, *De l'an-*

cienne Medecine, contre certains innovateurs de ſon temps, qui mettoient pour cauſe generale des maladies, le chaud, ou le froid, l'humide ou le ſec.

Dans ce Traité il preuve par des demonſtrations evidentes,
„ que ces premieres qualitez ne
„ ſont point la cauſe des maladies,
„ mais qu'il y a d'autres qualitez
„ qui les produiſent, leſquelles
„ ſont plus agiſſantes que les pre-
„ mieres, c'eſt pourquoy il les ap-
„ pelle par excellence des vertus,
„ à cauſe de l'efficace qu'elles ont
„ dans leur action; il dit que ces
„ qualitez ſont l'aigre, l'amer, le
„ ſallé, l'aſpre & l'inſipide, qui ſe
„ trouvans dans l'homme & ſe te-
„ nans dans la moderation qui leur
„ eſt requiſe, & dans la juſte pro-
„ portion qu'elles doivent avoir,
„ conſervent la ſanté; mais
„ lors qu'elles ſont parvenuës à

leur plus haut degré, elles trou- ,,
blent cruellement le corps : ,,
que le moyen de remedier aux ,,
maux qui nous arrivent par l'ex- ,,
cez de ces qualitez, c'est la coc- ,,
tion des humeurs & la vuidange ,,
des sucs intemperez : que le ,,
chaud & le froid n'estans en au- ,,
cune maniere capables de coc- ,,
tion, ne peuvent nullement ,,
estre la cause des maladies qui ,,
ne guerissent que par cette mê- ,,
me coction : que la Nature re- ,,
medie d'elle-même & dans peu ,,
de temps aux maux legers, qui ,,
sont causez par le chaud & par ,,
le froid: Et qu'elle n'a pas besoin ,,
d'emprunter ailleurs un secours ,,
qu'elle trouve dans elle-même. ,,
En effet, quand on a souffert un ,,
grãd froid, on ressent ensuite un ,,
grand chaud, pourveu qu'on ,,
n'ait pas esté gelé, & que l'on ,,
soit à couvert & assez vêtu; & au ,,
contraire, aprés avoir esté beau- ,,

,, coup échauffé, on ressent un
,, grand froid, & même l'on
,, frissonne, si l'on s'arreste long
,, temps dans le méme lieu, &
,, qu'on soit vétu de la méme ma-
,, niere. De sorte qu'on ne doit
,, rien craindre de dangereux de
,, ce qui est suivi si tost de son con-
,, traire. Il en est de mesme
,, dans les fiévres, où aprés les
,, frissons il s'allume une grande
,, chaleur, & aprés la chaleur
,, on est plus frais que si l'on
,, n'avoit point eu de fiévre.
,, Que si le chaud (ajoûte-t'il)
,, agit quelquefois puissamment
,, au dedans de nous, ce n'est pas
,, comme tel, mais en tant qu'il est
,, chaud & amer, ou qu'il est
,, chaud & sallé, ou qu'il est chaud
,, & aigre, ayant des effets tous
,, contraires, selon qu'il est di-
,, versement conjoint avec ces
,, diverses facultez. Il en est de

même du froid, quand il eſt joint ,,
aux mêmes qualitez, & qu'ainſi ,,
on ne peut pas remedier aux ex- ,,
cez du chaud ou du froid, par le ,,
chaud, ou par le froid; c'eſt pour- ,,
quoy dans le cõmencement des ,,
rhumes & des fluxions, les hu- ,,
meurs qui les excitent ſont ſal- ,,
lées, ſubtiles & acres, & par cette ,,
acrimonie elles cauſent de l'ar- ,,
deur, de l'inflammation & quel- ,,
quefois de l'ulcere ſur les parties ,,
où elles ſe jettent. Que cette ar- ,,
deur & ces autres accidens ceſ- ,,
ſẽt enſuite lors que le rhume ſe ,,
meûrit, & nullement par aucun ,,
changement qui ſe faſſe du ,,
chaud, ou du froid: que ſi le rhu- ,,
me eſt cauſé par la ſeule cha- ,,
leur, ou par le froid tout ſeul, ,,
ſans aucun mélange de qualité ,,
eſtrangere, il eſt facilement gue- ,,
ry par la Nature ſeule, ſans au- ,,
cun autre remede. ,,

Ce qui oblige Hipocrate de ,,

„ ne donner aucun rang dans les
„ maladies aux intemperies chau-
„ des, ou froides, humides, ou
„ feches, en tant que telles; mais
„ divisant les maladies en celles
„ qui arrivent aux parties similai-
„ res, & aux parties organiques,
„ il n'admet pour cause des mala-
„ dies des parties similaires que
„ l'amer, l'aigre, le sallé, l'aspre
„ & l'insipide; c'est pourquoy il
„ veut que le Medecin ait une con-
„ noissance parfaite des effets de
„ toutes ces vertus, de l'impres-
„ sion qu'elles font sur nos corps,
„ & de la connexion qu'elles ont
„ ensemble.

Ces vertus & ces secondes qualitez ne sont autre chose que les proprietez des sels qui sont d'une efficace merveilleuse dans toutes les actions de la Nature, pour conserver la santé par leur moderation, & pour causer les maladies par leurs excès: C'est

par cette raison que le ſel eſt le ſymbole de la ſageſſe, car le ſel doit eſtre dans une juſte moderation, non ſeulement dans les aſſaiſonnemens, mais auſſi dans tous les corps mixtes dont il eſt un principe ſenſible; c'eſt ce principe qui eſt l'auteur de la ſaveur, & par conſequent de toutes les vertus, comme l'enſeignent les Chimiſtes.

Le ſel qui s'engendre dans nos corps eſt de deux ſortes, l'un eſt domeſtique & l'autre êtranger; le ſel domeſtique eſt celuy qui eſt doux & benin, & qui par conſequent conſerve la ſanté: le ſel êtrãger eſt corroſif, & la cauſe des ardeurs des acrimonies, & des corroſions, & par conſequẽt il eſt la cauſe ordinaire des maladies, comme l'enſeigne Hipocrate.

Ce ſel êtranger eſt de trois ſortes dans l'homme, le mineral,

le vegetal & l'animal, qu'on peut subdiviser en autant de sortes qu'il y a de mineraux, de vegetaux & d'animaux, parce que les sels qui s'engendrent quelquefois dans l'homme, ont du rapport avec les autres sels qui s'engendrent dans la Nature. C'est à cause de la diversité des sels qui s'engendrent dans nos corps que Paracelse appelle l'homme, le Petit Monde.

Il est donc evident que ces differentes qualitez d'aigre, d'amer, de sallé, d'âpre & d'insipide, qui s'engendrent dans nos corps, & que les Medecins nomment *Cacochimie*, ne deviennent la cause generale de tant de sortes de maladies, que parce qu'elles excedent la mediocrité, & qu'elles ont acquis un degré considerable de salure, ou d'aigreur, d'amertume, ou d'âpreté, qui sont des proprietez de diverses

ſortes de ſels qui s'engẽdrent au dedans de nous, & qui ſont la cauſe ordinaire de tous les maux qui nous arrivent, parce que ces ſels ſont d'une extreme efficace.

Ainſi les chaleurs & les froideurs qui arrivent dans nos corps par l'irritation des ſels, ne ſont pas des maladies, mais des accidens qui ſuivent les diverſes irritations des mêmes ſels. C'eſt pourquoy pour remedier aux maux qui proviennent de l'acrimonie des ſels & des vertus exceſſives des ſucs, & pour oſter ce levain qu'ils impriment dans les parties, il n'eſt pas neceſſaire d'échauffer ou de rafraichir, mais de meurir ces mauvais ſucs, & de les temperer, pour les vuider enſuite plus aiſément.

Par cette coction l'on oſte en même tẽps la mauvaiſe diſpoſitiõ qui eſt dans la partie affligée,

cette coction estant l'unique moyen dont la Nature se sert pour la guerison des maux : & cõme le Medecin est le Ministre de la nature, & qu'il la doit imiter lors qu'elle agit bien ; c'est donc par cette coction qu'il doit procurer la guerison des maladies.

Cette coction se fait par la chaleur naturelle, de la méme maniere que se fait la maturité des fruits, lesquels deviennent agreables en meurissant ; & en quittãt cette âpreté qui les rendoit de mauvais goût ; de même ces mauvais sucs venãs à se meurir perdent ces qualitez excessives qui les rendoient si contraires à la nature, & par cette maturité ils acquierent une moderation dans leurs qualitez, & une certaine égalité de substãce qui les rend amis de la Nature même.

Pour bien entendre le senti-

ment d'Hipocrate, & pour profiter de l'avis important qu'il nous donne, il faut examiner plus particulierement en quoy consiste cette coction des humeurs, & comment on la peut procurer, puisque c'est l'unique moyen qu'il nous enseigne pour surmonter la cause des maladies.

La coction (selon Aristote), „ est la perfection de son propre „ sujet par la chaleur qui luy est, „ naturelle; ainsi la nature se trou- „ vant robuste & vigoureuse, & „ plus puissance que la cause de la „ maladie, donne à ces mauvais „ sucs toute la perfection dont ils „ sont capables, & les meurit si „ parfaitement qu'il ne leur reste „ aucune faculté excessive pour „ nous troubler, & les ayant meu- „ ry, elle les vuide par les voyes „ qui luy sont les plus propres & „ les plus commodes. „

Aprés que le Philosophe a defini la coction, & qu'il l'a divisée en trois especes generales, il definit encore la maturité des tumeurs & des mauvais sucs, & » dit que cette maturité est la coc- » tion de l'humide qui se trouve » en eux, laquelle coction se fait » par la chaleur naturelle, qui » n'estant pas dominante, ne » peut aussi terminer l'humide.

» Aussi toutes les choses qui » se meurissent deviennent toû- » jours plus épaisses, & quit- » tent la subtilité & la tenuité » qu'elles avoient dans leur sub- » stance. La crudité au cótraire est » une imperfecton qui arrive par » le defaut de la chaleur naturel- » le & par la disproportion qu'el- » le a avec l'humide qui doit estre » meury, car toutes choses sont » dites cruës, lors qu'elles ne sont » pas vaincuës, & qu'elles n'ont » pas leur consistance par la cha- » leur naturelle. Que

Que s'il est vray que l'Art perfectionne la Nature, comme l'experience le justifie, l'excellence de la Medecine consiste principalement, d'aider à la Nature même à cuire les mauvaises humeurs, comme nous avons dit. Or encore que cette coction soit l'ouvrage de la chaleur naturelle, il est pourtant du devoir du Medecin d'oster les empêchemens que la nature seule ne pourroit jamais surmonter, qui est de temperer l'amer, l'aigre, le sallé, l'âpre & l'insipide, & les autres qualitez des sels, lors qu'elles sont trop exaltées.

Pour reüssir dans ce dessein qui est de la derniere importance, & dans lequel consiste presque toute la difficulté qui se rencontre dans la guerison des maladies, il faut sçavoir dequel-

le maniere ces diverſes qualitez des ſels agiſſent ſi efficacement au dedans de nous ; par quels reſſorts ſecrets elles nous affligent, & par quel moyen la Nature les meurit & les adoucit, afin qu'à l'imitation de la Nature même nous puiſſions trouver les indications & le party qu'il faut prendre, pour remedier heureuſement aux maux qui nous arrivent par les effets pernicieux de ces vertus exceſſivement exaltées.

La Nature n'exerce aucune de ſes fonctions, ſoit dans les alteratiõs, ſoit dans les generatiõs, ſoit dans les differentes coctions des alimens, ou dans la digeſtion des mauvaiſes humeurs, qui ne ſe faſſe par la voye de la fermentation. Toutes les cauſes de la maladie & de la mort, & toutes les exaltations des mau-

vais fucs qui s'engendrent au dedans de nous, & qui excitent en nous tant d'inquietude & tant de tourmens, ne se forment & ne s'augmentent que par la fermentation. Tous les Remedes que nous employons pour nous secourir n'agissent que par la même, fermentation, aussi bien que les poisons. De sorte qu'il ne se passe rien dans nos corps qui ne se fasse par le moyen de cette fermentation. La plusparr des alimens & des remedes que nous employons à nôtre usage n'acquierent aussi leur perfection que par le mesme moyen.

C'est pourquoy Villis a dit tres à propos aprés Vanhelmont, que non seulement nous naissons & nous sommes nourris par le moyen des fermens, mais aussi que nous mourons par ce

même moyen, que chaque maladie excite en nous ses tragedies par quelque levain, & que nous ne guerissons que par le moyen de quelque fermentation. Cela posé pour fondement, il faut absolument que la conservation & le restablissement de la santé dépendent de la même fermentation quand elle est bien reglée, puisque cette fermentation est l'unique moyen dont la Nature se sert pour la coction des bons & des mauvais sucs, & pour toute sorte d'alterations, aussi-bien que pour la generation : d'où vient que la coction est inseparable de la fermentation, la coction ne se faisant que par ebullition, laquelle n'est autre chose que la fermentation mesme. C'est pourquoy Platon comprend l'ebullition & la fermentation dans une

mesme definition. La fermentation (dit-il) ou l'ebullition, est un mouvement qui se fait dans une substance terrestre, par lequel cette substance devient volatile & d'une nature aërée & spiritueuse : c'est un mouvement qui se fait dans un corps grossier par la force du levain, par le moyen duquel ce corps s'enfle, s'eleve, & acquiert beaucoup des esprits qu'il n'avoit point auparavant, ou qui estoient ensevelis dans la matiere, comme l'on voit arriver dans le pain, dans le vin, dans la biere & dans le citre ; ainsi ce corps s'exalte dans toutes ses qualitez, parce que le degré de perfection de chaque chose consiste en l'abondance des esprits, qui luy sont propres. De sorte qu'il n'y a point de plante ou de

fruit dont on ne puiſſe tirer par ce moyen de l'eau de vie, c'eſt à dire une liqueur volatile propre à eſtre enflammée.

Villis explique tres bien la nature de la fermentation lors qu'il la definit un mouvement interieur des parties de chaque corps qui tend à ſa perfection, ou à ſon changement. D'où il infere que tous les mouvemens d'alteration, de generation & de corruption qui ſe font dans tous les corps ſont excitez par quelque fermentation.

C'eſt pourquoy il y a deux ſortes de levains, les uns ſont les auteurs des generations & des corruptions, & par conſequent des ſemences, & les autres ſont les organes de ces premiers levains, & les cauſes prochaines de toutes les alterations.

Les premiers ſont les prin-

cipes des formes & des troisiémes qualitez, qu'on appelle, occultes ; & les seconds sont les diverses proprietez des sels, & precisément ce qu'Hipocrate appelle par excellence des Vertus, c'est à dire, l'amer, l'aigre, le sallé, l'âpre & l'insipide, lesquelles se rencontrent toutes dans l'homme, comme l'experience le justifie. Lors que ces levains sont dans la moderation requise, & que les uns ne predominent pas sur les autres, on joüit d'une parfaite santé : Mais lors qu'il y a quelqu'un de ces sucs qui prevaut, & qui excite un levain estranger, en deprimant ou en affoiblissant les esprits & les levains vivifians qui sont dans chaque partie ; l'on est affligé de diverses sortes de maladies, & ces maladies sont assez souvent la cause de la mort.

Ce sera de ces seconds levains & de ces differentes proprietez des sels dont nous traitterons dans cette premiere Partie, mais la liaison naturelle qui se rencontre entre ces seconds levains & les premiers nous engage necessairement à dire quelque chose de ces premiers levains; car les seconds dependent en partie des premiers, je dis en partie, parce qu'ils dependent aussi de la matiere dont ils sont composez. Ces seconds levains different des premiers en ce que les premiers dépendent immediatement des formes & des semences dans lesquelles ils sont. D'où vient (dit
,, Vanhelmont) que ces premiers
,, levains sont entierement se-
,, parez des qualitez materiel-
,, les, & qu'ils prennent veritable-
,, ment quelque qualité corporel-

le, pour communiquer plus fa- „
cilement leur force vivifiante au „
corps, mais cette qualité mate- „
rielle ne peut pas entrer en con- „
cours avec ce premier levain vi- „
vifiant, puisque tout ce qui agit, „
par la qualité des sels, n'est pas „
de la même faculté de la semen- „
ce, mais un accident qui varie se- „
lon son objet, c'est pourquoy la „
qualité des sels peut pecher dans „
le plus ou le moins. „

La fermentation estant d'une necessité si absoluë dans toute l'œconomie du corps pour exercer toutes les fonctions de la vie, la nature qui est en elle-même un levain vivifiant, a soin de produire au dedans de nous les sels & les levains necessaires pour exciter cette fermentation, & pour cet effet elle s'est accompagnée dans toutes ses coctions, des qualitez necessaires

qui servent à la fermentation qu'elle se propose.

La premiere coction qui se fait dans l'estomac, par laquelle la nature change les alimens en chile, se fait par le moyen d'un suc aigre qui est envoyé de la rate dans l'estomach même, cõme l'ont reconnu les plus celebres Medecins;cela se voit évidemment, si l'on considere que tout ce que l'on vomit aprés la digestion est aigre, que la membrane interieure de l'estomach des animaux est propre à cailler le laict par son aigreur, & que cette aigreur est d'autant plus grãde que les animaux sont plus devorans;vanhelmont estant enfant experimenta cette aigreur, car il ressentit un goût fort aigre dans le bec d'un Moineau qui luy bequetoit la langue : D'où vient que pour appaiser cette

grande aigreur que les oiseaux ont dans l'estomach, ils sont obligez de manger de l'argille, du tœuf, & des pierres, sans quoy ils tomberoient malades.

Hipocrate nous enseigne que le reproche aigre que nous fait l'estomac dans une extrême indigestion est une marque de guerison, parce que la Nature commence à reparer le levain de la digestion; & l'experience nous apprend que tout ce qu'on donne pour reveiller l'appetit est aigre.

Le voisinage & la communion des vaisseaux qui sont entre la rate & l'estomach, a fait juger aux Medecins que ce suc acide, ou cette odeur de levain est envoyée de la rate dans l'estomach, c'est pourquoy mesme les oiseaux qui digerent les choses les plus dures ont la rate unie avec l'estomach.

Or l'estomach n'a pas ce levain dans soy ou de soy-même, car l'appetit de l'estomach s'en va quelquefois pour un temps, & revient facilement dans un autre temps, parce que la cause de l'appetit n'est pas dans l'estomach même, mais l'estomach l'emprunte de la rate.

Cette aigreur de l'estomach differe des autres choses qui sont aigres, en ce que l'aigreur de l'estomac rend volatiles les choses qu'elle penetre ; au contraire, tout autre esprit qui est aigre devient fixe, en dissolvant son sujet, suivant un axiome des Chimistes.

C'est ce levain aigre de l'estomach qui donne de l'appetit, qui est specifique à l'estomach même, & qui est distingué specifiquement dans toutes les differentes especes d'animaux; c'est

ce levain qui fait des effets qu'on ne ſçauroit attribuër à aucune ſorte de chaleur, puis que les Poiſſons qui n'ont point de chaleur actuele, digerent mieux que les autres Animaux. Il eſt vray qu'on attribuë aux Poiſſons une chaleur en puiſſance, mais cette chaleur ne pourroit pas échauffer actuellement.

Quoy que ce levain de l'eſtomach ait une aigreur ſpecifique qui luy eſt tres particuliere: Neanmoins cette aigreur n'eſt pas ce levain vivifiant, mais c'eſt ſeulement ſon organe; c'eſt pourquoy la digeſtion en ſoy eſt l'ouvrage d'un autre levain vivifiant qui s'accompagne par tout d'une autre qualité ſeconde qui ſert à la fermentation, & qui tend au but que la nature a de vivifier, c'eſt pourquoy le Chyle eſt parfaite-

ment dépoüillé de l'aigreur de ſon levain dés le moment qu'il eſt coulé de l'eſtomach dans les inteſtins, en changeant ſon ſel aigre en un ſel ſale par une ſeconde fermentation.

Le mélange qui ſe fait du fiel avec le Chyle dés que le Chyle eſt ſorty de l'eſtomach pour entrer dans les boyaux, fait aſſez voir que la nature a formé le fiel, pour exciter une nouvelle fermentation, & une nouvelle digeſtion dans les inteſtins, car il y a autant de levains que de digeſtions. C'eſt „ par le moyen de ce fiel, dit Van-„ helmont, que le Chyle eſt per-„ fectioné, que le ſang eſt pre-„ ſervé de corruption, & que la „ ſeroſité, & les autres excre-„ ments ſont ſeparez, ce qui ar-„ rive en même-temps que le

fiel change le ſel aigre de l'eſto-,,
mach en un ſel ſale,car l'aigre eſt,,
toûjours extrémement nuiſible,,,
ſi ce n'eſt dans l'eſtomach.,,
c'eſt à cauſe de cet uſage ſi,,
important que la nature a logé,,
la veſcie du fiel avec tant de,,
precaution dans la partie cave,,
du foy. Il a falu que la nature,,
l'ait caché avec cét Art, parce,,
que le levain du fiel venant à,,
ſe deregler, cauſe pluſieurs,,
maladies dangereuſes, com-,,
me le Cholera Morbus, la,,
Dyſenterie, la Iauniſſe, &,,
quantité de fievres tres mau-,,
vaiſes. ,,

Vne preuve que les ſucs aigres & amers ſont propres à exciter la fermentation, c'eſt l'experience journaliere de faire lever la paſte avec du levain aigre, ou avec de la lie amere de biere ; outre que le dereglement

de la fermẽtation qui ſe fait dans l'eſtomach, s'explique fort bien par l'exemple du pain ; car comme le pain devient aigre lors qu'il y a trop de levain, & qu'il devient amer lors qu'il y a trop de la lie de Biere : De même auſſi les alimens s'aigriſſent dans l'eſtomach, lors qu'il y a trop de ce ſuc aigre & melancolique, & ils deviennent amers dans les perſonnes bilieuſes, lors qu'elles mangent des choſes trop graſſes, ou trop douces, ou lors que le fiel ſe dégorge dans l'eſtomach par quelque dereglement des viſceres.

Il s'engendre auſſi un ſuc âpre au deſſous de l'eſtomach dans un corps glanduleux nommé Pancreas, lequel ſuc ſe communique à l'eſtomach même, & au premier boyau ; ce ſuc contribuë auſſi beaucoup à la

fermentation des premieres digestions, par son âpreté, comme le Tartre sert à diverses fermentations par la même raison.

L'on voit évidemment que la cause de la plus part des Maladies se rencontre dans les parties du bas ventre, parce que c'est dans ces parties que s'engendrent les levains des premieres digestions, ces levains venant à s'éxalter dans leurs qualitez, ou à s'augmenter dans leur quantité, ou à se transporter dans des lieux qui ne sont pas de leur jurisdiction, produisent des levains étrangers, & pervertissent l'ordre establi par la nature dans les coctions. Ces levains estans alterez changent l'harmonie qui doit estre entre l'aigre & l'amer, le sallé & l'âpre ou l'insipide, & par ce chan-

gement troublent l'œconomie de la nature dans toutes ses fonctions, parce que ces fonctions dependent de cette harmonie & de ce juste temperament, comme de leur cause principale.

Au contraire, c'est dans la bonne disposition de ces mêmes levains, que consiste la perfection qui est requise pour exercer parfaitement toutes les fonctions du corps & de l'esprit.
» Aussi Aristote remarque dans
» ses Problemes ; Que tous ceux
» qui ont excellé dans quelque
» profession, comme dans la Phi-
» losophie, dans la Politique, dans
» la Poësie, dans l'exercice des
» Ars, ont estez naturellement
» melancoliques.

Mais comme cette humeur melancolique suit le destin des choses les plus parfaites, dont

le dereglement est toûjours le plus grand, & la corruption la plus dangereuse, il arrive aussi que cette humeur melancolique excedant dans ses qualitez, ou souffrant quelque corruption dans sa substance, il n'y a rien qui cause de si grands desordres, & qui pervertisse si fortement toutes les fonctions du corps & de l'esprit ; c'est pourquoy Hypocrate nous enseigne que lors que le suc aigre predomine sur les autres sucs, il est extremement nuisible.

Aristote explique fort à propos la cause des differens effets de cette humeur melancolique, par l'exemple du vin, Parce ,, que l'un & l'autre sont d'une ,, nature spiritueuse & vaporeuse, ,, & par consequent tres propres ,, à fermenter les humeurs ; car ,, de même, dit-il, que le vin ,,

„ produit des effets differens, suivant la diverse disposition des personnes, & la difference quantité dans laquelle il est pris ; ainsi l'humeur melancolique s'accõmode au naturel des personnes où elle predomine, & selon leur differance cõstitution produit des effets cõtraires. D'où viene que ceux qui sont d'un temperament melancolique ont aussi des mœurs tres differantes, suivant leur diverse constitution : Par exemple, ceux qui ont beaucoup de melancolie froide, sont paresseux & stupides; ceux qui ont beaucoup de melancolie chaude, sont violens & ingenieux, amoureux & coleres, portez aux desirs, & grand parleurs : Et parce que cette chaleur est souvent proche du cerveau, qui est le siege du jugement, il y en a plusieurs qui

deviennent furieux & transpor-,,
tez ; ceux dont la chaleur est,,
moderée, sont veritablement,,
melancoliques, mais beaucoup,,
plus prudents & plus advisez,,,
& quoy qu'ils n'excellent pas,,
en quelque partie, ils l'empor-,,
tent neanmoins en d'autres ; par,,
exemple dans les Lettres ou,,
dans ses Arts, ou dans l'admi-,,
nistration de la Republique. ,,

L'observation de Villis est digne de remarque, il a observé dans ses dissections, que ceux qui avoient la rate noire, & qui estoient melancoliques, estoient ingenieux ; mais que ceux qui l'avoient rouge & merveille comme les enfans, n'avoient pas de l'esprit.

Ainsi le levain qui s'engendre dans la Rate se trouvant d'une qualité moderée, cause une in-

finité d'avantages pour les fonctions du corps & de l'esprit; mais lors qu'il est trop exalté, ou trop aigre, comme dans les affections des hypochondres, ou qu'il ne l'est pas suffisamment, comme dans les hydropisies, il nous afflige en beaucoup de manieres differentes.

Le suc melancolique estant perfectionnée dans la Rate, par une grande quantité d'arteres considerables ; ce suc, dis-je, ne sert pas seulement pour la nourriture de la partie & pour la fermentation du chile, il procure encore la fermentation de toute la masse du sang, & rend le sang plus subtil & plein d'esprits. C'est pour cela que l'humeur melancholique domine sur diverses fonctions du corps

& de l'esprit, & qu'elle est si propre à procurer la maladie, ou la santé.

Le déreglement des fermentations produit si grande quantité de vents & de vapeurs, que les Medecins appellent l'affection des hypocondres une maladie venteuse.

Le battement continüel du cœur & des arteres, qui conserve la vie, est un signe certain d'une fermentation continüelle du sang & des esprits, laquelle estant bien reglée, marque la santé; mais aussi cette même fermétation estant dereglee, est une marque certaine de quelque maladie. C'est par cette fermentation que la nature engendre dans le ventricule gauche du cœur les esprits qui entretiennent la vie, en changeant le sang des veines, en

un sang arteriel, par la chaleur qui s'y trouve, & par ce levain vivifiant qui s'y conserve. Ce levain preside sur cette transmutation du sang, estant accompagné d'un sel volatil qui excite cette fermentation, laquelle subtilise le sang, & le change en esprits. Si bien que ce levain devient le sejour & l'organe prochain des esprits qui nous animent. D'où vient que les animaux qui ont le plus de vivacité, comme les Viperes, ont aussi beaucoup plus de ce sel volatil que n'en ont les autres animaux ; ce sel contenant toute la vertu qui est répanduë dans tout le corps du Vipere.

Le desordre de la fermẽtation qui se fait dans le cœur se manifeste en plusieurs maladies, comme dans les palpitations & dans les defaillances, qui sont ordinai

ordinairement causées par des vapeurs & des esprits soüillez de quelque levain étranger, & cette soüilleure est l'effet ordinaire d'une fermentation dereglée. Mais ce dereglement paroit principalement dans toutes les fievres qui arrivent par l'irritation de la nature, cette irritation procedant de l'acrimonie ou de la malignité des humeurs qui excitent une plus forte ébullition dans le cœur, laquelle meurit & adoucit les humeurs.

L'agitation continüelle & reglée du cerveau qu'on aperçoit si évidemment aux petits enfans, est aussi une marque sensible de l'ebullition, & de la fermentation qui se fait dans cette partie. Cette ébullition se faisant par les esprits qui s'y trouvent en abondance, & qui

ſont en même temps la cauſe principale & l'effet de cette fermentation, puiſque toutes les liqueurs qui ſont compoſées de principes differens, & qui ſont ſpiritueuſes, ſont dans une ébullition continüelle, comme l'on voit dans le ſuc de toutes les plantes.

Le dereglement de cette fermentation pervertit toutes les fonctions des ſens & du mouvement, en troublant la pureté des eſprits par des vapeurs impures.

Cette quantité d'eſprits qui ſe rencontre dans les parties de la generation, eſt encore l'effet d'un levain qui ſe trouve dans les mêmes parties, lequel perpetuant la nature dans chaque ſpece, fait une merveille, dont on ne comprend pas la raiſon. Et la privation de ces parties, fait un changement extreme-

ment grand dans la personne: Aussi la corruption de ce levain cause une infinité de maux aux femmes, qu'elles appellent avec raison des vapeurs de mere. Les désordres qui arrivent dans les fermentations du corps, soüillent les esprits & les agitent; au cõtraire une fermẽtation reglée purifie les esprits & le sang, & les rend des organes parfaits de la vie. Et comme la conservation du vin consiste seulement dans une juste fermentation, aussi la perfection du sang, & des humeurs se trouve dans une fermentation moderée; c'est pourquoy le dereglement de la fermentation trouble tout l'ordre de la nature, en excitant quantité de vents & de vapeurs impures.

L'efficace merveilleuse des vapeurs & des esprits ont obli-

gé Hypocrate de preuver que la cause prochaine de la santé & de la maladie, depend entierement des esprits & des vapeurs. Les esprits sont l'effet d'une fermentation bien reglée, & les vapeurs procedent d'une fermentation dereglée. C'est pourquoy il appelle ces esprits les autheurs de tous les mouvemens.

Il finit son discours par ces "termes. Il appert donc évidem-"ment que les vents, ou les va-"peurs sont la cause des mala-"dies en plusieurs manieres, & "que toutes les autres causes n'a-"gissent que parce qu'elles sont "conjointes aux vapeurs mêmes, "ou qu'elles en dependent. Or "j'ay prouvé par demonstration "évidante que les vapeurs sont la "cause des maladies, comme j'a-"vois promis, j'ay fait voir que

les esprits ont un grand pouvoir ,,
en toutes choses , mais princi- ,,
palement dans le corps des ani- ,,
maux. ,,

Et comme l'opinion de Vanhelmont est conforme à la doctrine d'Hypocrate, il me semble assez à propos de raporter le sentiment de Vanhelmont même.

Ceux (dit-il) qui recherchent ,,
la verité, doivent sçavoir que ,,
toutes les fois que les esprits qui ,,
sont la cause des mouvemens, ,,
conçoivent un esprit étranger, ,,
ou un levain, & une semence ,,
étrangere, la nature exclut toû- ,,
jours cét esprit soüillé de la com- ,,
munion de la vie. Or cét esprit ,,
impur, ou cette semence étran- ,,
gere n'est pas moins disposée à ,,
passer aux parties éloignées ,,
qu'aux parties voisines, comme ,,
l'on voit dans la goutte. C'est ,,

„pourquoy la simple aplication „du Mercure afflige le gosier, la „langue & les dents. Et lors que „cét esprit soüillé est arrivé à son „terme, il infecte à même temps „de son levain la nourriture de „la partie, & cette partie recevant „des dispositions étrangeres par „l'impression successive & conti„nüelle de cét esprit soüillé, trou„ble extremement la fonction „de la digestion, & suscite beau„coup d'impureté ; il arrive „assez souvent que cet esprit „soüillé donne une impression „dans l'esprit naturel de la „partie, laquelle impression ne „s'efface jamais. L'Escole rap„porte mal à propos toutes ces „choses à de certaines pretenduës „humeurs, & à de certaines flu„xions du cerveau, & lors que „cét esprit soüillé a passé en quel„que endroit, la premiere hu-

meur qui s'y rend pour en la- ,,
ver la tache eſt la ſeroſité. C'eſt ,,
pourquoy il ſemble aux mala- ,,
des de ſentir couler cette hu- ,,
meur, parce que la ſeroſité y eſt ,,
envoyée par les veines, non pas ,,
comme la cauſe premiere du ,,
mal, mais pour ſoulager le mal ,,
même, quoy que par accident ce ,,
mal ſe trouve entretenu par la ,,
ſeroſité qui eſt coulée dans la ,,
partie. ,,

Il arrive auſſi ſouvent que la ,,
ſeroſité eſtant ſoüillée d'un ſel ,,
étranger, infecte les eſprits, de ,,
ſorte que les eſprits ne ſont pas ,,
toûjours alterez par l'injure ex- ,,
terieure de l'air, ou par quelque ,,
vapeur contagieuſe engendrée ,,
interieurement, mais par l'excez ,,
de cette même ſeroſité, laquelle ,,
eſt moins vive que les autres hu- ,,
meurs.

La conſiſtance des humeurs, ou les ſecondes qualitez qui diſ-

posent la matiere, dependent aussi de la fermentation, car la nature agit d'une même maniere, soit qu'elle resolve les choses cuagulées, ou qu'elle coagule les choses dissoultes, comme dit Vanhelmont, & comme il se voit évidemment par les choses que nous avons dites.

Nous avons fait voir que les personnes saines exercent toutes les fonctions de la vie par une fermentation bien reglée, & qu'elles ne deviennent malades que par le desordre de cette même fermentation. Que la cause ordinaire des maladies ne vient que de l'acrimonie & de la crudité des humeurs, c'est pourquoy l'on ne sçauroit oster la cause du mal qu'en meurissant & en adoucissant ces humeurs. C'est ce que la nature fait par la fermentation, laquelle n'est

autre chose qu'un mouvement de la crudité à la maturité, comme l'experience fait voir dans le vin, dans le citre & dans la biere, qui se meurissent en se fermentant.

C'est pourquoy le seul moyen de conserver la santé, & de la restablir, c'est de regler cette fermentation. C'est par cette fermentation que la nature change les alimens en nostre substance, c'est par elle que la nature separe les excremens, c'est par elle qu'elle meurit & adoucit les humeurs dans les maladies, pour les vuider en suite, & qu'elle oste toutes les qualitez excessives qui resistent à l'action de la chaleur naturelle, sans quoy la nature ne sçauroit les surmonter, mais succomberoit infailliblement sous le poids des mauvaises humeurs.

C'eſt pourquoy l'on ne vieillit que par la defaillance de quelques levains, & l'on ne meurt que par des levains étrangers, qui portent la corruption dans les parties, cette corruption commançant par le changement des levains, & montant peu à peu & de degré en degré, jusques à son dernier periode.

Ainſi les maladies ſont des ſemances étrangeres qui produiſent au dedans de nous leur fruit dans leur ſaiſon, comme elles produiſent le guy ſur les arbres.

Que ſi Hypocrate a deſigné les maladies par l'aigre, & par l'amer, par le ſallé & par l'âpre, par l'inſipide, & par les autres proprietez des ſels, c'eſt que ces propritez ſont des qualitez ſenſibles, & la marque évidente de la ſemence des maladies & des levains êtrangers

qui les produiſent ; de ſorte que le levain eſt le principe de tous les changemens qui arrivent non ſeulement dans nous, mais encore dans les mineraux, dans les plantes & dans les animaux, comme nous ferons voir en la ſeconde partie de ce diſcours.



SECONDE PARTIE.

DE L'EFFICACE *des troiſiémes qualitez.*

NOus liſons dans l'Hiſtoire Sainte que Dieu avoit défendu aux Iuifs de manger du pain - levé pendant les huit jours dédiez à la ſolem-

nité de Pasques, & mesme de n'avoir aucun levain dans leur maison sur peine de la vie; car comme les levains doivent necessairement preceder toute sorte d'alteration, ils marquent la corruption, & l'impureté dont ils sont le Symbole. C'est pourquoy l'abstinance du levain estoit si severement recommandée dans la solemnité de cette Feste : C'est dans cette veüe que JESUS-CHRIST recommande à ses Disciple de se garder du levain des Pharisiens, c'est à dire de la corruption de leurs mœurs, comme il l'explique luy-mème ; Saint Paul prend aussi le levain pour le simbole de la corruption quand il recommande aux Chrestiens de celebrer la Pasques, non avec le vieux levain, ny avec le levain de la malice, & de la

la corruption de l'esprit ; mais avec les pains sans levain de la sincerité, & de la verité. Le levain se prend aussi au même sens en nostre langue, en marquant les anciennes animositez par le mot de, vieux levain, & en designant la cause des Maladies, & des rechеutes par le même terme.

L'on a fait voir dans la premiere partie de ce discours que les secondes qualitez d'aigre, d'amer, de salé, d'aspre & d'insipide, sont des levains qui dépendent de la nature des choses, que ces mêmes qualitez sont la cause de la santé, lors qu'elles sont dans une juste moderation, & qu'elles sont la cause des Maladies, lors qu'elles sont trop exaltées. Il faut maintenant faire voir que la nature méme des choses & les troisiémes qualitez qui en decoulent, sont aussi des

levains primitifs, & que ces mêmes levains sont le principe des generations des corruptions & des alterations. De sorte qu'il ne se fait aucun changement dans la nature qui ne se fasse par le moyen des levains.

Les levains primitifs, ou les troisiémes qualitez, sont des proprietez essentielles qui émanent immediatement des formes, & qui par leur action penetrent la substance des choses sur lesquelles elles agissent pour les perfectionner, ou pour les détruire. C'est pourquoy on appelle ces troisiémes qualitez, des qualitez de toute la substance: on les appelle aussi des qualitez occultes à cause de la maniere cachée dont elles agissent, puisque les substances ne tombent point

ſous les ſens. Fernel expliquant la nature des troiſiémes qualités dit qu'elles ſont le germe de vie, ou la ſemence des choſes, que c'eſt par cette ſemence, & par ce germe qu'elles ſont conſervées dans leur eſtre, & qu'elles ſe perpetuënt dans leurs eſpeces par la continüelle ſucceſſion de leurs individus.

C'eſt par cette raiſon qu'Hypocrate appelle la chaleur naturelle divine, parce que cette chaleur eſt le germe qui donne la vie, & qui la conſerve. Les premieres & les ſecondes qualitez, dit Vanhelmont, agiſſent par une qualité materielle, parce qu'elles ſont unies étroitement à la matiere ; mais les troiſiémes qualitez agiſſent d'une maniere ſpirituelle & abſtraicte de la matiere, parce qu'elles

dependent immediatement des formes qui sont en quelque maniere spirituelles ; c'est pourquoy ces troisiémes qualitez ont la vertu d'imprimer leur action dans les formes qui la reçoivent. Les premieres & les secondes qualitez penêtrent difficilement les corps sur lesquels elles agissent, & ne se mélent pas radicalement avec eux, & quoy qu'elles y laissent quelques traces de leurs proprietez, neantmoins la chaleur naturelle les surmonte, & se les rend amies. Mais ces qualitez ne se trouvans pas entierement surmontées, elles degenerent en des imparetez qui deviennent l'occasion des maladies, parce qu'elles irritent la nature en diverse maniere. Les troisiémes qualitez émanent des formes, & sont des écoulemens de la forme même ; ces qualitez

nous penetrent, & nous changent totalement par leur fermentation.

C'est de ces troisiémes qualitez qu'Hypocrate a voulu parler quand il a dit qu'il faut observer s'il n'y a rien de divin dans „ les maux, c'est à dire, comme „ l'explique Fernel, s'il n'y a point „ une certaine vertu destructive „ & absolument nuisible à toute la „ substance, laquelle vertu pro- „ vient d'un venin qui a esté en- „ gendré au dedans de nous, ou „ qui a esté communiqué par „ quelque cause exterieure. On „ n'appelle pas seulement venin, „ ou malignité ce qui tuë, ou qui „ est contraire au cœur, & aux „ principes de la vie, mais enco- „ re tout ce qui attaque par une „ proprieté occulte la substance „ même des parties, & qui offen- „ se leurs fonctions. La nature a „

,, voulu que ces qualitez occultes
,, fussent plustost l'objet de nostre
,, admiration que de nostre con-
,, noissance. D'où vient qu'Hypocrate ne trouvant pas une matiere visible qui fut l'occasion de la maladie, il va toûjours au principe divin, & invisible qui procede du reservoir caché des semences, & lequel ne sçauroit s'attribuer, ny au chaud, ny au froid.

Aristote voulant expliquer la cause generale des alterations & des changemens qui arrivent dans les corps sublunaires dit, que la matiere avoit un desir naturel de se joindre à de nouvelles formes; mais l'on sçait assez que Dieu a donné à tous les estres l'inclination naturelle de se conserver, & une resistance à tout ce qui peut les détruire.

Vanhelmont ſemble avoir mieux reuſſi qu'Ariſtote dans la recherche de la cauſe univerſelle des alterations & des changemens qui arrivent continüellement dans la nature, puis qu'il preuve évidemment que le levain eſt l'auteur ſeul de tous ces merveilleux changemens. Il fait voir que ce même levain eſt le commancement des choſes; qu'il eſt le principe de la ſemence; que ce principe produit la ſemence même dans la matiere, & cette matiere ayant acquis la ſemence la vivifie; que cette même ſemence eſt un ſecond levain qui depend de ce premier levain dont nous parlons.

Ce premier levain eſt une vertu infuſe dés le commencement du Monde dans de certains lieux pour preparer les ſemances. L'auteur de la na-

cure ayant marqué des lieux propres pour chaque levain, en les establissant dans le sein des élemens, comme dans un reservoir pour en former là les originaux des choses. Ce méme Auteur de la nature a disperse les levains dans les especes, & dans les individus, comme dans des lieux destinez à leur production, ayant voulu que ce principe des choses fut stable dans les élemens, & successif dans les individus; afin qu'il fut répandu dans toute la nature, & qu'il passat d'individu en individu, comme de main en main pour la cōservation des especes, & la perpetuation des mêmes individus. Il a voulu que les levains permanens qui sont en certains lieux fussent comme les premiers principes qui commancent & qui achevent les causes

naturelles, & qui rendent fertiles les élemens de l'eau, de l'air & de la terre; & que les levains perissables ne fussent que dans la matiere preparée, & eussent leur Siege immediatement dans le sein des semences mêmes, afin que chaque individu portât en soy la necessité de mourir.

Pour mettre cette doctrine dans son jour, il faut considerer que Dieu ayant donné à la terre la vertu de germer, luy a donné autant de levains differents qu'il y a de differens fruits, puis que chaque terroir a sa nature particuliere, & qu'il ne produit pas également toutes choses, ce qu'on ne sçauroit attribuër qu'à un levain particulier destiné pour chaque lieu particulier, il en faut dire de même de l'air, & de l'eau, puis qu'ils contri-

buënt à produire si abondamment tant de choses qui vienent sans semence, suivant les differens endroits où ils se trouvent.

Cette verité paroistra plus évidemment, si l'on considere qu'il ne s'engendre rien de la terre & de l'eau qui ne contracte quelque odeur, ce qui est une marque évidente de la fermentation, car l'odeur s'imbolise avec la fermentation & le levain.

La generation des insectes preuve aussi cette verité ; car les insectes sont engendrez par la seule odeur du levain communiquée par l'attouchement de tout ce qui les environne, ce levain resoluant la matiere dont ils sont engendrez en la penettrant ; car la matiere & le levain estans bien unis ensemble, forment les insectes par un

eſprit ſuſcité par l'odeur du levain, qui eſt une odeur ſemblable au moiſi. Ce levain s'exalte enſuite en principe de vie, ou en eſprit vivifiant, d'où vient qu'il s'engendre des vers des choſes qui ſentent le moiſi.

Si donc les inſectes prenent leur origine des odeurs du levain comme du lent ou du moiſi, & qu'ils ne different pas d'eſpece des autres animaux qui ſont engendrez par les deux ſexes, il faut que la ſemence de tous les animaux ait ſon odeur, & ſon levain ſpecifique, par le moyen duquel ſe fait la preparation de l'eſprit de vie, & de la chaleur naturelle dans la matiere qui ſe trouve preparée pour la tranſmutation. De cette differente preparation arrive la diverſité des impreſſions dans les viſceres, dans les organes, & dans les

forces, parce que ces odeurs ſpecifiques affectent la matiere, & la tiennent ſous leur domination.

,, Le levain, dit Vanhelmont, ,, differe de la ſemence, en ce ,, que le levain eſt une odeur de ,, moiſi, laquelle diſpoſe la maſſe au changement, & la ſemence eſt une ſubſtance qui contient ,, déja l'eſprit de vie, le levain & ,, l'image de la choſe, avec une ,, connoiſſance diſpoſitive de ce ,, qu'elle doit faire.

,, De là vient qu'une choſe ne ,, ſe change pas en une autre ſans ,, levain & ſans ſemence, ce qui ,, n'ayant pas eſté connu, on attri- ,, buë toutes choſes à de ſimples ,, chaleurs. C'eſt pourquoy la ,, gueriſon de pluſieurs maladies ,, eſt demeurée déſeſperée, par ,, ce qu'on n'a travaillé qu'à cor- ,, riger les premieres qualitez, du chaud

chaud, du froid, du fec & de,, l'humide, où l'on s'eft feule-,, ment attaché à ofter quelques,, humeurs fuppofées, fans confi,, derer que toutes les maladies,, ont du venin, ou de la maligni-,, té, foit à l'égard de tout le,, corps, ou à l'égard de la partie,, qu'elles affligent; & bien que,, ce levain ne fe communique,, pas aux autres parties, il ne,, laiffe pas d'imprimer une odeur,, de levain dans la partie mefme,, où il fejourne. D'où vient,, que l'on gueric fouvent par les,, odeurs, & qu'on ofte prompte-,, ment l'infection de la pefte par,, le parfun, car l'odeur s'imbo-,, life avec le levain, ainfi cette,, odeur contient la femance des,, changemens. D'où l'on peut in-,, ferer que la vertu des mixtes,, provient des odeurs, ou des,, levains. C'eft pourquoy n'a-,,

,, yant pas pris garde au levain
,, des ſemences, ny au levain par-
,, ticulier de chaque partie, &
,, aux vertus qui leur ſont com-
,, muniquées, toute la force de la
,, nature eſt demeurée inconnuë,
,, & l'erreur a prevalu, car on a
,, fauſſement rapporté toute l'ef-
,, ficace de la nature à des fables,
,, & aux contrarietez qu'il y a
,, entre le chaud, & le froid.

La nature des animaux eſtant un levain, cette nature exerce toutes ſes fonctions par d'autres levains qui ſont les autheurs des coctions que la même nature fait pour l'entretien de la vie. En effet, dans toutes les coctions generales, la nature s'accompagne toûjours de quelque ſel particulier qui ſert à la fermentation, & qui eſt propre au but que la nature ſe propoſe.

Ce levain, dit Vauhelmont, eſt quelque choſe de caché, de libre, & de vivifiant qui prend dans toutes ſes limites une qualité qui depend de luy, parce que les levains eſtans de l'ordre des qualitez formelles, ils ſe sõt entierement ſeparez du commerce des qualitez materielles. Que ſi ces levains prennent quelque qualité corporelle, & quelque ſel pour ſervir d'inſtrument à leur action, & pour communiquer plus facilement leur force vivifiante, cela ne ſe fait que pour leur aider & pour arriver plus facilement à leur fin.

Les levains vivifians eſtans les autheurs de toutes les coctions qui ſe font en nous-mêmes, nous ne vielliſſons que par la défaillance des meſmes levains, & non point par la con-

ſomption de l'humide radical. On avoit crû que la chaleur naturelle agiſſant ſur l'humide radical le conſumoit peu à peu, & nous cauſoit enfin la mort: mais au contraire c'eſt la chaleur naturelle qui cõſerve l'humide radical, & qui le perfectionne, bien loing de le conſumer, puiſque cette chaleur eſt une proprieté eſſentielle de la nature, & que les proprietez neſçauroient détruire la nature meſme. Nous voyons que les poiſſons vivent ſans chaleur naturelle, neanmoins ils ſont ſujets à la mort, comme les autres animaux. Que ſi la chaleur naturelle eſtoit la cauſe de la vielleſſe, & de la mort, les Poiſſons ne mourroient jamais; car la lumiere, & les eſprits qui donnent la vie aux poiſſons, ont de l'analogie

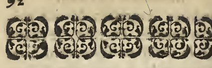
avec la lumiere de la Lune qui est toûjours froide, lors même que cette lumiere est ramassée dans un miroir ardant, suivant l'experiance de Vanhelmont; aussi la Lune domine sur les eaux, & sur les poissons, comme l'experiance ordinaire le justifie.

La vertu merveilleuse des levains procede de la nature qui agit suivant l'ordre de son autheur, & suivant la fin qu'il luy prescrit. Nous lisons dans la Genese, que Dieu commanda à la terre de pousser de l'herbe, & à l'herbe de porter sa semence, aux arbres de porter du fruict, & aux fruicts de produire leur germe; ce qui fait voir que Dieu à donné à toutes les creatures la vertu de se conserver, & de se reproduire, & qu'il les a revestu

des qualitez necessaires, pour l'usage auquel elles sont d'estinées. Le Philosophe a dit que la nature est le principe du mouvement, & du repos, c'est à dire de toutes les puissances, & de toutes les actions qui en dependent. Cela fait voir que la cause des maladies estant un estre reel, & positif, cette cause agit en nous par son levain & par sa semence, & vit de nostre vie, à peu prés de la même maniere que le gui des arbres, & le greffe des entes vivent de la vie de l'arbre même sur lequel ils sont entez. En effet, toute la cause des maladies ne procede que des levains & non pas du chaud & du froid, parce que le chaud & le froid empruntent toute leur force des

mêmes femences & des mêmes levains. En effet, le chaud & le froid ne fçauroient nous nuire, s'ils ne font aigres, ou amers, ou fallés, cõme dit Hypocrate, car adjoûte-il, la nature nous échauffe & nous rafroidit fuivant le befoin que nous en avons, fans aucun fecours étranger, comme nous ferons voir dans la fuite de ce difcours.





TROISIE'ME PARTIE.

DE LA DEPENDance des premieres Qualitez.

L'ERREUR dangereuse qui commançoit à naistre du temps d'Hypocrate ne pût pas estre étouffée dans sa naissance par ce Prince des Medecins : Plusieurs attribuoient de son temps la cause des maladies au chaud & au froid, au sec & à l'humide, comme l'on fait encore presentement.

Cette erreur a fait de si grands

progrez, que Fernel voulant corriger une partie de cet abus, a craint la preocupation des Medecins, & des peuples. Les uns, & les autres estoient si accoûtumez de rapporter la cause des maladies aux premieres qualitez, que Fernel a differé long-temps de mettre au jour le traitté qu'il a fait des causes ocultes, comme il le rapporte luy méme.

Cette erreur a bien receu quelque atteinte par le raisonnement, & par l'autorité de Fernel, qui établit les troisiémes qualitez ; mais les Medecins rapportent toûjours la cause ordinaire des maladies aux premieres qualitez, c'est à dire aux intemperies du chaud & du froid, du sec & de l'humide, quoy que ces qualitez ne soient que les effets de la maladie. Ils rapportent aussi la cause de la

ſanté à la moderation des mêmes qualitez, qu'on nomme par cette raiſon qualitez principales, quoy que ces qualitez ne ſoient que ſervantes, & qu'elles dependent abſolument de la nature. Mais cette erreur ſe reconnoit clairement ſi l'on conſidere que les premieres qualitez ſont des qualitez materielles : que le chaud, & le froid, à les prendre preciſement, n'ont point d'action conſiderable dans nos corps : que la nature ſe rétablit d'elle-même, & dans peu de temps des legeres incommoditez qui arrivent par le chaud, ou par le froid : & que le chaud & le froid n'agiſſent d'angereuſement qu'en tant qu'ils ſont unis à l'aigreur ou à l'amertume, à la ſalure ou à l'aſpreté, ſuivant cette diverſe conjonction, le froid & le chaud ont des effets differents, & preſ-

ques contraires.

Pour bien connoiſtre quelle eſt la nature des premieres qualitez, il faut conſiderer que ces qualitez ne ſont jamais des qualitez ſimples dans les mixtes, comme le remarque Hypocrate, parce qu'elles ſont toûjours unies à quelque aigreur, ou à quelque insipidité, à quelque douceur, ou à quelamertume, à quelque âpreté, ou à quelque ſalure, ou enfin à quelque proprieté des ſels. Et comme ces ſels ont des vertus differentes, & même contraires, ils les communiquent aux premieres qualitez.

C'eſt pourquoy pour définir le chaud, & le froid, l'humide, & le ſec, en tant qu'ils ſont dans les mixtes, il faut prendre le genre de leur qualité elementaire, & la difference des ſels, & des gouts qui predo-

minent dans les mixtes mêmes.

C'est ainsi qu'Hypocrate les a defini ; car dit-il, le chaud & le froid sont doux, ou amers, aigres, ou insipides, âpres, ou sallez, dans toutes les choses que nous employons pour nôtre usage : & de cette differente conjonction dépend toute l'efficace, & l'espece de ces premieres qualitez.

Aristote a defini ces premieres qualitez d'une autre maniere ; car il a dit que le chaud separe les choses de differente nature, & que le froid les assemble ; mais le chaud & le froid ne produisent cét effet que par accident ; car le chaud ne separe qu'en excitant la fermentation, laquelle rend la vertu des sels plus active, & par ce moyen separe les choses de differente nature, comme il se voit dans le

suc

des plantes qui se purifie par la seule fermentation : le froid au contraire assemble les choses de differante nature, en tant qu'il empesche cette même fermentation, & tient en quelque maniere les autres vertus liées.

Neanmoins, dit Vanhelmont, les Medecins ont ordinairement consideré le chaud & le froid, comme des qualitez simples, & ont attribué mal à propos l'efficace des autres vertus à ces premieres qualitez, en ignorant la veritable cause de tous les effets de la nature.

L'on voit donc que les premieres qualitez n'ont aucune action d'elles-mêmes, & qu'elles dépendent non seulement des secondes qualitez, mais aussi des troisiémes, & que

même ces premieres qualitez ſont ſimplement des inſtrumens de la nature, pour agir ſuivant le beſoin qu'elle en a comme l'explique ſçavamment Vanhelmont. On a ignoré dit-
,,il, dans l'Echole que toutes les
,,proprietez découlent des ſemences, non ſeulement celles
,,que l'Echole appelle occultes, mais auſſi toutes les autres;
,,bien que l'Echole même les appelle toutes formelles. Veritablement j'eſperimente que
,,les qualitez élementaires ſont
,,comme dans l'écorce exterieure des choſes; que les ſecondes
,,qualitez ſont plus promptes, &
,,plus agiſſantes; & que les troiſiémes ſont plus intimes, eſtans
,,logées immediatement dans
,,l'eſprit vivifiant des ſemences;
,,nanmoins elles prennent toutes
,,leur origine du ſein des ſemen-

ces & du sein des formes. Il n'y, ,
en a aucune qui vienne de la, ,
matiere premiere, non plus, ,
que de l'assemblage des éle-, ,
mens, cette matiere, & cet, ,
assemblage estans des meres, ,
feintes & supposées, dont on a, ,
voulu tirer la principale vertu, ,
des choses. , ,

Fernel enseigne la même, ,
doctrine. Certainement dit-il, ,
j'attribuë de si grandes vertus, ,
aux formes, que tout ce que, ,
nous voyons d'effets provient, ,
principalement des formes mê-, ,
mes. Il adjoûte que c'est aussi le, ,
sentiment d'Aristote, qui preu-, ,
ve que les premieres qualitez, ,
ne sont que les instrumens, ,
d'une cause superieure, & qu'il, ,
appelle cette cause, la nature.

Pour faire voir qu'à l'égard
du chaud & du froid, la nature
se rétablit d'elle même dans

ſon premier temperament, ſans aucun ſecours étranger, il faut conſiderer que la nature eſt l'architecte de ſon propre ouvrage, qu'elle le façonne dans le temps de la generation; qu'elle le crayonne dans la conformation; & qu'elle en forme tous les traicts, & toutes les parties. La nature perfectionne ces parties, & les range ſuivant leur action & leur uſage, elle leur donne un temperament conforme à leur nature, & propre à exercer toutes les fonctions auſquelles elle les deſtine. Elle n'abandóne point ſon ouvrage, elle le vivifie auſſi long-temps qu'elle peut, en le nourriſſant par des alimens ſemblables, en même-temps elle l'augmente, & luy donne ſa derniere perfection, elle cuit les humeurs intemperées, &

les reduit dans la moderation qui leur eſt requiſe ; & les ayant ſurmontées, elle les vuide utilement par les voyes les plus propres. Enfin, elle ſe remet elle - même dans ſon premier temperament, comme l'eau chaude ſe rafroidit ſans aucun artifice, par un principe interieur, & par ſa propre nature.

L'ame exerce tant de fonctions ſi merveilleuſes & ſi differantes par le miniſtere des eſprits, qu'Hypocrate appelle les autheurs de tous les mouvemens. Ces eſprits ſont le ſiege des levains vivifians, & le domicile de l'ame, ils ſont le lien de l'ame & du corps, & le principe de la vie & de la chaleur naturelle. Cette chaleur ne dépend nullement des premieres qualitez, ny

même des secondes ; mais des qu'on nomme qualitez occultes, ou qualitez de toute la substance, parce qu'elles decoulent immediatement de la forme des choses. Aristote expliquant la nature de la chaleur naturelle, & de cet esprit vivifiant où reside l'ame immediatement ; dit que cet „ esprit est dans les semences de „ toutes choses, que c'est luy qui „ donne la fertilité, que c'est „ ce que nous appellons cha- „ leur naturelle, & que cet esprit „ n'est point feu, ny aucune fa- „ culté semblable. Que cet es- „ prit est contenu dans la se- „ mence, & dans un corps écu- „ meux, & que la nature qui „ est dans cet esprit a du rap- „ port avec les Astres ; aussi le feu „ n'engendre aucun animal, ny „ n'en conserve aucun, mais la

chaleur qui produit ou qui con-„
conserve les animaux à un prin-„
cipe de vie par le moyen de la„
semence, ce qui fait voir claire-„
ment que la chaleur des ani-„
maux n'est point un feu, & ne„
tire point son principe du feu. „

Le rapport qui se rencontre entre l'esprit des animaux, & les Astres, est que de même que les Astres communiquent leurs influences par la lumiere & par le mouvement, de même aussi les esprits des animaux communiquent leur vertu par l'agitation, & par les esprits, comme par des rayons de lumiere. Et le rapport qui se trouve entre la chaleur celeste, & la chaleur des animaux, consiste non seulement en ce que l'une & l'autre de ces chaleurs contient une vertu vivifiante, mais encore en ce que toutes deux

émanent immediatement de la forme. Et comme la chaleur celeste découle de la forme des corps celestes, accompagnée de la lumiere, & des autres influences ; de même la chaleur naturelle provient de la forme specifique des animaux accompagnée de leurs esprits vivifians, & de toutes leurs vertus, mais cette chaleur ne prend point son origine du mélange des premieres qualitez non plus que du feu, puis qu'elle ne participe du tout point de la nature des premieres qualitez, ny du feu même, car le feu ne provient point de la semence, puis qu'il n'agit pas comme la semence, au contraire il la détruit, les semences agissant par la force du levain. D'où vient que les esprits vivifians qui sont dans les poissons agissent plus vivement que dans

les animaux terreſtres, quoy que les poiſſons ſoient des animaux froids & ſans chaleur.

C'eſt par cette raiſon que la chaleur naturelle n'a point de contraire, n'ayant qu'une ſimple privation pour oppoſée, de même que la lumiere n'a qu'une ſimple privation & point de contraire. C'eſt pourquoy le Philoſophe a dit que la mort n'eſt autre choſe qu'une extinction de la chaleur naturelle, ſans faire mention du froid dans ſa definition, parce que le froid n'eſt pas contraire à la chaleur naturelle, le froid n'eſtant pas dans le même genre de qualité où ſe trouve la chaleur naturelle.

Hypocrate & Galien encheriſſans ſur Ariſtote, ont crû que la chaleur naturelle eſtoit l'ame des animaux. En effet, l'é-

criture ſemble donner dans cette penſée en deffendant de manger du ſang des animaux, parce que le ſang eſtoit leur ame, car le ſang eſtant deſtiné pour la reparation de la chaleur naturelle, & pour l'aliment prochain du corps, il eſt en quelque maniere l'ame des animaux; c'eſt pourquoy, dit un Poëte, jamais perſonne n'a bû impunément le ſang fumant des animaux. L'hiſtoire remarque qu'une fille ayant bû du ſang d'un châr, chaſſa pendant vingt-quatre heures aux rats, & que l'Empereur Comode fut d'un naturel ſanguinaire, & cruël, parce que peu de temps avant ſa conception ſa mere avoit bû le ſang d'un gladiateur, dont elle eſtoit éperduëment amoureuſe. Cela fait voir que la chaleur naturelle dépend im-

mediatement de la forme ſpecifique des animaux, & nullement du mélange des premieres qualitez, & que cette chaleur principalement fait le temperament des animaux.

C'eſt pourquoy les Philoſophes, & les Medecins conviennent qu'on ne ſçauroit trop avoir de chaleur naturelle ; en effet, les animaux qui ont plus de chaleur, ont auſſi plus de vivacité, & ſi les jeunes gens ont plus de gaïeté que les viellards, c'eſt qu'ils abondent plus en chaleur.

Auſſi les Medecins parlans de la chaleur naturelle, n'entendent pas une ſimple qualité, mais une ſubſtance pure & permanente qui ſemble tenir le milieu entre la nature des corps & la nature des eſprits. Cette ſubſtance eſt tres propre pour

unir l'ame & le corps, puis que la nature unit ordinairement les choses extrémes par un milieu qui participe de la nature des deux extrémes; comme il se voit dans l'assemblage des parties du corps humain & dans l'ordre des élemens; ce qui fait voir que la chaleur naturelle est un esprit fixe & permanent dans toutes les parties, & non pas un esprit derivant du cœur & de quelques autres parties principales.

Cette chaleur prend sa source de la semence, dont la nature consiste dans les esprits; en effet, la semence est un corps blanc & écumeux, & par consequent plein d'esprits; car la blancheur & l'écume cessent dés que les esprits se sont exhalez.

La chaleur naturelle n'est doncques autre chose que l'humide radical rempli d'esprits & de chaleurs ; cét humide prend son origine de la semence, comme de sa baze ; ainsi la bonne disposition de la chaleur naturelle & de l'humide radical, fait le temperament des animaux. Cette chaleur, ou cét humide radical est le principe de toutes les actions ; c'est pourquoy les animaux qui ont le plus de chaleur naturelle, & d'humide radical, exercent plus parfaitement les fonctions de la vie.

Les premieres qualitez ne peuvent pas avoir des vertus fort actives dans les animaux, puisque ces qualitez sont materieles, & qu'elles procedent en partie des élemens, par conse-

quent * le temperament n'eſt pas un ſimple mélange des premieres qualitez, comme l'enſeignent tant de Medecins, c'eſt tout enſemble les diſpoſitions de la matiere, les qualitez ſecondes, la conformation des parties, & le concours des eſprits.

Le mélange des premieres qualitez n'eſt pas le principe des fonctions de la nature, les eſprits & la chaleur naturelle en ſont les premieres cauſes; la nature forme par leur moyen toutes les parties du corps, & leur donne tout le temperament qui leur eſt neceſſaire, ſans aucun ſecours étranger, & cette nature ne feroit jamais des monſtres ſi elle n'eſtoit empeſchée par quelque cauſe étrangere. Il faut dire la même choſe

* *Monſieur de la Chambre.*

de toutes les fonctions de la vie, la nature n'ayant besoin du ministere de personne pour sa conservation, car elle exerce suffisamment par ses propres forces, toutes les fonctions ausquelles elle est destinée.

La Medecine n'est que pour oster les obstacles de la nature, & pour lever ce qui l'arreste; Hypocrate a dit fort judicieusement que le Medecin est le ministre de la nature, & qu'il la doit imiter dans ses mouvemens reglez, parce que la nature n'estant pas empêchée, elle fait toûjours ce qu'elle doit, & ne manque jamais aux choses necessaires. Elle a des forces qu'elle employe quand elle veut, & qu'elle reveille quand bon luy semble; car la nature ayant donné à tous les animaux autant de forces qu'il leur en

faut pour leur conservation, leur a donné à même-temps la vertu de les exciter, & de les faire sortir hors des principes où elles estoient en puissance; Hypocrate enseigne que la nature nous échauffe, & nous rafraichit, suivant la necessité que nous en avons, sans qu'elle ait besoin d'emprunter allieurs du secours, & qu'elle trouve dans elle-même tout ce qui luy est necessaire pour ce sujet.

* Mais comme les esprits émanent immediatement de l'ame, & qu'ils sont l'organe prochain dont elle se sert pour exercer toutes les actions de la vie; c'est aussi en eux que consistent ses principales forces, c'est pourquoy elle allume ces esprits, elle redouble leur cha-

* *Monsieur de la Chambre.*

leur, & l'augmente ſuivant le beſoin qu'elle a de leur ſecours ; & la nature devant ſe ſervir de ces eſprits, comme d'un inſtrument general, à toutes les fonctions de la vie, il faloit qu'elle eut le pouvoir de les augmenter ſuivant les divers beſoins qu'elle en peut avoir.

C'eſt pourquoy la nature ayant beſoin de toutes ſes forces dans la fievre pour combattre puiſſament la cauſe de la maladie, & pour s'oppoſer à tout ce qui luy eſt nuiſible, elle redouble le mouvement du cœur en augmentant la chaleur dans ſa ſource, & en excitant les eſprits pour les envoyer aux organes qui ont plus de beſoin de ſecours. Elle ſepa-

ra méme les humeurs pour en augmenter l'action parce que cette separation rend les humeurs plus agissãtes. D'où vient que la morsure des animaux est venimeuse dans la colere, parce que la colere separe la bile, & tout ce qu'il y a de plus malin dans les veines pour s'en servir comme d'armes offensives contre le mal; c'est pourquoy le venin cesse par la mort de l'animal qui le porte, parce que sa colere finit avec sa vie.

L'agitation que nous ressentons dans la fievre répond à l'émotion que donne la colere, puisque la colere est comme la fievre de l'apetit sensitif, & la fievre comme la colere de l'apetit naturel, car la colere se forme dans la partie sensitive,

& la fievre dans la partie malade. Dans la fievre & dans la colere la nature redouble sa chaleur pour attaquer puissamment la cause de la maladie, ou pour repousser l'injure: & comme l'injure n'est pas la cause de la chaleur qui s'enflâme dans la colere, mais qu'elle en est seulement l'occasion ; de même l'acrimonie des mauvais sucs, n'est pas la cause de la chaleur qui s'allume dans la fievre, mais la seule occasion qui l'excite, & qui la souleve pour s'opposer à la cause de la maladie. C'est pourquoy la vehemence des fievres est toûjours proportionnée à la force de la chaleur naturelle, & à l'abondance des esprits. D'où vient que les vielles gens n'ont pas des fievres si violentes que les jeunes, & que la fievre diminuë

lors que la nature ſuccombe, & qu'elle tend à la mort ; & au contraire que dans la vigueur des maux & dans les criſes la fievre s'augmente, parce que la nature faiſant un effort, ſe rend victorieuſe de la cauſe du mal ; auſſi Hypocrate défend de rien entreprendre dans la vigueur des maladies, de peur de détourner la nature, & de l'affoiblir dans le combat ; * car la fievre eſt un feu que la nature enflâme, pour chaſſer le mal, & pour le conſumer.

Que ſi la nature ſe connoit plus foible que le mal, comme il arrive dans les fievres malignes, elle n'oſe pas ſouſlever ſes forces pour l'attaquer, & pour le combatre ; c'eſt ce qui fait que la peſte eſt quelquesfois ſans fievre, & que les fievres

* *Monſieur de la Chambre.*

malignes n'élevent pas le poux. La nature seule excite la chaleur de la fievre pour combattre le mal, & pour s'opposer à ses efforts. La maladie n'est que l'occasion qui arme la nature, & qui la met en colere, & en fievre ; * cette fievre estant un remede necessaire pour la guerison, & un effort pour dissiper le mal.

L'estomach, dit Vanhelmont, peut bien manquer de levain digestif, qui est l'auteur de la coction, mais il ne manque jamais de chaleur. Il en est de même du foy, lequel ne peche jamais en excez de chaleur par son propre temperament; parce que nous n'avons d'autre chaleur que la chaleur naturelle; en effet le cadavre est froid immediatement aprés la mort. La chaleur qui nous in-

* *Monsieur de la Chambre.*

,,commode eſt toûjours une
,,chaleur d'accident, par exem-
,,ple s'il y a une épine dans le
,,doigt on y reſſent de la douleur
,,un battement d'arteres, une
,,chaleur, & une enfleure, cela
,,ne vient pas de ce que l'épine
,,eſt chaude, ny parce que le
,,ſang eſt boüillant ; mais cela
,,vient par accident à cauſe de
,,l'épine qui nous picque. Il faut
,,dire la méme choſe du foy, car
,,s'il eſt fort échauffé, c'eſt parce
,,qu'il a ſon épine, c'eſt à dire
,,une matiere âcre qui l'incom-
,,mode. Pour remedier à cet-
,,te chaleur, il n'eſt pas beſoin
,,de rafraichiſſement, mais ſeule-
,,ment d'oſter l'épine : au con-
,,traire bien loing que le rafrai-
,,chiſſement ſoit un remede, ce
,,rafraichiſſement rendroit le
,,mal tres difficile à guerir.

Ce qui fait voir que non ſeu-

lement la nature nous échauffe & nous rafraichit d'elle-même, sans emprunter du secours ailleurs; mais aussi qu'elle excite puissamment ses vertus, lors qu'elle en a besoin; à moins que ses forces ne soient éteintes, ou qu'elles ne soient pas proportionnées à celles de la maladie. C'est pourquoy lors qu'il n'y a que le chaud, ou le froid qui nous affligent, la nature y remedie facilement. Mais ce qui rend tres souvent les maladies difficiles à guerir, c'est l'amer, ou l'aigre, le salé, ou l'aspre, & les autres qualitez de cette nature, qui sont des sels corrosifs que Vanhelmont compare fort à propos à la picqueure d'une espine.

D'où vient que le devoir principal d'un Medecin est d'adoucir les humeurs, & de leur

oster ce qu'elles ont de trop aigre, ou de trop amer, de trop salé, ou de trop aspre, & de les mettre dans une juste proportion ; il doit aussi quelques fois combatre ce qu'Hypocrate apelle divin, c'est à dire la malignité de la maladie par quelque Antidote. Il doit encore religieusement observer de ne détourner pas la nature dans ses mouvemens, mais de la laisser restablir d'elle même dans son premier temperament.

Le Medecin n'est pas l'agent principal du restablissement de le santé, c'est la nature même, ce qui fait dire à Lipse, que le Medecin profite quelques fois plus en se reposant, qu'en travaillant ; aussi Hypocrate a dit fort judicieusement, qu'il vaut mieux se reposer

reposer dans la vigueur du mal que d'agir. * Il est certain,, que cette grande & merveil-,, leuse connoissance de la partie,, basse de l'ame, naissant avec,, l'ame même, est une espece,, d'instinc par lequel l'ame con-,, noit toutes les choses qu'elle,, doit faire, & sçait par conse-,, quent les humeurs qui l'incom-,, modent, le temps où elle les,, doit attaquer, & le repos qu'el-,, le doit prendre. C'est pourquoy le Medecin n'estant que le ministre de la nature, il ne doit pas entreprendre de changer le temperament: c'est l'ouvrage de la nature même, de laquelle seule le temperament dépend. Et comme les Medecins entreprenent rarement sur la conformation des parties, ils ont aussi tres peu de

* *Monsieur de la Chambre.*

jurisdiction sur le temperament des parties mêmes. La nature rétablit ce temperament elle seule, lors qu'elle n'est plus empeschée par la cause du mal. D'où vient que l'on guerit souvent d'une fievre ardante sans aucun remede, parce que la nature seule se rétablit dans son premier temperament, sans qu'il reste aucun vestige de cette intemperie ardante, dont elle estoit affligée. En effet Hypocrate remarque qu'aprés la fievre, le malade est plus frais que s'il n'eut point eu de fievre, pour dire que la nature se rafraichit interieurement par ses propres forces, sans aucun secours étranger.

Mais supposé que le chaud, & le froid fussent la cause des maladies, Hypocrate demande dans le livre qu'il a fait de l'an-

cienne Medecine, qu'eſt-ce qu'il faudroit oppoſer au chaud qui ſeroit aſpre, inſipide, ou piquant? & de quelle eſpece de chaud, ou de froid, il faudroit ſe servir pour y remedier? parce que chaque eſpece de froid ou de chaud a ſes vertus preſques contraires. Vanhelmont demande auſſi où l'on trouvera un froid contraire à une chaleur maligne, ou à une chaleur putride, ou hectique, dont la chacune a ſes differentes eſpeces; il faudroit, dit-il, examiner l'action particuliere du froid, & ſçavoir ſon degré, & ſon eſpece, pour l'oppoſer à une chaleur de même degré, & de même eſpece, & pour la reduire à l'égalité & à la moderation que demande la nature.

D'ailleurs, il faut remarquer que le chaud, & le froid ont

des effets contraires ſuivant la maniere differance dont ils agiſſent;car lors qu'ils agiſſent par leur propre vertu, le chaud échauffe, & le froid rafroidit: mais lors qu'ils agiſſent par accident, le froid échauffe, & le chaud rafraichit, parce que le froid empeſche la tranſpiration, & reünit la chaleur, & le chaud procure une libre tranſpiration, & quelques fois repare la diſſipation des eſprits.

Hypocrate prouve cette verité fort clairement dans le livre qu'il a fait de l'ancienne Medecine, comme je le feray voir ſur la fin de ce diſcours; c'eſt pourquoy je n'en diray pas d'avantage preſentement, me reſervant de prouver cette propoſition plus au long en achevant. Ariſtote dit auſſi que

le froid échauffe, & qu'il brûle, non pas comme froid, mais parce qu'il réünit la chaleur, & qu'il empesche qu'elle ne s'évapore. De là vient que l'on jette de l'eau froide cõtre les personnes qui évanoüissent, ou qui sont dans les convulsions, pour exciter la chaleur naturelle par une action contraire, & que l'on guerit les engeleures dans les Pays du Nort, en frotant la partie gelée avec de la neige, qui est le seul, & l'unique remede que l'on y trouve.

Aristote remarque que ceux qui habitent dans les pays froids, ont plus de chaleur que ceux qui demeurent dans les pays chauds ; & que par cette raison ceux des pays froids sont plus robustes, & plus hardis que les autres. L'experiance fait voir que dans l'Hyver les parties

interieures sont plus chaudes que dans l'Esté, c'est pourquoy l'on dort mieux l'Hyver, & l'on à besoin de plus de nourriture, à cause que l'on a plus de chaleur naturelle. Il arrive la même chose à la terre ; car en Esté les entrailles de la terre sont froides, & en Hyver elles sont chaudes, à cause de la contrarieté qu'il y a entre le chaud & le froid.

L'experiance nous aprend qu'estant échauffé par quelque travail violant & s'exposant dans un lieu frais, ou se jettant dans l'eau courante pour se rafraichir, l'on tombe ordinairement dans une fievre continuë, comme il arriva en la personne d'Alexandre le grand, parce que le froid empesche la transpiration des vapeurs.

Nous experimentons la mê-
me chose dans les alimens, &
dans les remedes. Hypocrate „
enseigne que l'eau pure ne dé- „
saltere point, mais qu'elle aug- „
mente la soif, parce qu'elle de- „
vient amére, & se change en „
bile, & cette bile altere. Que s'il „
arrive à ceux qui sont échauffez
par quelque exercice violant
de boire de l'eau pure, cette eau
les échauffe, bien loin de les ra-
fraichir, & cette fraicheur
esteint la chaleur naturelle,
alume une chaleur étrangere,
& cause la fievre, & des infla-
mations tres dangereuses. L'on
se désaltere beaucoup mieux
en bevant du vin, parce que
le vin repare les esprits, &
procure une libre transpira-
tion à tout le corps. C'est
par cette raison que les

Marchands qui traversent les Déserts brûlans de l'Arabie, dans le fort des chaleurs, ne boivent point de l'eau commune, mais seulement de l'eau de vie, ou du vin le plus exquis de Perse, ou d'Espagne. Les Indiens qui habitent sous la Zone Torride, pratiquēt la même chose; pour empescher les cruditez d'estomach, & l'hydropisie, qui sont des maux fort ordinaires parmy eux, à cause que la chaleur excessive de l'air faisant une grande dissipation d'esprits, affoiblit beaucoup la chaleur naturelle.

Aristote remarque que ceux qui sont dans les païs chauds, ont moins de vivacité, & de chaleur que ceux qui habitent en des païs froids, & que la plus

part des maladies des païs chauds ſont froides, & procedent d'une cauſe froide, à cauſe de cette grande evaporation qui ſe fait par les ſueurs frequentes. C'eſt par la même raiſon que les peuples du Midy uſent de beaucoup d'eſpiceries, & de drogues aromaticques, principalement du poivre, afin de reparer les eſprits, & de ſe rafraichir : Le peuple François uſe ordinairement du poivre, du vin pur, & de l'eau de vie pour ſe rafraichir, & pour reparer la diſſipation d'eſprits, & de chaleur naturelle qui leur arrive par le travail, parce que tout ce qui repare les eſprits, & la chaleur naturelle, donne de la fraicheur & de la vigueur tout enſemble.

Ceux qui ſouffrent des ardeurs d'urine pour avoir beu

de la biere nouvelle, gueriſſent de cette ardeur par l'eau de vie, parce que l'eau de vie corrige la crudité de la biere.

L'on voit ordinairement que les remedes qui gueriſſent les fievres, ſont chauds, comme le China, l'Abſynthe, la Theriacque & une infinité d'autres; & au contraire, qu'il n'y a rien qui excite plus la fievre, & qui la rende plus opiniaſtre que l'uſage de l'eau, & des rafraichiſſants, parce que les choſes froides rendent la matiere de la fievre plus cruë, & plus difficile à ſurmonter.

Auſſi pour rafraichir, & pour échauffer, il ne faut pas toûjours des qualitez froides ou chaudes, puiſque le chaud & le froid, produiſent des effets ſi contraires, & qu'ils dependent ordinairement des

qualitez qui leur sont unies, dont ils empruntent l'efficace. Pour rafraichir, ou pour échauffer, il suffit d'adoucir l'acrimonie des sucs, déteindre la malignité des humeurs, & de procurer une libre transpiration à toutes les parties du corps, comme nous avons fait voir.

Hypocrate veut que tout le corps soit transpirable, & que rien n'empesche le concours mutuel qui se fait dans les parties, parce que la chaleur fixe qui est dans ces parties a continuellement besoin de la chaleur qui découle du cœur, du cerveau & du foy, pour conserver la chaleur fixe qui est dans les autres parties, & pour la reduire de puissance en acte. C'est principalement par la transpi-

ration que les esprits, & la chaleur naturelle, exercent les fonctions de la vie. Cette transpiration est le grand ressort par lequel les esprits agissent ; cette transpiration estant empeschée, & le concours mutuel du sang, & des esprits n'estant pas libre dans les grands vaisseaux, l'on tombe dans des syncopes, & dans diverses sortes de fievres continuës, & d'inflamations interieures. Le commerce des esprits estant bouché dans les nerfs, l'on tombe dans l'apoplexie, ou dans une paralysie universelle. Que si cette transpiration est empeschée dans une partie, à même temps la communication de cette partie est arrestée, en telle sorte que ne pouvāt plus recevoir ces esprits vivifians,

vivifians, ny produire aucun suc qui ne soit corrompu : Cette partie dis-je demeure demy morte, & ne peut renvoyer que des vapeurs âcres & corrompuës, & souvent malignes, & veneneuses. Ces vapeurs infectent toutes les parties du corps par des levains étrangers qui irritent la nature, & qui allument une chaleur étrangere, en esteignant, ou en diminuant la chaleur naturelle.

La transpiration du corps n'est pas seulement necessaire pour la communion des parties ; mais aussi pour attirer l'air, & pour conserver la chaleur naturelle, parce que cette chaleur est entretenuë par une fraicheur moderée, comme l'enseigne Hypocrate. Nous attirons l'air par les pores, & par les orifices des vaisseaux,

pour entretenir & rafraichir la chaleur naturelle, & pour rendre les eſprits plus ſubtils. Ces eſprits eſtans épurez, ne laiſſent aucune craſſe aprés eux ; ils s'exhalent entierement par la tranſpiration, aprés avoir ſervi à leur uſage & à leur fin : Outre que le ſang deviendroit fixe, & ne pourroit pas s'exhaler s'il eſtoit trop preſſé par la chaleur, parce que le levain du cœur, & des arteres n'auroit pas le temps de rendre le ſang volatile.

Ainſi la tranſpiration a pluſieurs fonctions tres importantes ; elle entretient le commerce des parties ; elle attire l'air pour le rafraichiſſement des eſprits, & de la chaleur naturelle, & fait exhaler le ſang & les eſprits aprés qu'ils ont pourvû à la nourriture des

parties. L'uſage de la tranſpiration eſt ſemblable à l'uſage de la reſpiration, car les animaux qui ne reſpirent pas, vivent par la tranſpiration ; & comme il n'y a rien qui puiſſe ſuppléer le défaut de la reſpiration, il n'y a rien auſſi qui puiſſe eſteindre cette chaleur étrangere que la tranſpiration ; car les choſes froides augmentent beaucoup la chaleur étrangere, parce que le froid r'aſſemble & reunit la chaleur en arreſtant l'évaporation.

Sennert dit que le ſeul empêchement de la tranſpiration ſuffit pour exciter la fievre, & que toutes les autres cauſes ne ſçauroient la produire ſans celle-cy, & le défaut de tranſpiration affoibliſſant, ou étouffant la chaleur naturelle par la chaleur étrangere qu'il allume,

il introduit aussi la corruption dans les humeurs. En effet, Galien dit que l'obstruction est la seule cause de la corruption qui s'introduit dans les parties, & dans les humeurs mêmes.

Pour mieux connoistre les mauvais effets du deffaut de la transpiration ; il faut observer que la nature a des voyes propres pour vuider les excremens de chaque coction ; & que ces excremens estant retenus dans des lieux chauds & humides, se fermentent, & déviennent le levain des maladies, parce que leur acrimonie, & leur malignité irrite la nature, & enflâme la chaleur naturelle, & les esprits : C'est pourquoy la transpiration estant empêchée, il s'allume une chaleur étrangere, & il se fait une cor-

ruption dans les humeurs, & quelque-fois dans les parties mêmes.

Ainsi pour rafraichir, & pour échauffer, pour humecter, & pour dessecher, il suffit d'ôter les empêchemens de la nature, & de lever tout ce qui peut arrester la liberté de ses fonctions. Aussi le devoir du Medecin est proprement d'ôter les empêchemens de la nature, parce que ces empêchemens sont la source principale des maladies. Le Medecin doit rendre tout le corps transpirable (s'il est permis de parler ainsi) afin qu'il y ait un concours mutuel, & une communication reciproque dans toutes les parties : & que les vapeurs qui sortent continuellement du corps puissent truo-

ver une libre issuë. Le Medecin doit aussi empêcher que l'aigre, l'amer, le sallé, l'âpre, ou l'insipide, ne predominent dans le corps ; afin que ces qualitez estans dans la moderation requise, les divers sucs qui s'engendrent au dedans ne prevaillent les uns sur les autres, & qu'ils soient tous dans une juste harmonie. Enfin le devoir du Medecin est d'observer s'il n'y a rien de divin dans les maladies, je veux dire s'il n'y a point de malignité considerable dans le corps, parce qu'alors il faut éteindre cette malignité par des Antidotes, & par des cardiaques.

Pour cela, il suffit de bien regler la fermentation, car c'est elle qui adoucit les humeurs par un mouvement qui se fait

de la crudité à la maturité. C'eſt elle qui rend tout le corps tranſpirable, ſi l'on peut uſer de ce mot; car elle ſubtiliſe le corps par ſon levain. Et le remede qui excite cette nouvelle fermentation répondant ſpecifiquement au levain de la digeſtion & de la maladie, il éteint la malignité de la maladie même.

L'on joüit d'une parfaite ſanté lors que ces diverſes fermentations ſont bien reglées; & comme les maladies ne conſiſtent que dans le dereglement des diverſes fermentations, auſſi le reſtabliſſement de la ſanté conſiſte ſeulement à regler ces mêmes fermentations, puis que la fermentation ſurmonte également la cauſe de toutes les maladies, ſoit à l'é-

gard des premieres qualitez, soit à l'égard des secondes, ou des troisiemes, comme nous avons clairement prouvé dans ce discours.

Vanhelmont voulant expliquer la force des levains, & nous faire connoître qu'ils agissent sans resistance, dit que si toute la terre estoit de la farine petrie, un peu de levain feroit lever toute cette quantité de pâte.

L'Apostre compare le peché au levain, & traitant des maladies spiritueles de l'ame, il en explique la cause & la guerison par le raport de ces maladies avec les maladies du corps ; l'Apôtre designant les maladies de l'ame par un levain de malice & de corruption qui doit estre purifié.

Mais comme l'ame n'eſt pas capable de levain, cette façon de parler de Saint Paul eſt une maniere figurée, & metaphorique, qui ſuppoſe que les maladies du corps ſont veritablement produites par un levain.

Nous avons fait voir que la cauſe de la ſanté & de la maladie ne procede que des levains. Nous avons auſſi montré que ces levains eſtans purs & ſans foüilleure, conſervent le corps dans une parfaite ſanté, & que ſe trouvant quelque levain impur, il infecte les parties du corps, & en pervertit les fonctions ſuivant qu'il eſt plus ou moins éloigné de la nature, & ſuivant les diverſes parties où il s'arreſte.

Ainſi pour nettoyer les parties du corps de ces levains impurs qui troublent l'économie de la nature, il faut leur oppoſer quelque levain pur & ſubtil, qui purifie les eſprits, les humeurs & les parties ſolides du corps, en les épurant parfaitement, parce que le plus foible cede au plus fort dans le même genre de qualitez. C'eſt en purifiant le corps de ces levains impurs, & ſoüillez, & de ces ſemences de maladies, qu'on rétablit la nature dans cette pureté ſi neceſſaire pour exercer parfaitement toutes les fonctions de la vie.

Ce dégagement, & cette pureté, ſont les effets particuliers de la Panacée que je propoſe, parce que cette Panacée

contient un eſprit pur, & ſubtil qui penêtre tout le corps, & qui diſſout les matieres les plus rebelles. Vanhelmont dit que les Remedes mineraux bien preparez font des merveilleuſes operations dans la Medecine, & qu'en rendant volatils les ſels fixes, on fait de puiſſans Remedes, mais qu'il n'eſt pas donné à tout le monde de reuſſir dans ces preparations, & qu'on ne les apprend pas de la ſeule lecture.

Les Remedes pris des plantes ſont le plus ſouvent inutiles dans les maladies opiniâtres, parce que ces remedes ſont ſurmontez par la nature, auparavant qu'ils ſoient arrivés au ſiege de la maladie. Au contraire, les remedes ti-

rez des mineraux ont une efficace merveilleuſe pour ſurmonter la cauſe des longues maladies, parce qu'ils ne peuvent pas eſtre ſurmontez par les forces de la nature, & qu'ils ſont tellement remedes, qu'ils ne peuvent jamais eſtre aliment. Ils conſervent leur vertu libre & entiere, ils ſe manifeſtent dans l'eſtomach, ils ſe communiquent aux eſprits, & ſe répandent dans tout le corps comme par des rayons, en procurant une ſanté tres conforme à la nature.

Les grands ſecrets, dit Vanhelmont, gueriſſent toute ſorte de maladies par une d'épuration entiere & parfaite, ils redonnent la vigueur aux parties, & oſtent la mauvaiſe impreſ-
ſion

ſion de l'eſprit fixe, par la ſympatie qu'ils ont avec la nature, & avec la cauſe de la maladie.

Il faut donc que le remede ſoit cõforme à la nature & à la cauſe de la maladie ; car les levains n'agiſſent que ſur les ſujets avec leſquels ils ont du rapport : c'eſt pourquoy le levain meſlé dans la poudre de verre ne fait aucune fermentation ; & c'eſt dans cette convenance des remedes avec les parties, & avec la cauſe de la maladie que conſiſte la veritable maniere de remedier aux maux. I'eſtime, dit Vanhelmont, que le remede conſiſte proprement en ce qui eſt convenable & approprié à la nature & à la cauſe de la maladie ; & c'eſt par ce moyen que la nature ſe releve, parce qu'il y

,, a dans ce remede des proprie-
,, tez naturelles, dans lesquelles le
principe de la vie trouve ses de-
lices. Par exemple, la faim est
,, une espece de maladie tres ai-
,, guë, qui tuë infailliblement dás
,, peu de jours, parce que la vi-
,, gueur du levain digestif fait une
dissipation de la nourriture
,, de l'estomach ; & cette dissi-
,, pation cause ce triste senti-
,, ment de la faim, le levain
,, de l'estomach consume l'ali-
,, ment de l'estomach même, n'a-
yant pas un objet sur lequel il
,, puisse agir. L'aliment appaise la
,, faim, non pas en tant que con-
,, traire au levain de l'estomach,
,, ny en tant que semblable, mais
,, comme un remede propre à ce
levain de l'estomach, & à la na-
,, ture. Il arrive la mesme chose

dans la guerison des maladies, dans lesquelles il faut observer une juste proportion du remede avec la chaleur naturelle, & avec la cause de la maladie. Par ce moyen les remedes ne répondent pas seulement à la nature, mais aussi aux proprietez particulieres du levain des maladies; c'est pourquoy tous ceux qui ignorent l'activité & la diversité des levains, tentent inutilement les remedes qu'ils donnent : ils rapportent mal à propos le temperament des simples au chaud & au froid, puis que le temperament des simples prend sa source & son origine des semences ou des levains.

Il faut que le remede soit amy de la nature, & qu'il soit propre au levain de la maladie,

pour la soulager & pour la guerir. C'est precisement ce qu'Hipocrate enseigne dans le livre de l'ancienne Medecine, où il fait voir que pour conserver la santé, & pour la remetre, il faut seulement entretenir ce juste temperament qui doit estre entre l'aigre & l'amer, entre le salé, l'âpre, ou l'insipide, puis que ces qualitez estant moderées produisent des fermentations reglées ; & au contraire estans excessivemẽt exaltées, elles font un levain impur, qui est la cause des maladies.

C'est en reglant les fermentatiõs qu'on guerit les maladies, & en donnant des remedes conformes aux levains de la digestiõ & des maladies : Ces remedes, dit Vanhelmont, sont de veritables purgatifs, ils ne vuident pas

par choix & par election des hu- »
meurs supposées, comme se per- »
suadent tant de Medecins, ils ne »
corrompent pas ces mesmes hu- »
meurs, & ne dissipent pas les »
principes de la vie. Les vrais pur- »
gatifs se reconnoissent par trois »
marques; ils ne vuidét rien dans »
les personnes saines, ils ne les é- »
meuvent point, ils ne les changét »
en rien, & ne les affoiblissent »
en aucune maniere. De plus, ils »
ne vuident rien qui ne soit super- »
flu; c'est pourquoy ils n'abatent »
point, mais ils soulagent le ma- »
lade. Enfin les vrais purgatifs ne »
guerissent point par la sueur, par »
le vomissement, ou par les selles; »
mais ils resolvent insensible- »
ment la maladie, & laissent faire »
le reste à la nature. Le Re- »
mede que ie propose agit de la

même maniere, il guerit les maladies les plus opiniâtres, & produit les mesmes effets que les remedes universels de Paracelse.

Vn grand Prince estant dans le dessein de bâtir un superbe Palais, fit venir deux celebres Architectes, le premier fit une idée excellente de l'edifice qu'il vouloit élever, par un beau & grand discours. Le second, qui sçavoit mieux faire que parler, dit qu'il feroit tout ce que l'autre avoit dit, & merita par sa réponse le choix qu'on fit de sa personne. S'il m'estoit permis de comparer mon discours à celuy de ces Architectes, ie dirois en peu de mots, que mon Remede fait tout ce que mon discours a dit, & que l'experience journaliere que j'en ay faite, prouve clairement toutes mes

propoſitions ; & afin qu'on ne puiſſe pas douter de mes experiences, ie rapporteray à la fin de ce diſcours quelques unes de celles qui j'ay faites. I'en marqueray le lieu, le temps & les perſonnes, afin qu'on puiſſe juger que ie n'avance rien au hazard, & que ie ne dis rien qu'une infinité de perſonnes ne puiſſent juſtifier.

Fin de ce diſcours.



TRAITÉ D'HIPOCRATE,

DE LA CAVSE DES MALADIES, ET DE L'ANCIENNE MEDECINE.

PREFACE.

Hipocrate a composé ce Traitté de l'ancienne Medecine contre certains innovateurs de son temps, qui établissoient pour la cause des maladies le chaud & le froid, le sec & l'humide; & par ce faux principe, renversoient le fondement de l'ancienne Medecine. Ce grand Homme cõbat cette erreur dangereuse, & fait voir que le fondement de la Medecine doit estre sensible, qu'il faut

juger des alimens & des remedes par le rapport qu'ils ont avec la nature, & ſuivant les biens & les maux qu'on en reçoit, & non pas ſur des ſuppoſitions imaginaires cōme faiſoient ces nouveaux Auteurs : Il preuve que les alimens ne profitent ou n'incommodent pas en tant que chauds & en tant que froids, mais par le rapport qu'ils ont avec la nature, & par la reſiſtance qu'ils apportent à ſon action: Il ſoûtient que le chaud & le froid, l'humide & le ſec, ne ſont pas la cauſe des maladies; mais que cette cauſe ſe trouve dans

l'aigre, dans l'amer, dans le ſalé, dans l'ápre, & dans l'inſipide, qui ſont des qualitez que nous avons tous au dedans de nous, comme l'experience le juſtifie, & que c'eſt dans le juſte temperament de ces qualitez que conſiſte la ſanté. Il appelle ces qualités des vertus à cauſe de l'efficace & de l'excellence de leur action. Il dit que le chaud & le froid n'õt point d'action conſiderable par eux meſmes, & qu'ils ne peuvent nuire qu'entãt qu'ils ſont aigres ou amers qu'ils ſont ſalez ou ápres, ou qu'ils

ſe trouvent conjoints avec quelqu'une de ces qualitez, & que c'eſt d'elles qu'ils empruntent toute leur efficace. Il fait voir que le ſeul moyen de remedier aux mauvais effets de l'aigre & de l'amer, du ſalé & de l'apre, conſiſte dans leur juſte coction, & que le chaud & le froid étāt incapable de coction, ne ne peuvent pas être la cauſe des maladies, qui ne gueriſſent que par la ſeule coction des humeurs.



TRAITTE' D'HIPOCRATE, DE LA CAVSE DES *maladies, & de l'ancienne Medecine.*

CEUX qui ont entrepris de traiter de la Medecine, soit de vive voix, soit par écrit, & qui ont étably pour fondement de leur discours le chaud, ou le froid, l'humide, ou le sec, ou quelque autre chose inventée à plaisir, pour abreger l'Art de la Medecine, établissent une ou deux de ces qualitez pour la seule cause des maladies & de la mort.

Mais ils se trompent evidemment

en plusieurs choses, & meritent justement d'estre repris, en abusant d'un Art dont on se sert en de choses fort importantes, & dont on fait une estime toute particuliere. Mais parmy ceux qui exercent la Medecine, il y en a qui ne sont pas dignes d'estime, & d'autres qui meritent une approbation singuliere.*

La cause des maladies qui nous arrivent se rapporte entierement à une même chose; je veux dire que les alimens estans d'une substance trop solide, & leurs vertus estans excessives, travaillent extrêmement tant les sains que les malades. On voit donc que les Medecins qui ont inventé le regime de vivre & la nourriture des malades ont eu le même but que ceux qui ont trouvé & preparé la nourriture dont tous les hommes se servent presentement au lieu de cette nourriture sauvage & brutale dont on se servoit autrefois, & ce

* *Hipocrate parle jusqu'au verset suivant des choses qui sont hors de nôtre sujet.*

n'eſt qu'une même invention, ou du moins toute ſemblable. Car les uns ont eu pour but de retrancher les alimens, que la nature, quoy que bien diſpoſée, ne pouvoit pas ſurmonter, à cauſe de leur nature ſauvage & intemperée, & les autres ont tâché d'exclutre de la nourriture d'un malade tous les alimens que la mauvaiſe diſpoſition du malade ne pouvoit ny vaincre, ny ſurmonter.

Quelle difference y a-t'il entre les alimens des ſains & des malades, ſi ce n'eſt que ceux qu'on ordonne aux malades ſont de pluſieurs ſortes & plus difficiles à regler. Ainſi le regime de vivre des malades a eſté pris de la maniere de vivre des perſonnes ſaines. Neantmoins ſi l'on cõſidere bien la difference qu'il y a entre la nourriture des malades & la nourriture des perſonnes ſaines, L'on trouvera que les alimens de ceux qui ſont en ſanté ſont plus nuiſibles aux malades, que ne feroient les alimens des bêtes aux perſonnes par-

faitement saines.

Que s'il n'y avoit que les alimens trop solides qui pussent nuire, comme l'estiment quelques-uns, & que les alimens faciles à digerer profitassent également aux sains & aux malades, la chose seroit facile, & l'on rangeroit aisément les malades dans l'usage des alimens de facile digestiõ. Mais il n'est pas moins dangereux de prendre moins d'alimens & moins nourrissans qu'il ne faut, que de prendre plus d'alimens & plus nourrissans qu'il n'est de besoin. Car la faim a un grand pouvoir sur l'homme, soit pour le guerir, soit pour l'affoiblir, soit pour le tuer. Il y a aussi plusieurs maux qui sont causez par l'évacuation, lesquels sont fort differens de ceux qui sont causez par la repletion, mais qui ne sont pas moins grands. C'est pourquoy l'inanition afflige en plus de manieres differentes, & doit estre reglée avec plus d'exactitude que la repletion; il faut se proposer une regle, & l'on ne trou-

vera point d'autre regle, ny point d'autre mesure pour regler justement le regime de vivre que le sentiment du corps : Je veux dire les commoditez, ou les incommoditez que la Nature reçoit de l'usage des alimens. D'où vient qu'il est difficile de regler si justement ce regime de vivre, qu'on ne panche un peu d'un côté ou d'autre. Certes je loüeray extrêmement le Medecin qui s'éloigne peu du milieu qu'il doit tenir ; car c'est une chose bien rare de rencontrer justement ce qui est parfait en tout point.......

Comme il faut apporter une si grande exactitude dans la Medecine, il est difficile d'en rencontrer toûjours parfaitement la verité & la certitude. Il y a plusieurs principes dans la Medecine qui arrivent à cette certitude. C'est pourquoy je n'estime pas qu'il faille rejetter l'ancienne Medecine, comme fausse ou incertaine, parce qu'elle n'a pas une certitude exacte en toutes choses, mais j'estime plûtost que

l'ancienne Medecine approchât beaucoup de la verité, l'on peut trouver la verité par son moyen; & qu'il faut admirer les inventions de l'Art, comme des inventions justes & bien reglées, & nullement comme des choses que la fortune ou le hazard ont étably.

Je veux maintenant reprendre mon discours touchant ceux qui recherchent d'établir cet art d'une nouvelle maniere, & sur des fondemens supposez. Car si c'est le chaud, ou le froid, le sec, ou l'humide qui affligent l'homme, & que pour y porter le remede necessaire il faille changer le chaud par le froid, & le froid par le chaud: le sec par l'humide, & l'humide par le sec. Qu'on me donne un homme qui ne soit pas des plus robustes, mais des plus delicats. Que cet homme mange du bled tel qu'il vient de l'aire, tout crud & sans aprêt. Qu'il mange aussi de la chair cruë, & qu'il boive de l'eau pure. Je sçay fort bien que cet homme vivant

de la maniere, souffrira plusieurs maux tres dangereux. Il sera tourmenté de douleur, son corps s'affoiblira, son ventre se corrompra, & il ne vivra pas long temps. Quel remede pour un homme si mal disposé. Faudra-t'il se servir du chaud, ou du froid, du sec, ou de l'humide. Car ces nouveaux autheurs estiment que le chaud, & le froid sont d'une nature simple. Que si le mal de cet homme vient du chaud ou du froid, du sec ou de l'humide ; il le faudra guerir par des qualitez contraires. Cependant il n'y a point de Remede plus assuré & plus evident pour le guerir que de luy faire quitter les alimens dont il usoit au paravant ; au lieu du bled de luy donner du pain, au lieu de la chair cruë, de luy donner de la chair cuite, & de luy faire boire du vin, & non pas de l'eau pure. Ces choses ainsi changées il est impossible que ceMalade ne guerisse, à moins qu'il ne fut entierement corrompu par le temps & par cette

maniere de vivre dereglée.

Peut-on dire que les Remedes qu'on a donné à ce Malade estans chauds luy ont profité, parce que ses maux estoient causez par le froid, ou bien au contraire, Pour moy je croy qu'on seroit fort en peine de savoir si celuy qui estoit devenu malade en mangeant du bled, & qui est gueri en mangeant du pain ; a recouvré la santé par le chaud ou par le froid, par le sec ou par l'humide.

Je sçay aussi qu'il y a grande difference de manger du pain blanc, ou du pain bis, du pain fait avec le bled net, ou qui ne l'est pas : si le pain est bien petri, ou s'il ne l'est pas assez, s'il est trop cuit, ou s'il est trop crud, & si la pâte est trop molle ou trop dure. Il faut dire la même chose d'une infinité d'autres circonstances qui produisent tous des effets differens, que si l'on ne fait assez de reflexion sur ces choses, & qu'on les ignore ; comment est-ce qu'on pourra avoir la connoissance des maladies ?

Car les hommes souffrent de toutes ces circonstances, & sont changez par elles d'une maniere ou d'autre. C'est de là que dépend la vie, la santé & la guerison : c'est pourquoy il n'y a rien de plus necessaire que de bien connoistre toutes ces circonstances, & de bien observer toutes ces choses.

C'est donc fort à propos que les premiers Auteurs de la Medecine ont étably ces loix. Ces Auteurs n'ont pas crû que le sec ny l'humide, le chaud ny le froid, ny ce qui en dépend, pût nous faire du bien, ou du mal. Mais ils ont crû seulement que ce qu'il y avoit de plus efficace en chaque chose, & ce que la Nature ne pouvoit surmonter estoit cela même qui nous nuisoit : c'est pourquoy ils ont recherché avec soin les moyẽs de nous en délivrer. Ce qu'il y a de plus efficace parmy les choses douces est ce qui est tres doux, ce qui est de plus fort parmy les choses ameres est ce qui est tres amer ; ce qu'il y a de

plus violent parmy les choses aigres est ce qui est tres aigre. Enfin en toutes choses l'extremité a une grande efficace. Ils ont vû aussi que toutes ces choses estoient dans l'homme,& qu'elles affligeoient l'homme ; en effet il y a dans l'homme l'amer & le salé, le doux & l'aigre, l'âpre & l'insipide, & une infinité d'autres choses qui ont toutes beaucoup d'abondance & de force. Ces choses estant mêlées entre elles, & se temperans mutuellement ne sont nullement sensibles & ne causent à l'homme aucune incommodité. Mais lors que l'une de ces choses vientà se separer, & qu'elle reste toute, pure sa vertu se découvre, nous incômode & nous fatigue.

Il faut dire la même chose des alimens qui ne sont pas propres à la nature, & qui nous travaillent beaucoup : Les alimens qui sont trop amers, trop salez ou trop aigres, ou qui sont en quelque maniere intemperez & violens, nous émeuvent & nous troublent. Au contraire les alimens

mens ordinaires, comme le pain, & les autres choses de cette nature, si vous en exceptez les assaisonnemens & les ragouts, ne participent en rien de ces sucs intéperez & excessifs. C'est pourquoy bien que nous en prenions beaucoup ils n'émeuvent point & ne separent point les humeurs doüées des qualitez dont nous parlons ; en effet, il n'y a rien qui donne tant de force, tant de nourriture & tant d'augmentation, que les alimens simples & temperez, & qui n'ont rien d'excessif.

Je ne sçay point comment les Auteurs de cette nouvelle opinion, qui veulent changer l'ancienne doctrine de la Medecine, pour établir leur supposition : Je ne sçay, dis-je, de quelle maniere ces nouveaux Auteurs traiteront les malades, je ne croy pas qu'ils ayent trouvé aucune chose qui de soy-même soit chaude, ou froide, seche, ou humide, sans participer à même temps quelqu'autre qualité. Je croy qu'ils usent

de mêmes alimens dont tous les hommes se servent, attribuant aux uns le chaud, aux autres le froid, aux autres le sec, aux autres l'humide: C'est neantmoins un avis incertain & equivoque d'ordonner à un malade de prendre quelque chose de chaud ; car sans doute il demandera qu'est cela ? & alors il faudra necessairement répondre des réveries, ou bien avoir recours à quelqu'une des choses qui sont en usage. Que si le chaud est âpre, s'il est insipide, s'il est subtil & penétrant, s'il est de quelqu'autre espece, duquel faudra-t-il se servir? Car il y a diverses especes de chaud, & toutes ces especes ont des effets presque contraires. Faudra-t-il se servir du chaud qui est âpre, ou du chaud qui est insipide ? ou s'il faudra se servir du froid qui est âpre ; car il y a un froid âpre & un froid insipide, & je sçay assurément que ces diverses especes de chaud & de froid produiront des effets contraires non seulement sur l'homme, mais sur le

cuir, sur le bois, & sur beaucoup de sujets qui ont moins de sentiment que l'homme.

Ce n'est pas le chaud qui a une grande vertu, c'est l'aigre, c'est l'âpre, c'est l'insipide, & les autres qualitez dont je viens de parler, soit que nous employons ces diverses choses à manger ou à boire, soit que nous nous en servions exterieurement, ou de quelle maniere que ce soit.

J'estime donc que le froid & le chaud agissent dans le corps avec moins de force & d'efficace qu'aucune autre faculté. En effet, quand le froid & le chaud sont mélez ensemble, nous n'en recevons aucune incommodité, parce que le froid est temperé par le chaud, & le chaud par le froid : mais lors que l'une de ces qualitez domine sur l'autre, & qu'elle s'en separe, c'est alors qu'elle nous afflige. Aussi dés que le froid se forme au dedans de nous, & qu'il nous incommode, le chaud interieur vient promptement à nôtre aide pour

nous échauffer, & sans qu'il ait besoin d'aucun autre secours, & il guerit parfaitement les maux que le froid cause tant aux sains qu aux malades. Par exemple, si une personne saine s'est rafroidie beaucoup en hyver, soit en se baignant dans l'eau froide, soit en quelqu'autre maniere ; plus il se sera rafroidi plus il s'échauffera, en reprenant ses habits & se mettant à couvert, pourveu que son corps ne soit pas tout-à-fait gelé. Au contraire si quelqu'un s'échauffe extrémement, ou dans un bain chaud, ou devant un grand feu ; & qu'en suite il s'arrête dans le même endroit où cét homme qui avoit enduré le froid s'est échauffé, quoy qu'il soit vêtu de la même maniere que luy, il frissonnera neanmoins, & il aura d'autant plus de froid, que la chaleur qu'il avoit souffert auparavant avoit esté violente.

Si celuy qui étouffe de chaleur veut se rafraichir en s'évantant, il aura beaucoup plus de chaleur que celuy qui ne se sera point donné du vent.

Ceux qui marchẽt parmy la neige ou la glace, ou qui ont souffert un froid rigoureux, sont travaillez la nuit d'une excessive chaleur de demangeaison estans à couvert & tiedemẽt. Et aprés cett'ardeur il sort à quelques uns des vescies ardentes, cõme à ceux qui ont esté brûlez du feu : De sorte que le chaud & le froid succedent promptement l'un à l'autre, comme je pourrois faire voir par une infinité d'exemples.

Si nous examinons maintenant ce qui arrive aux malades, n'est-il pas vray que ceux qui ont souffert un violent frisson ressentent une fiévre tres aiguë? & si la fiévre n'est ny violente, ny longue, ny dangereuse, la chaleur se range principalement aux pieds, où le tremblement & le froid avoient esté les plus rudes, & où ils avoient esté plus long-temps.

De plus aprés que le malade a sué, & que la fiévre a cessé, l'on est beaucoup plus frais que si l'on n'avoit point eu de fiévre, cela estant, que

peut-il arriver de dangereux d'une chose qui est suivie si-tost de son contraire, & qui de soy-même perd sa force & sa vertu ; & quelle necessité y a-t-il d'y apporter un si grand secours.

Quelqu'un dira, peut-être, que ceux qui ont une fiévre ardente, ou une inflammation de poulmon, ou quelqu'autre violente maladie, ne sont pas promptement delivrez de la chaleur, & secourus par le froid; mais je croy aussi que c'est un signe tres certain que l'on n'a pas la fiévre simplement par le chaud, mais que c'est par l'amer & par le chaud joints ensemble, par le chaud & par l'aigre, par le salé & par le chaud, & par une infinité d'autres choses de cette nature. Il faut dire la même chose du froid lors qu'il est joint avec quelqu'une des mêmes qualitez.

Ce sont ces qualitez qui nous affligent, quand le chaud est joint avec elles, & alors il irrite & aug-

mente les maux, cependant le chaud n'a point aucune autre vertu, que celle que nous avons dit. Voilà la verité de la chose; mais cela paroîtra encore plus evidemment, par les signes que toutes sortes de personnes éprouvent souvent. Lors que le Rhûme se jette sur le nez, & qu'il coule abondamment par ces parties, il est beaucoup plus âcre que n'estoit l'humeur qui découloit auparavant par les narines; car non seulement il fait enfler le nez, mais il l'enflamme extrêmement; de sorte qu'il est comme brûlant: que si le rhûme continuë il se forme un ulcere sur la partie, bien que cette partie ne soit point charnuë, mais qu'elle soit dure.

Cette ardeur du nez s'appaise lors que l'humeur qui coule s'épaissit, qu'elle devient moins âcre, qu'elle se mûrit, & qu'elle se mêle mieux avec les autres humeurs.

Il y a d'autres personnes à qui le rhûme arrive par le froid seul, sans qu'il y ait rien autre qui y contribuë.

La guerison de ceux qui sont travaillez du rhûme cõsiste à échauffer ceux dont le rhume est causé par le froid, & à rafraichir ceux qui se sont enrhumez par le chaud, & ces sortes de rhumes sont promtement gueris; car ils n'ont besoin d'aucune coction; mais les rhumes qui arrivent par la forte acrimonie des sucs, & par leur intemperie se guerissent, lors que ces sucs sont temperez & meuris. Je dis la mesme chose des rhumes qui se jettent sur les yeux, parce que ces rhumes ont beaucoup d'acrimonie, ils ulcerent les paupieres, ils rongent quelques fois les joües, & les parties qui sont au dessous de l'œil, & rompent cette membrane qui l'envelope.

Cette ardeur & cette extrême inflammation nous affligent jusqu'à ce que la fluxion soit meurie, qu'elle se soit incrassée, & qu'il se forme de la chassie. Cette coction se fait par le mélange des humeurs, & par leur temperament reciproque.

C'est pourquoy les rhumes qui coulent sur le détroit de la gorge, & qui

forment les enroüeures,les eſquinances, les ériſipeles, les inflammations de poulmon, ſont au commencement ſalez, humides & âcres, & c'eſt par l'augmentation de ces qualitez que les maladies ſe confirment & s'empirent. Mais lors que les rhumes s'épaiſſiſſent, ſe meuriſſent, & qu'ils perdent leur acrimonie, la fiêvre & les autres maux qui l'accompagnent ceſſent. Ce qui fait voir auſſi que ces qualitez ſont la cauſe des maladies, eſt,que quand elles ſont exaltées,elles affligent extrêmement, & lors qu'elles ſont temperées on ne reſſent plus d'indiſpoſition. Si les rhumes arrivoient par la chaleur toute ſeule, ou par le froid ſeul, ſans mélange d'aucune autre qualité, ils ceſſeroient dés le moment que le froid ſeroit changé en chaud, ou le chaud en froid ; mais les rhumes ne ceſſent point que par le moyen dont j'ay parlé.

Tous les maux que l'on ſouffre prennent leur origine de ces vertus exceſſivement exaltées:par exemple,

lors qu'une certaine amertume, qu'on appelle de la bile jaune, se separe des autres humeurs, & se répand dans le corps; quelle inquietude, quelle ardeur & quelle foiblesse n'a-t'on point? Mais aussi-tost que la nature ou les remedes ont purgé le corps de cette bille, on est gueri de ces douleurs & de cette chaleur excessive, dés que la bile boüillonne, & qu'elle n'a pas sa coction, on ne sçauroit faire cesser les douleurs & la fiévre.

Ceux aussi qui sont remplis de sucs picquans & âcres & de la nature de la bile verte, de quelle rage, de quel déchirement d'entrailles, & de quelle inquietude ne sont-ils pas tourmentez? Cependant ces accidens ne finissent point que les sucs intemperez ne soient vuidez & adoucis, ou qu'ils ne soient cuits, mêlez avec d'autres humeurs. C'est pourquoy les Crises qui arrivent en certains jours reglez peuvét beaucoup pour la guerison de ces sortes de maladies: Mais il n'est pas possible que toutes

ces choses puissent convenir au chaud & au froid, puisque le chaud & le froid ne peuvent pas se meurir, ny s'incrasser.

Quelle proprieté faut-il donc attribuer au chaud& au froid? la vertu d'agir l'un contre l'autre, parce que le chaud n'est jamais privé de sa chaleur que lors qu'il est mêlé avec le froid, & de mêmê le froid n'est jamais chãgé que par le chaud. Il faut dire la mëme chose de toutes les autres qualitez qui sont dans l'homme, plus elles sont mêlées entre elles, plus elles deviennent douces & excellentes. Or l'homme joüit d'une santé parfaite, lors qu'il digere bien, qu'il est dans la tranquillité, & que nulle vertu particuliere ne domine dans son corps, il me semble donc d'avoir suffisamment prouvé ce que j'ay dit.

Il est encor necessaire qu'un Medecin connoisse parfaitement quelles sont les maladies qui prennent leur origine des vertus exaltées, & quelles sont celles qui viennent de la figure des parties. Je veux dire qu'il

faut qu'un Medecin connoisse le souverain degré des vertus & des qualitez exaltées & toute la force des sucs, & qu'il sçache toutes les autres choses qui sont dans l'homme, qui sont la figure des parties.............

Pour connoître la vertu des sucs il faut considerer exactement ce que chaque suc peut produire dans l'homme, comme nous l'avons dit. Quelle affinité ces sucs ont entre eux ? je veux dire si le suc doux se change en une autre espece, non par aucun mêlange, mais parce qu'il degenere de sa premiere nature. En quel suc il se change, si c'est en un suc amer ou sallé, en un suc âpre ou aigre ? Certainement si le suc aigre excede sur les autres sucs, il sera fort nuisible, & si c'est un suc doux, il sera tres favorable. Que si par une exacte recherche, on acquiert la connoissance des choses exterieures, on choisira le meilleur en toutes choses. On appelle meilleur ce que la nature surmonte sans peine.

Fin du Traité d'Hipocrate.

VERTUS DE CETTE PANACÉE.

CETTE PANACÉE est un Bezoar, ou un Elixir, composé des esprits doux, de quelques Mineraux les plus parfaits, qui sont resouts en leurs principes sans corrosif, souverainement exaltez & perfectionnez dans toutes leurs qualitez: c'est pourquoy cette Panacée à la vertu de guerir les maladies les plus opiniâtres & les plus dangereuses avec la Benediction de Dieu.

Cette Panacée guerit les obstructions de toutes les entrailles, qui sont la cause generale de la pluspart des maladies.

Elle guerit l'hydropisie formée, & la mauvaise constitution du corps.

Elle guerit la jaunisse, les pâles

couleurs des filles & la ſuppreſſion de leurs mois.

Elle guerit les douleurs d'eſtomac, & le degoût même celuy des femmes enceintes.

Elle guerit l'affection des hypocondres, & la réverie melancolique.

Elle guerit les fiévres lentes & toutes ſortes de fiévres d'accez.

Elle guerit les maladies cauſées par les vapeurs, comme ſont la douleur de tête, le vertige, la palpitation de cœur, les vapeurs de mere, & l'epilepſie ſimpatique, qui eſt la plus frequente des maux caducs.

Elle guerit la difficulté d'urine.

Elle guerit & preſerve de toute ſorte de colique.

Elle tuë les vers.

Elle guerit les hemorroïdes.

Elle ſoulage la goute.

Elle guerit les tumeurs interieures & exterieures, chaudes & froides.

Elle guerit les glandes.

Elle ſoulage les écroüelles, ou les

guerit, suivant les divers degrez de leur malignité.

Elle guerit les ulceres, où du moins les fâcheux accidens qui les accompagnent.

Elle guerit les dartres vives, toute sorte de gale, même la lepreuse.

Elle guerit les maladies veneriennes particulieres sans aucun autre remede.

Elle guerit aussi la grosse verole, en usant de la ptisane propre à cette sorte de maladie.

LA Nature ne peut pas surmonter la cause des longues maladies, ou du moins il luy faut beaucoup de temps pour en venir à bout. C'est pourquoy il faut absolument la secourir par quelque Remede efficace qui fortifie la Nature & chasse la maladie, comme fait cette Panacée ; & sans doute c'est dans cette occasion que les Remedes sont plus necessaires, & que leur effet est le plus evident, puisque les maladies aiguës

gueriffent ordinairement dans quatorze jours, même ſans aucun Remede.

Ce Remede eſt ſi temperé & ſi ami de la Nature, que bien loin de la troubler, il luy donne le calme lors qu'elle eſt irritée par la cauſe de la maladie.

L'on donne ce Remede en tres-petite quantité, au goût & à la forme qu'on veut. L'on n'eſt pas obligé d'obſerver aucune precaution, parce qu'il ne produit aucun effet ſenſible que la bonne couleur, l'appetit & la gayeté, qui ſont les marques certaines de la gueriſon & de la ſanté.

L'on n'exige rien ny pour les frais du Remede, ny pour les ſoins qu'on prend des Malades qu'aprés leur gueriſon.

EXPERIENCES de cette PANACÉE.

Des Obstructions.

AVICENNE a dit de bonne grace que les Obstructions des entrailles estoient la mere nourrice des Medecins, parce qu'elles sont la cause ordinaire des maladies; les obstructions sont produites par diverses sortes d'humeurs aigres, ameres, salées, âpres ou insipides, qui estans devenuës visqueuses & gluantes, s'endurcissent par succession de temps dans la substance même des parties. Ces mémes humeurs laissent souvent une odeur de levain, & une impression maligne dans les parties où elles sejournent, qui se communique aux autres humeurs, & aux autres parties du corps.

Il y a plusieurs Remedes qui degagent également toutes les entrailles, & qui meurissent toutes les humeurs ; & quoy qu'il y ait plusieurs moyens particuliers pour les adoucir; quoyque les humeurs ameres & salées soient adoucies par quelque chose d'aigre,& que les humeurs aigres & âpres soient adoucies par des sels fixes qu'elles dissolvent ; neanmoins il y a plusieurs Remedes qui adoucissent également toutes les humeurs & qui dégagent toutes les entrailles, comme le Magistere de Tartre qu'on appelle un Digestif universel.

C'est sur ce principe que j'ay employé utilement cette Panacée pour toutes les maladies qui procedent des obstructions des entrailles.

MAdame de Puigiron étoit incommodée depuis long temps de langueur,de foiblesse & de degoût: elle n'avoit pû recevoir jusqu'alors aucun soulagement, elle fut neanmoins guerie dans peu de temps par

cette Panacée an l'année 1675.

Madame de la Roulliere, fille de Monsieur le Conseiller de Bardonnanche, êtoit abatuë depuis longtemps, elle avoit souvent mal aux yeux. Nul Remede ne pût la guerir, que cette Panacée; c'estoit en l'année 1676.

Mademoiselle de la Roche est guerie d'un extrême abattement par cette Panacée en l'année 1677.

Mademoiselle de Rougne a repris sa couleur naturelle par cette Panacée en l'année 1677.

Mademoiselle de Fusier guerit d'une extrême lassitude par ce même remede en l'année 1676.

Mademoiselle Brunel femme de Monsieur Brunel Procureur, a été guerie d'une extrême langueur par cette Panacée en l'année 1675.

Mademoiselle Peziere, Marchande, demeurant à la Grand' ruë, a été guerie d'une extrême langueur par cette Panacée en l'année 1675.

Mademoiselle Isabeau Clergé fille

du Sieur Clergé Maître Chirurgien en cette Ville, recouvra en peu de jours sa couleur, & son embompoint par cette Panacée en l'année 1677.

La Sœur Dominique de sainte Claire a repris bonne couleur par cette Panacée en l'année 1679.

La femme du Sr Garrillan Tailleur d'habits, guerit de lassitude & de langueur par cette Panacée en l'année 1677.

Mademoiselle Blache, qui demeure presentement chez Madame de Lalo, fut guerie d'une douleur inveterée des entrailles, & reprit bonne couleur par cette Panacée en l'année 1678.

Mademoiselle Terrasson de Die, demeurant à present chez Madame Dize, a esté guerie d'une extrême langueur, par cette Panacée en l'année 1678.

La fille de Me Bout Boularger, a repris bonne couleur par cette Panacée en l'année 1677.

La fille de Me Massarel Boulanger,

a été guerie de laſſitude & de langueur par cette Panacée en l'année 1677.

Monſieur de Chabons Chanoine de Die, fut gueri dans peu de jours de la jauniſſe par cette Panacée en l'année 1675.

Monſieur Pelorce Avocat au Parlement, a repris ſes forces & ſon embompoint par cette Panacée, en l'année 1676.

De l'Hydropiſie formée.

L'Hydropiſie formée eſt cauſée par de fortes obſtructions, & par une extreme foibleſſe des entrailles nourricieres: ce qui la fait mettre au rang des Maladies incurables. Neanmoins preſques tous ceux qui me ſont tombez entre les mains, ſont heureuſement gueris par cette Panacée. Ie rapporteray les experiences de pluſieurs à quiles remedes avoient été inutiles.

Mademoiſelle de Morard, demeurant chez Monſieur de la Bayette

son parent, fut affligée en l'année 1670 d'une hydropisie consommée, son ventre, ses jambes & ses cuisses êtoient extrêmement enflées, & même ses mains, ce qui luy causoit une grande difficulté de respirer, une toux continuelle & une fiévre lente. Et quoyque cette maladie eût tant de signes mortels, & qu'elle fût âgée de plus de soixante ans, cette Panacée la guerit neanmoins dans trois semaines.

Mademoiselle Pain, femme de M[r] Pain Avocat du Roy à S. Marcellin, êtoit atteinte depuis trois années entieres d'une hydropisie formée, accõpagnée d'une fiévre lente & d'une extrême maigreur : cette Demoiselle fut parfaitement guerie dans trois semaines, par le seul usage de cette Panacée, en l'année 1677.

La Dame Marion Rangure, femme de M[e] Charles Payerne Boucher, demeurant prés de l'ancienne porte de Bonne, fut affligée en l'année 1677 d'une hydropisie consommée, suivie

d'une fiévre lente, d'une oppression extrême, d'une toux qui la suffoquoit; Sa langue & ses urines étoient noires. Enfin elle avoit tous les signes mortels : cette Panacée la guerit pourtant dans trois semaines.

La femme de Mᵉ Nême Chalvet de S. Ferjus avoit été accablée pendant huit ou neuf mois d'une hydropisie formée, d'une fiévre lente, d'une extrême langueur : cette Panacée la guerit dans peu de temps en l'année 1676.

La femme du Sʳ Hastier Gantier, de Grenoble, fille du Sʳ Reiné Dan, Marchand Gantier, ayant été opilée pendant plusieurs années, fut atteinte en l'année 1674 d'une hydropisie qui avoit tous les signes mortels. On crût même plusieurs fois qu'elle avoit expiré. Enfin on s'avisa de luy faire prendre de cette Panacée: & par ce Remede seul elle recouvra bientôt une santé parfaite.

La femme du Sʳ Platel, demeurant à Mesage, étoit hydropique depuis

deux années, & nôtre Panacée la guerit dans quinze jours.

La femme du Sr Berlie Praticien, fille du Sr Behegue Procureur, fut atteinte d'une hydropisie formée en l'année 1673, elle en fut guerie par cette seule Panacée dans trois semaines.

Mademoiselle Nicolas, fille du feu Sr Desegaux Marchand, guerit en l'année 1676 de cette espece d'hydropisie, qu'on appelle Anasarcque dans peu de jours par cette Panacée en l'année 1676.

Dame Marguerite Reinier, femme de Me Michel Carron, Masson, qui avoit servi chez Madame Mistral, aprés avoir eu une fiévre quarte, fut atteinte d'une hydropisie, d'une fiévre lente & d'une grande oppression; mais elle en fut guerie dans quinze jours par cette Panacée au mois de Novembre 1678.

Le Sr Pelat Gantier, fils du Sr Pelat, maître du logis du Loup à Grenoble, fût atteint d'une hydropisie formée

formée avec une fiévre lente, & la langue noire, il fut gueri dans quinze jours par cette Panacée au mois de Janvier 1679.

Un Domeſtique de Monſieur de la Bayete nommé Bontems fut guery dans peu de jours d'une hydropiſie formée, & inveterée par ce même Remede en 1679.

Du mal d'Eſtomach.

LE mal d'eſtomach procede ou de l'embarras, ou de la foibleſſe de l'eſtomach même, cette Panacée remedie heureuſement à l'un & à l'autre de ces maux, en degageant l'eſtomach, & en le fortifiant.

Madame de S. Iean du Vivier a été guerie du mal d'eſtomach par cette Panacée en l'année 1678.

Madame de Mayard demeurant à la Terraſſe a eſté guerie du mal d'eſtomach par le même remede en l'année 1678.

Mademoiſelle de Villebois fille de Monſieur de Villebois Gouverneur

de Gap a esté guerie dans peu de jours d'un mal d'estomach opiniâtre par le même remede en l'année 1676.

Du degoût des femmes enceintes.

IL n'y a personne à qui les Remedes soient plus suspects qu'aux femmes enceintes, à cause de la delicatesse de l'enfant qu'elles portent, & du danger qu'il y a de les faire blesser.

Cōme cette Panacée est aussi innocēte qu'efficace, elle les délivre heureusement du degoût, & des autres incommoditez qui suivent leur grossesse ; elle donne la santé à la mere & à l'enfant, & les fait arriver heureusement à leur terme.

Mademoiselle Dan femme du Sr Dan Marchand Gantier, estant fort incommodée dans sa grossesse de degoût, & de langueur, a été guerie par cette Panacée en 1677.

Mademoiselle Heleine femme du Sr Heleine Operateur étant enceinte

de deux gemeaux, guerit par cette Panacée de la foiblesse & du degoût qu'elle souffroit pendant sa grossesse en l'année 1678.

De la Melancolie.

LEs maladies melancoliques sont nommées par Fernel, le fleau des Malades & des Medecins, à cause des fâcheux accidens qui suivent cette maladie, & du peu de succez des Remedes qu'on y employe; car s'ils sont violens, ils irritent le mal, & s'ils sont legers, ils n'ont pas la force de le guerir. Cette Panacée subtilisant ce qu'il y a de terrestre, & adoucissant ce qu'il y a de trop aigre dans l'humeur melancolique, remedie heureusement aux desordres que l'excez de cette humeur produit.

La veuve du S[r] Garnier Lecteur, demeurant prés la porte Trois-Cloîtres a été guerie d'une affection melancolique, & soulagée de l'epilepsie par cette Panacée en 1677.

De la Fiévre.

Lon ne guerit pas la Fiévre par les

ſimples rafraichiſſans, puiſque la chaleur qui s'éleve dans la fiévre eſt le remede dont la Nature ſe ſert pour conſumer le mal & pour le détruire : En effet, la chaleur de la fiévre eſt plus forte dans la vigueur des maux, dans les Criſes, & quand le pus ſe fait; parce qu'alors la nature triomphe de la maladie ; au contraire la chaleur de la fiévre diminuë lors que la Nature ſuccombe ſous le poids & ſous le venin des humeurs. Ainſi pour guerir la fiévre il n'eſt pas neceſſaire de rafraichir, mais d'ôter la cauſe du mal qui irrite la Nature & enflamme les eſprits. De même qu'il ſuffit d'ôter l'épine pour éteindre la chaleur que ſa picqueure excite : & qu'il ſuffit de faire ceſſer l'injure pour appaiſer le feu de la colere. Et comme l'épine & l'injure ne ſont que l'occaſion de la chaleur qu'elles allument au dedans de nous, & qu'on n'y ſçauroit remedier par des rafraichiſſans; auſſi la cauſe de la maladie n'eſt que l'occaſion de la chaleur de la fiévre. C'eſt pourquoy

les simples rafraichissans empirent la fiévre, parce qu'ils empêchent la coction des humeurs, & diminuent la chaleur naturelle. Cette Panacée purifiant le corps des levains impurs, détruit la cause de la fiévre, & arrête cette forte ebullition des humeurs.

Des Fiévres d'accez.

MAdame la Presidente de Perisfol fut guerie d'une fiévre tierce opiniâtre par cette Panacée l'an 1677.

Mr Gontard le fils, Marchand de Grenoble, guerit dans peu de jours au milieu de l'hyver d'une fiévre double quarte par ce seul Remede l'an 1676.

Mademoiselle Bertrin fut guerie dans peu de temps d'une fiévre quarte par cette Panacée l'an 1675.

Mr Bichon le fils Avocat au Parlement, fut gueri par cette Panacée d'une fiévre triple quarte l'an 1679.

De la Fiévre lente.

MAdemoiselle Borel, fille du Sr Cariés Procureur en la Cour,

étoit malade depuis huit années d'une fiévre lente, & depuis trois mois d'une fiévre double tierce, qui s'étans unies ensemble l'avoient reduite à l'extremité : nôtre Panacée la guerit dans peu de temps en 1675.

La femme du S[r] Sapey Tailleur d'habits étoit accablée de langueur, & de fiévre lente depuis plusieurs années : nôtre Panacée la guerit dans peu de temps l'an 1675.

Des maux de vapeurs.

Les maux de vapeurs sont si ordinaires, qu'on les appelle des maux à la mode ; ils sont aussi fort opiniâtres, parce qu'ils sont produits par de matieres acres & corrompuës, qui par leur acrimonie & leur corruption sont propres à exciter des fermentations malines, qui resistent fortement à la Nature & aux Remedes : cette Panacée adoucissant les humeurs, détruisant leur malinité, guerit toute sorte de maladies vapoureuses.

Madame la Doüairiere de Marcieux fut délivrée par cette Panacée

des vapeurs periodiques & dangereuſes où elle étoit ſujette depuis quelque temps, l'an 1677.

Madame la Conſeillere Armand fut guerie du vertige par ce même Remede en l'année 1678.

Mr Vacher, Huiſſier en la Cour, quoyque ſeptuagenaire, fut gueri d'une Apoplexie vapoureuſe & periodique par cette Panacée l'an 1678.

Mr Giraud, Procureur en la Cour, fut gueri d'une Apoplexie vapoureuſe & periodique par le même Remede, l'an 1678.

La femme du Sr Claviere Droguiſte, fille du Sr Reiné Dan, Marchand Gantier, fut guerie en 1675 de frequentes convulſions & ſuffocations de Mere, qui juſqu'alors avoient été incurables.

Mademoiſelle Ravits l'aînée demeurant à S. Laurens, a été guerie par cette Panacée d'une douleur de tête violente, à laquelle elle étoit ſujette, l'an 1675.

Mademoiſelle Nicolas, femme du

Sr Nicolas Libraire, a été guerie d'une douleur de tête violente par cette Panacée l'an 1677.

Mademoiselle Loüise Vacher fut guerie d'une douleur de tête violente par le même Remede l'an 1677.

Mr Pascal de Fonreinar a été gueri d'une palpitation de cœur par cette Panacée l'an 1676.

Mademoiselle du Thau a été guerie par cette Panacée d'une extrême langueur & d'un asthme violent, qui procedoit des obstructions de ses entrailles l'an 1678.

La fille du Bearnois Tisserand, qui demeure derriére les meuriers, étoit affligée depuis plusieurs années d'une épilepsie sympathique, elle en fut guerie dans quinze jours par cette Panacée l'an 1676.

De la difficulté d'urine.

LA difficulté d'urine succede souvent à ces obstructions, que Paracelse appelle le tartre des hypochondres ; lors que les reins se trouvans foibles, ne peuvent pas cuire

parfaitement l'urine, & vuider par la vescie les humeurs grossieres que les entrailles y déchargent. Ces humeurs étans retenuës dans les reins, s'endurcissans & se changeans en colle, & en sable tombent dans la vescie, & bouchent les conduits de l'urine. Nôtre Panacée dissolvant ces matieres gluantes & endurcies, la Nature les vuide facilement.

Me Antoine Vallin, dit la Violette, qui blanchit des peaux demeurant à Saint Laurens, étoit tourmenté depuis plusieurs années d'une difficulté d'urine continuelle, il en fut gueri dans peu de jours par cette Panacée.

De la Colique.

LEs Coliques bilieuses, venteuses & nefretiques, sont des maux qui reviennent de temps à autre, parce que le germe de cette maladie reste dans les entrailles : cette Panacée dégageant les entrailles mêmes, & purifiant les humeurs, empêche le retour de la Colique.

Madame Dize s'est servie heureusement de ce Remede l'an 1677.

M[r] de la Bayere a été gueri par cette Panacée de la Colique nephretique l'an 1676, & il n'y est plus retombé depuis ce temps-là.

Mademoiselle Bichon femme du S[r] Bichon Avocat, a été guerie de la Colique venteuse par ce même Remede l'an 1678.

Mademoiselle Verdier, veuve du S[r] Verdier Imprimeur, étoit tourmentée depuis huit mois d'une violente douleur dans toutes les entrailles, nul Remede ne l'avoit pû soulager, cette Panacée la guerit dans quinze jours l'an 1679.

De la Dysenterie.

MAdemoiselle Desesgaux veuve du S[r] Desesgaux Marchand de Grenoble, quoyque septuagenaire, a été guerie par cette Panacée d'une Dysenterie dangereuse qui l'avoit jettée dans une fiévre lente l'an 1678.

De la Constipation.

La femme du S[r] Abren, Receveur

des Tailles en cette Ville étoit malade depuis long temps d'une constipation extréme, de sorte qu'elle n'alloit point du ventre sans artifice : ce qui la jetta dans une fiévre lente ; ce méme Remede la guerit, & luy rendit le ventre libre l'an 1677.

De la Goutte.

LA Goutte est ordinairement un mal hereditaire, dont la cause par consequent est dans les principes de la generation, & dans l'esprit fixe des parties ; ce qui rend cette maladie incurable, ou tres difficile à guerir ; on peut neantmoins la soulager, & empécher que les accez n'en soient si frequents ny si incommodes.

M[r] Emeric Avocat au Parlement étoit fort sujet à la Goute, il a été soulagé par cette Panacée l'an 1676.

Des Maladies exterieures.

LEs maladies exterieures sont les effets d'une mauvaise indisposition intestine, & comme un mauvais arbre porte du mauvais fruit, aussi un corps mal disposé produit au dehors

beaucoup de maux differens qui répondent aux le vains dont ils sont engendrez. C'est pourquoy l'on ne peut guerir les maladies exterieures qu'en déracinant les semences interieures qui les produisent, à moins que la Nature n'eût poussé tout le germe de la maladie au dehors, ce qui rend le mal facile à guerir.

Mᵉ Bastian Guédon, Maréchal en ruë de Bonne, étoit affligé depuis plusieurs années d'une tumeur froide sur la poitrine de la grosseur du poing qui suppuroit beaucoup avec carie d'os : il en fut gueri dans peu de temps par cette Panacée l'an 1676.

Le Sʳ Guilhebaud l'Araigne Menuisier, quoyque septuagenaire est gueri d'une Paralisie imparfaite de tout le corps par cette Panacée 1676.

AVERTISSEMENT.

CE Remede est insipide, il se prend en tres petite quãtité, à la forme qu'on veut L'on n'est pas obligé d'observer aucune precaution, parce qu'il ne produit aucun effet sensible que l'appetit, la bonne couleur & la gayeté, qui sont les marques certaines de la santé.

L'on n'exigera rien, ny pour les frais du Remede, ny pour les soins qu'on prend des malades; qu'aprés leur guerison.

FIN.



TABLE.

DES TRAITEZ & des Chapitres contenus dans la premiere Partie du Traité des Panacées, ou des Remedes universels.

Troisiéme Partie.

SECONDE PARTIE
DV TRAITE'
DES PANACEES,
OV
DES REMEDES
VNIVERSELS.

Avec un Traité des abus de la Medecine ordinaire.

Par IAQVES MASSARD,
Docteur en Medecine, aggregé au College des Medecins de Grenoble.

Et les avis de Vanhelmont ſur la compoſition des Remedes, traduits en François par l'Auteur.

A GRENOBLE,
Chez P. FREMON, Imprimeur du Roy; Pour Monſeignr le Duc, &c.
Et ſe vendent
Chez LOUIS NICOLAS, Marchand Libraire, ruë du Palais.
M. DC. LXXX.
AVEC PERMISSION.



A MESSEIGNEVRS DV PARLEMENT DE DAUPHINE'.

MESSEIGNEVRS,

Il n'y a point de Profeſſion où l'erreur ſoit plus dangereuſe que dans la Medecine, puis que bien ſouvent il n'eſt pas permis de faillir deux fois; C'eſt pourquoy il eſt de l'intereſt du Public d'empêcher les abus qui ſe peuvent gliſſer dans cette Profeſ-

ã ij

ſion. I'ay traité dans ce Diſcours des fautes qui ſe commettent dans la Medecine, ſoit par l'uſage des mauvais Remedes, ſoit par l'ignorance des Panacées & des grands Remedes. Et comme on voit beaucoup de Perſonnes de toutes les Provinces du Royaume, qui viennent à l'envy ſe ſoûmettre volontairement au pied de vôtre Tribunal, les Panacées recourent auſſi à vôtre Iuſtice. Etant de l'intereſt de l'Etat de corriger le mauvais uſage qu'on fait des Remedes, j'ay crû que je ne pouvois mieux adreſſer ces Diſcours, & les avis de Vanhelmont, qu'aux Perſonnes qui ſont les Peres du Peuple, &

qui veillent si utilement à sa conservation. Quand je consacre ce Livre à vôtre Auguste Corps, je suis le sentiment de Vanhelmont, qui souhaitoit que les Magistrats employassent leur autorité pour empêcher les abus qui se sont introduits dans la Medecine. Dans le Droit il y a un Traité des abus, il n'est pas moins necessaire d'en faire un semblable dans nôtre Profession: On a pris plaisir de les voir joüer sur le Theatre, j'ose esperer qu'on ne sera pas moins satisfait de voir traiter serieusement une matiere si importante, & où tout le Monde a tant d'interest. Cela me fait esperer que Vous ne re-

ſuſerez pas vôtre Protection à cet Ouvrage, en favoriſant ceux qui ſe devoüent au bien public, On excite tout le Monde à s'acquiter avec plus de ſoin de ſon devoir. Ie ſeray trop heureux ſi Vous agréez ces marques de mon reſpect, & ſi elles peuvent Vous aſſurer que je ſuis avec une profonde ſoûmiſſion,

MESSEIGNEURS,

Vôtre tres humble & tres obeïſſant ſerviteur
MASSARD.

PREFACE.

LA Medecine promet la conſervation de la ſanté aux Perſonnes ſaines, & la gueriſon aux Malades; mais l'effet ne répond pas aux promeſſes. Les Medecins ayant diviſé la Medecine en Pharmacie, en Chirurgie & en Diete; ils ont abandonné la Pharmacie aux Apoticaires, la Chirurgie aux Chirurgiens; & ſe ſont reduits volontairement à la Diete. A la bonne heure,

que les Medecins ressentissent seuls les mauvais effets de cét injuste partage, aussi bien leur paresse & leur negligence en sont l'unique cause. Le mal est que le Public en souffre. La Medecine ayant esté separée en trois parties, & ayant esté donnée à exercer à trois personnes differentes, je ne pense pas qu'on puisse appeller aucun de ces trois Medecin. La Medecine est composée de ces trois parties jointes ensemble : Il est necessaire qu'un Medecin les possede toutes trois pour meriter cette qualité. Ie ne

parle pas des operations de la Chirurgie, qu'on peut ſans danger ſeparer de la Medecine, mais des Maladies exterieures, que les Medecins ont abandonné aux Chirurgiens. Les Medecins avoient autrefois chez eux des Perſonnes pour leur ayder dans les fonctions de la Pharmacie, qu'ils appelloient Serviteurs. Les belles Lettres ayant eſté preſque eſteintes dans les ſiecles precedens : Il y avoit ſi peu de Medecins que leur Profeſſion les annobliſſoit; de ſorte qu'ils furent obligés d'établir leurs Serviteurs en divers en-

droits. Dans la ſuite ces Serviteurs ſont devenus Maî-tres; & dans ce dernier ſiecle on a erigé la Pharmacie en Maîtriſe. L'Ecriture déplore les troubles d'un Etat où les Serviteurs dominent. La Medecine eſt tombée dans le même deſordre: Les Serviteurs y ſont devenus Maîtres, ils ont paſſé les bornes de leur Profeſſion, mais au grand malheur du Public. Pour empécher cet abus, il eſt neceſſaire que les Medecins s'appliquent à toutes les parties de leur Profeſſion, qu'ils en acquierent une connoiſſance par-

faite, & qu'ils ne se servent du ministere d'autruy, que lors que le bien du malade, où l'honneur de leur Profession le demandera necessairement.



Le Malade abandonné.

A La fleur de mon âge, aceablé de tourmens,
Faut-il, disoit Damon, que je perde la vie,
Les Medecins me l'ont ravie ;
Que puissent-ils perir, & leurs medicamens.

Que leur fausse science, & leur sotte pratique,
Que leur lavement de boyaux,
Leur saignée, leur emetique,
Qui remplissent tant de tombeaux,
Leur fassent comme à moy, faire une fin tragique.

Ainsi parloit Damon la rage dans le cœur,
Quand Ariste luy dit, appaise ta fureur,
Apprens à distinguer l'innocent des coupables,
Ne blâme plus un si bel Art,
La Panacée de Maffard
Peut guerir des maux incurables.

I. D. L. C.



SECONDE PARTIE DV TRAITE' DES PANACE'ES, OU DES REMEDES VNIVERSELS.

CHAPITRE PREMIER.

LE terme de Panacée eſt fort ancien, Hypocrate jure par la Panacée. Les Medecins Chymiſtes nomment auſſi leurs plus excellens Remedes Panacées. Ce mot ſignifie un Remede propre à toute ſorte de perſonnes, & qui

eſtant pris en petite quantité, guerit les maladies les plus opiniâtres, ſans émotion & ſans évacuation ſenſible.

Je diray dans ce Diſcours le nom de quelques Panacées dont je me ſers pour guerir les maladies les plus fâcheuſes. Ainſi l'on verra que ces Remedes ſont tres propres à produire l'effet que j'en fais eſperer.

Par le terme de Panacée, les Medecins Chymiſtes n'entendent pas la Medecine univerſelle dont parlent les Alchymiſtes, & dont ils diſent beaucoup de réveries : mais par les Panacées ils entendent les grands Remedes, & les plus univerſels de la Medecine, qu'ils ont appellé Secrets, parce qu'ils ne les ont pas voulu communiquer.

Les Medecins qui ont ignoré ces Remedes, ont dit que la ſaignée & la purgation eſtoient les grands remedes de la Medecine ; & par leur ignorance ils ſont devenus le ſujet de la raillerie & de la Comedie. La ſaignée & la purgation affoibliſſent

les Malades,&ne diminuët la cauſe de la maladie que par accident, en ôtant confuſément le bon & le mauvais.

S'il faut juger de la cauſe par l'effet, on verra que la ſaignée & la purgation ſont de tres petits Remedes pour la gueriſon des Maladies;& qu'ils ſont tres dangereux lors qu'on en abuſe comme on fait ordinairement. Ny la ſaignée, ny la purgation, ny les lavemens, n'ont jamais ſoulagé les Malades que la nature ſeule ne gucrit pas. L'Ecriture nomme le ſang l'ame des animaux: L'experiance nous fait voir qu'en oſtant le ſang on ôte la vie. Il y a beaucoup plus de Nations, meſme des plus robuſtes, qui ne ſe ſervent du tout point de la ſaignée, qu'il n'y en a qui l'employët. Cela fait voir que la ſaignée n'eſt pas un remede ſi grand & ſi neceſſaire qu'on le veut faire croire. Je ne pretends pas neantmoins de blâmer abſolument la ſaignée, mais ſeulement les abus qui s'y commettent ordinairement. Pour ce qui eſt de la purgation, elle n'en a que le nom,

& les Remedes purgatifs qu'on employe d'ordinaire infectent les humeurs, & bien loin de purifier la substance du corps, ils la corrompent.

L'abus des lavemens consiste dans leur méchante composition, en ce qu'ils rendent la nature paresseuse, & que quand on s'y accoûtume on devient si constipé qu'on ne sçauroit s'en passer.

L'on voit donc combien il est necessaire de s'appliquer à la recherche de meilleurs Remedes que la saignée, la purgation & les lavemens. Les grands Remedes estant inconnus à la plûpart des Medecins, ils blâment injustement ce qu'ils ne connoissent pas.

Des Panacées en general.

CHAPITRE II.

Les Remedes se tirent des animaux, des plantes, ou des mineraux. Les Remedes qui provien-

nent des plantes & des animaux, semblent estre donnez de Dieu pour déraciner quelque Maladie particuliere: Ils sont de moindre efficace que les mineraux dans les Maladies opiniâtres, parce que les Remedes qui se tirent des plantes & des animaux sont changez en aliment avant qu'ils ayent penetré jusques au siege de la Maladie. Les Remedes tirez des mineraux sont si efficaces qu'ils ne peuvent jamais devenir aliment: ils conservent leur vertu toute entiere dans toutes les coctions naturelles.

Il n'y a donc que les Remedes qu'on tire des mineraux qui puissent devenir des Panacées, ou des Remedes universels. Les Remedes mineraux estant d'une substance incorruptible ont des grandes vertus, & qui ne s'épuisent jamais. L'on doit rechercher avec beaucoup de soin la maniere de les bien preparer, pour les rendre innocens & propres à la guerison de toute sorte de Maladies.

Galien qui ne connoissoit point

les Panacées a eu juste sujet de dire qu'il n'y avoit point de Remede, quelque excellent qu'il fut, qui ne nuisit en quelque maniere. C'est pourquoy les Medecins Galeniques peuvent bien sçavoir quelque chose de l'Art de Galien, mais ils ne connoissent pas les Panacées, ny la vraye Medecine. Galien enseignant que les intemperies chaudes ou froides, humides ou seiches estoient la cause generale de toutes les maladies, ou plûtost les maladies mêmes, a renversé par ce faux principe le fondemẽt de la vraye & de l'ancienne Medecine & des Panacées ; ainsi toutes les conclusions tirées de ce faux principe qui font le corps de la Medecine Galenique, ne peuvent estre que fausses.

Des Panacées rafraichissantes.

CHAPITRE III.

La pluspart des Medecins ne parlent ordinairement que de rafrai-

chir les Malades. Neantmoins comme le remarquent Vanhelmont & Poterius ils n'en sçavent pas les moyens. Le froid nous échauffe & le chaud nous rafroidit par accident. L'eau froide allume une fiévre violente & dangereuse, lors qu'on s'y baigne ou qu'on la boit aprés quelque exercice violent. Il y a des Remedes chauds & corrosifs, qui rafraichissent comme les huiles de vitriol & de souffre.

Il se tire un sel agreable de l'huile de vitriol qui rafraichit efficacement, qui dissipe les vapeurs, & qui calme promptement le trouble de la nature; ce sel de vitriol reparant le levain aigre qui sert à la premiere digestion, & adoucissant les levains estrangers & amers qui sont transportez quelquefois dans l'estomach, desaltere, donne appetit, & restablit la bonne disposition du corps.

Des Panacées purgatives.

CHAPITRE IV.

LEs Panacées purgatives purgent bien les Malades, mais elles ne font aucun effet ſenſible aux perſonnes ſaines ; elles gueriſſent les Malades ſans les affoiblir, parce qu'elles vuident la cauſe de la Maladie, & ne vuident rien qui ne ſoit inutile & ſuperflu.

Il y a pluſieurs preparations d'antimoine, de mercure & d'acier, qui purgent de cette maniere, & qui purifient tout le corps juſques dans ſon centre, mais les Medecins qui ſont imbus de fauſſes maximes, & qui ne cherchent pas la vraye preparation de ces Remedes ne les ſçauroient connoiſtre.

L'ignorance des veritables purgatifs a introduit dans la Medecine l'uſage ordinaire de l'Eſcãmonée & de la Coloquinte, qui ne font que des

poiſons, & qui tuent ſi l'on en prend ſeulemét le poids d'un écu d'or. L'Eſcammonée eſt la baſe de preſque tous les Electuaires purgatifs, la Coloquinte & l'Eſcammonée ſont le fondement de la pluſpart des pilules purgatives. On change le nom de ces mauvais Remedes, afin de les pouvoir diſtribuer aux Malades qui ne les prendroient pas s'ils entendoient ſeulement nommer ces Remedes odieux.

Des Panacées Emetiques.

CHAPITRE V.

LES Medecins doivent ſuivre les mouvemens de la nature dans la gueriſon des Maladies, la nature gueriſſant beaucoup de Maladies par le vomiſſement; il eſt neceſſaire que les Medecins ayent des Remedes Emetiques. Si les Medecins euſſent connu les Panacées Emetiques, ils ne ſe ſeroiét pas ſervi du verre, du regu-

le, du saffran d'antimoine, du mercure de vie, & d'autres semblables poisons pour exciter le vomissement, & au lieu *de purifier l'Antimoine sur la sellette*, on l'eût purifié par des legitimes preparations.

Les Panacées Emetiques ne reprochent point aux personnes saines, & ne font vomir que ceux qui ont besoin de cette evacuation: elles ôtent en même temps la mauvaise disposition & la foiblesse des parties, qui est le germe de la Maladie.

Des Panacées aperitives

CHAPITRE VI.

Comme les obstructions sont la cause generale de la plufpart des Maladies, les Remedes apparitifs sont universels. Tous les Medecins conviennent que l'acier est le plus efficace de tous les Remedes aperitifs: mais ils ont si mal reussi dans cette preparation, que Madame Fouquet a

eu juste sujet de preferer la simple limaille d'acier à toutes les preparations de ce métail. Ceux qui calcinent l'acier le privent de son souffre, dans lequel consiste sa principale vertu, comme le remarque Sennert. Ceux qui preparent l'acier avec l'huile de vitriol le rendent si corrosif & si pernicieux que l'estomach le plus robuste ne sçauroit le supporter.

Je me sers d'un sel d'acier preparé sans corrosif, & sans feu pour les maladies qui proviennent des obstructions. Ce Remede ne dissout pas seulement les matieres les plus endurcies ; il adoucit aussi les divers sucs qui sont dans le corps, il ôte la mauvaise impression & la foiblesse des entrailles, ainsi il guerit heureusement la plufpart des longues Maladies. Le fer a un souffre doré, comme l'enseignent les Chymistes. De sorte qu'estant mis en liqueur sans corrosif, il produit des effets semblables à ceux de l'or potable qui est si precieux & si recherché des Chymistes.

Des Panacées Diaphoretiques.

CHAPITRE VII.

L'Evacuation qui se fait dans nos corps par la transpiration insensible est si considerable, qu'elle excede sept fois toutes les autres vuidanges jointes ensemble : Comme l'experiance de Sanctorius le justifie. L'observation curieuse de cet Auteur devoit avoir appris aux Medecins que les Remedes qui rendent la transpiration libre, & qui vuident par cette voye la cause des Maladies, imitant de plus prés la nature sont les grands Remedes de la Medecine. Les Remedes Diaphoretiques vuidét aussi par le ventre, par le vomissement & par les urines la cause des Maladies, quand le corps a besoin d'estre purgé de la sorte ; & suivant les mouvemens de la nature ils profitent toûjours, & ne nuisent jamais. Les Medecins vulgaires ne connoissant

ſant pas les Remedes Diaphoretiques, ny leur efficace dans toutes ſortes de Maladies ne s'en ſervent point. Il leur ſuffit de ſaigner, de purger, de donner des lavemens, & de faire vomir; en un mot de détruire les forces de la nature, & d'empécher de cette maniere la gueriſon des Maladies.

Il y a pluſieurs preparations d'Antimoine qui ſont Diaphoretiques, il y en a méme qui ſont excellentes; mais il n'y a que l'antimoine vomitif qui ait la vogue, quoy qu'il ſoit un veritable poiſon à cauſe de ſon ſouffre arſenical.

Il y a auſſi pluſieurs preparations de Mercure qui ſont Diaphoretiques, qui gueriſſent beaucoup de Maladies qu'on croit incurables, mais il y a tres peu de Medecins qui connoiſſent ces Remedes, ils ſe ſervent ordinairement du Sublimé doux, que Vanhelmont aſſure eſtre un demy poiſon. Il n'y a pas ſujet de s'étonner de cet abus deplorable, puis qu'il y a ſi peu de Medecins qui s'attachent à la preparation des

Remedes, & que la pluſpart ne s'appliquent qu'à ſurprendre le peuple par des diſcours recherchez & par des apparences trompeuſes.

Des Panacées pour la fiévre.

CHAPITRE VIII.

LEs Medecins qui achevent d'affoiblir les forces abatuës des fiévreux par de frequentes ſaignées, qui les fatiguent inceſſamment par des apozemes, par des juleps, par des ſyrops, par des fomentations, par des lavemens, qui les tourmentent par des purgations reïterées, par l'emetique, qui diminüent la chaleur naturelle par des rafroidiſſans ; & qui enfin ne connoiſſent point de meilleur Remede que le Quina. Ces Medecins, dis-je, font aſſez connoître par leur procedé pitoyable, qu'ils ne connoiſſent du tout point les Panacées, & qu'ils ſavent beaucoup mieux faire le profit de l'Apoticaire que du Malade.

Hypocrate enseigne que la cause de la fiévre est l'aigre, l'amer, le salé mêlez avec le chaud, & plusieurs autres choses de cette nature : Mais bien loin que les frequentes saignées adoucissent l'aigre, l'amer, le salé,& qu'elles rafraichissent, elles augmentent l'acrimonie & la crudité des sucs. C'est la pensée d'Avicenne ce fameux Arabe, qui defend les grandes saignées, parce qu'elles enflamment la bile, & qu'elles rendent la pituite plus cruë. Ajoûtez à cela qu'elles attirent des mauvais sucs dans les veines.

Les grandes & les frequentes saignées sont bien plus dangereuses que les fiévres, ny que les autres maladies, elles corrompent les humeurs, elles affoiblissent la nature, elles ne vuident rien de la cause des maladies, & ne rafraichissent qu'en diminuant la chaleur naturelle.

Les apozemes, les julepts, & les syrops, ne peuvent pas guerir les fiévres opiniâtres : Le siege de ces fiévres est dans la substance même des

parties,où la vertu des Remedes pris des plantes, ne peut pas penetrer, parce qu'ils ont perdu leur vertu,& qu'ils sont changez en aliment avant qu'ils soient arrivez dans le foyer des fiévres opiniâtres. Les fomentations, & les lavemens ne peuvent pas non plus porter leur effet jusqus dans le centre des entrailles, pour ôter le germe de la Maladie. D'ailleurs ces Remedes estant ordinairement destinez pour rafroidir, esteignent la chaleur naturelle, causent des obstructions, empéchent la transpiration, & la coction des humeurs : C'est pourquoy ils diminuët les forces, & augmeutent la Maladie.

Les Remedes purgatifs benins, ne peuvent pas aussi penetrer jusques dans la substance même des parties, pour ôter la mauvaise impression, le levain, & la soüillure qui est dans les entrailles. Les purgatifs malins & veneneux, comme l'Escammonée, le Turbit & la coloquinte infectent les humeurs, corrompent la substance des entrailles, bien loin de les purifier.

L'Antimoine emetique a un souffre arsenical, qui trouble si fort toute la nature, qu'il est bien plus dangereux que la fiévre.

Il est vray que le Quina suspend pour quelques jours les fiévres d'accés, & qu'il les guerit aussi quelquefois. Mais lors que les fiévres sont accompagnées de fortes obstructions, ou de quelque disposition à l'hydropisie, ou à l'éthisie; le Quina ne guerit pas la fiévre, & il produit d'autres Maladies plus dangereuses que la fiévre, comme l'experiance & l'Historien du Quina le témoignent.

Le Quina qui est chaud reussissant en quelques fiévres d'accés, fait voir que l'essence de la fiévre ne consiste pas dans la chaleur, & que les fiévres ne se guerissent pas par les rafraichissans, comme on l'enseigne dans l'Ecole.

Il n'y a point de veritables Remedes pour les fiévres opiniâtres que les Panacées. Je fais diverses preparations d'Antimoine, de Mercure, d'Acier, qui chassent la cause des fiévres

par l'insensible transpiration, ou par les sueurs, & qui vuident aussi par les urines, par le ventre & par le vomissement, quand la nature a besoin de ces evacuations. Ces Remedes ôtent en même temps la soüillure & l'impression maligne qui est dans la substance des entrailles, & ils restablissent la nature dans sa premiere vigueur, & dans son premier temperament.

Les Remedes que je donne pour la fiévre sont temperez, il est neantmoins indifferēt qu'ils soient chauds ou froids, il suffit qu'ils ôtent la cause de la fiévre, & qu'ils la fassent cesser.

Des Panacées Sudorifiques.

CHAPITRE IX.

La cause des Maladies est souvent dans les serositez, qui sont moins vives que le sang, c'est pourquoy la nature guerit beaucoup de

Maladies par les sueurs.

Il n'y a point de remedes si excellens pour la guerison de la plus-part des Maladies que les Sudorifiques. Il y a plusieurs Remedes qu'on nomme Sudorifiques ; mais il n'y a que les Panacées qui produisent evidemment cet effet. Parmy les Panacées il n'y en a aucune qui fasse suer si efficacement que le Mercure lors qu'on l'a mis en essence, ou qu'on la rendu fixe. Ceux qui ont connu ces Remedes precieux les ont tenu secrets.

Je me sers de diverses preparatiõs de Mercure & d'Antimoine, qui sont Sudorifiques, & qui font des effets merveilleux, en guerissant les Maladies les plus opiniâtres sans trouble & sans agitation.

Des Panacées Antidotes.

CHAPITRE X.

ON appelle Antidote tous les Remedes qui guerissent les

Maladies malignes, comme sont la Lepre, la Teigne, la Verolle invetérée, les Ecroüelles, qui ne se peuvent guerir que par des Panacées.

Le Mercure & l'Antimoine estant reduits en essence, peuvent guerir ces Maladies malignes : C'est pourquoy on doit mettre ces Panacées dans le rang des plus excellens Antidotes.

Des Poisons.

CHAPITRE XI.

Les Grecs & les Latins se servent d'un même terme pour signifier les Remedes,* & les Poisons. En effet, l'ignorance des veritables Remedes, & des justes maximes de la Medecine, a introduit l'usage de plusieurs Remedes pernicieux, & qui sont de la nature des Poisons.

Le Peuple & la plusspart des Medecins s'imaginent que l'on ne peut guerir des Maladies que par des vuidanges fort abondantes. Le Peuple

* *Pharmaca.*

se sert souvent de l'Epurge & du Jalap; & la pluspart des Medecins employent. L'Escammonée, la Coloquinte, la Gutte-Gomme, l'Esule, le Turbit, l'Antimoine emetique, le Mercure de vie, qui corrompent la masse du sang, & infectent la substance du corps, bien loin de la purifier.

Un Espagnol ayant été empoisonné par une semblable Medecine prise par precaution, fit graver cet Epitaphe sur son tombeau.

JE SUIS ICY POUR ESTRE MIEUX.

Les Medecins sont obligez de traitter des Poisons, non pas pour les apprendre, mais pour les éviter & pour y remedier.

De la necessité des Panacées pour la guerison des Maladies les plus opiniâtres.

CHAPITRE III.

LES Medecins qui ne connoissent pas les Panacées ne sçauroient

foulager aucune des Maladies que la feule nature ne guerit pas, comme le témoigne le catalogue de tant de Maladies qu'ils appellent incurables, qu'on peut neantmoins terminer heureufement par des Panacées.

De la Lepre & de la Teigne.

ARTICLE PREMIER.

LA Lepre eft une des Maladies que la nature ne peut jamais guerir. D'où vient que les Medecins qui fe nomment Galeniques n'y ont fçû trouver aucun Remede: Ils employét inutilement pour ce fujet la faignée, la purgation,& les rafraichiffans: Les plus éclairez d'entr'eux fe fervent des viperes; & ne connoiffans point de meilleurs Remedes que ceux-là, ils n'ont fçû donner aucun foulagement à la Lepre.

Il y a divers degrés de Lepre qui la rendent plus ou moins difficile à guerir; elle eft fouvent hereditaire,

elle eſt produite par une diſpoſition maligne & veneneuſe de tout le corps, & principalement des entrailles. C'eſt pourquoy cette Maladie ne ſe peut guerir que par des Remedes qui éteignant cette profonde malignité renouvellent tout le corps.

La Teigne eſt une Lepre particuliere de la tête, qu'on ne gueri qu'en arrachant la racine des cheveux.

Je me ſers pour la gueriſon de la Lepre & de la Teigne, de quelques preparations de Mercure & d'Antimoine, qui eſtant reduits en eſſence & mêlés enſemble, peuvent nettoyer le corps de la Lepre & de la Teigne, ſans evacuation ſenſible, & ſans agitation.

De la groſſe Verole & des Maladies Veneriennes.

Article II.

La groſſe Verole eſt une gale peſtilentielle qui eſt venuë des

Indes dans ce Païs. Bontius celebre Medecin de la Compagnie Holandoise des Indes, a écrit que même dans les Indes on ne guerit parfaitement cette Maladie, que par le Mercure bien preparé: Mais comme Poterius le remarque, ceux qui ont eu ce secret ne l'ont jamais voulu communiquer, & n'en ont donné que des descriptions enigmatiques comme ont fait Paracelse & Vanhelmõt.

Paracelse defend de se servir jamais du Mercure crû pour la guerison de la grosse Verolle, soit interieurement soit exterieurement. Il dit que le Mercure crû guerit rarement cette Maladie, qu'il la rend quelquefois incurable, & qu'il produit d'autres Maladies plus dangereuses que la premiere.

Il faut donc se servir interieurement & exterieurement d'un Mercure cuit & diaphoretique; Ce remede estant joint avec une teinture d'Antimoine, guerit seurement & parfaitement la grosse Verole, sans salivation & sans agitation, avec la ptisane ordinaire.

L'antimoine & l'argent vif étant bien preparez, ont des proprietez merveilleuses pour renouveller tout le corps, & pour le purifier jusques dans les moëlles; comme le savent ceux qui connoissent les legitimes preparations de ces remedes mineraux.

Des Glandes, des Ecroüelles, & des Loupes.

Article III.

Les glandes sont des tumeurs endurcies, les ecroüelles sont des glandes malignes & douloureuses, elles s'ulcerent souvent, elles sont plus interieures qu'exterieures, elles ont leur racine dans les glandes du mesentere, & prennent ordinairement leur origine des principes mêmes de la generation, ce qui rend cette maladie tres difficile à guerir.

La Saignée, la purgation, & les

Lavemens y sont inutiles. Je donne du Mercure, de l'Antimoine & de l'Acier reduits en essence, & de l'esprit du sel Armoniac, pour dissiper les Glandes, pour éteindre & corriger la malignité des Ecroüelles, sans evacuation sensible.

La Loupe se guerit par les mêmes Remedes.

De l'Epilepsie.

Article IV.

L'Epilepsie est un mouvement convulsif de tout le corps, elle ôte l'usage de tous les sens, elle est produite par une matiere acre & maligne, contraire au cerveau, qui blessant le principe des nerfs, excite la convulsion.

Il y a deux sortes d'Epilepsie, l'Idiopathique qui prend sa source immediatement du cerveau, & la Sympathique qui arrive de l'indisposition de quelqu'autre partie du corps qui

afflige le cerveau par des vapeurs malignes.

L'Argent, l'Antimoine & l'acier reduits en essence guerissent l'Epilepsie Sympathique, qui est la plus commune, & soulagent l'Epilepsie Idiopathique: Ces Remedes dégagent la partie affligée, éteignent la malignité, adoucissent l'acrimonie des sucs, & ôtent la mauvaise impression qui est dans les parties.

De l'Asthme des Hypocondres.

Article V.

L'Asthme survient aux obstructiõs des Hypocondres lors qu'elles sont inveterées & multipliées. Les parties du bas ventre étant fort engagées pressent le Diaphragme, & les autres organes de la respiration, & les attirent en bas par leur propre poids: Les matieres retenuës dans les entrailles depuis long temps, êtant dans des lieux chauds & hu-

mides, où elles manquent d'air, conçoivent diverses acrimonies, & excitent une ebullition & une fermentation maligne dans les humeurs. Cette ebullition trouble toute l'œconomie de la Nature, principalement le mouvement du Cœur, du Poulmon & du Diaphragme, & excite dans ces parties des mouvemens convulsifs,

L'Asthme des Hypocondres est une Maladie opiniâtre & dangereuse, & on ne la peut guerir que par l'usage des Panacées. L'Acier & l'Antimoine reduits en essence debouchent efficacement les entrailles, ils ôtent la mauvaise impression des parties, ils calment la Nature, c'est pourquoy ils guerissent l'Asthme des Hypocondres. Ces mêmes Remedes mêlez avec le Magistere de souphre soulagent aussi l'Asthme qui procede de l'obstruction des Poulmons.

Des Hemorrhoïdes.

ARTICLE VI.

IL peut arriver trois sortes d'incommoditez à ceux qui sont sujets aux hemorroïdes, de perdre trop du sang, de n'en perdre pas suffisamment, & d'avoir les hemorroïdes douloureuses. L'Acier reduit en essence remedie également à toutes ces incommoditez. Il adoucit les humeurs, il regle les mouvemens de la Nature, & il luy donne le calme lors qu'elle est irritée. C'est pourquoy ce Remede regle aussi les ordinaires des Femmes.

De la Diarrhée & de la Constipation.

ARTICLE VII.

IL semble que la Diarrhée & la Constipation êtant deux Maladies

opposées, exigent non seulement des Remedes differens, mais aussi contraires. Neanmoins on peut guerir ces deux Maladies par un même Remede, comme l'usage ordinaire de Rhubarbe le témoigne evidemment. L'Acier êtant astringent à l'égard des secondes qualitez, & aperitif à l'égard des troisiémes, comme l'enseigne Vanhelmont, guerit également le flux de ventre, & la constipation, pourveu qu'il soit bien preparé.

De la Douleur de Tête & de la Migraine.

Article VIII.

La Douleur de Tête procede ordinairement de matieres acres qui sejournent dans les entrailles, lesquelles excitent de tems en tems une forte ebullition dans les veines. Il se fait une plus forte ebullition dans le cerveau, à cause des grands

vaisseaux qui sont dans cette partie, & du sentiment exquis de ses membranes.

L'Acier & l'Antimoine reduits en essence, adoucissant l'acrimonie des humeurs, & calmant la Nature, guerissent heureusement la douleur de Tête & la Migraine.

Des defauts du tein, de la rougeur & des boutons qui arrivent au visage.

ARTICLE IX.

ON connoit sur le visage, & à la couleur du tein la disposition du corps : c'est pourquoy un Auteur a joint dans un même titre la beauté & la santé corporelle. Car la beauté ne sçauroit subsister sans la santé.

Les Panacées de Mercure d'Acier & d'Antimoine donnant la santé à tout le corps, & purifiant le sang

& les entrailles, corrigent tous les defauts du tein, & luy rendent sa couleur naturelle.

On a traitté dans la premiere Partie de plusieurs Maladies qui ne se peuvent guerir que par des Panacées: On n'en dira pas davantage en cét endroit.



TRAITE'
DES ABUS
DE LA
MEDECINE
ORDINAIRE.



PREFACE.

HYPOCRATE nous apprend qu'on écrivoit autrefois dans des Regiſtres publics les ſuccez des Remedes, & nous voyons dans ſes œuvres qu'il a tenu un fidelle Iournal de ſa conduite pour ſervir de modele à la poſterité. Si l'on eût continué une ſi loüable couſtume, on auroit enrichi la Medecine de pluſieurs beaux ſecrets, qui demeurent inconnus, & on eût pre-

venu les abus & le mauvais ufage des Remedes.

Tous les Medecins défendent les evacuations exceffives, & faites à contretems, principalement lors qu'elles font fuivies d'une mort prochaine, parce, *difent-ils*, qu'il ne faut pas expofer les Remedes à l'opprobre, en donnant fujet de croire que c'eft le Remede qui a tué le Malade, plûtôt que la Maladie.

Neantmoins on trouve plufieurs Medecins, Chirurgiens, & Apoticaires qui pechent imprudemment contre une regle qui devroit étre facrée, & inviolable. C'eft

pourquoy il seroit de l'interest public de tenir un conte exact des fautes que cōmettent ceux de la Profession qui sont assez ignorās & malheureux pour faire mourir leur Malade dans l'effet d'un Purgatif, de l'Emetique, d'une Saignée, ou d'un somnifere. Si on établissoit cette regle l'on connoîtroit bientôt quels sōt les mauvais Medecins qui deshonorent leur profession, par leur méchāte conduite, on les obligeroit d'estre plus circonspects & d'éviter les malheureux excez, qui rendent la Medecine suspecte & odieuse.

pou qu'il [illegible]
sel [illegible]
sant des femmes que [illegible]
[illegible] de la [illegible]
qu'elles [illegible]
heureux pour leur [illegible]
leur [illegible]
Pargatif de la [illegible]
ne Saignée, ou d'un [illegible]
ſant. Si on [illegible]
qu'l'on [illegible]
que [illegible]
cins qui deshonnorent leur
profeſſion, par leur mal à e
conduire, on les obligeroit
d'eſtre plus circonſpects &
d'éviter les malheureux ex-
cez, qui rendent la Mede-
cine ſuſpecte & odieuſe.



TRAITE' DES ABVS qui se commettent dans les Remedes ordinaires.

LA Nature guerit les Maladies, comme l'enseigne Hipocrate : Au lieu d'aider à la Nature par des Remedes qui la fortifient, on l'affoiblit & on l'empêche ordinairement par de grandes Saignées, par des Purgations, par des Lavémens purgatifs, par l'Emetique, par des scarifications, par des Vescicatoires, par des Rafroidissans, par une diete importune, & toute contraire aux inclinations & à la guerison du Malade : On augmente par cette mauvaise conduite la cause des Maladies, & on commet beaucoup d'abus. On le fera voir dans ce Traité.

De la Saignée.

CHAPITRE PREMIER.

L'IGNORANCE de la nature du sang, de la cause des Maladies, & des veritables Remedes, a produit l'abus des Saignées. Le sang estant destiné pour la nourriture des parties, & pour l'entretien des esprits qui donnent la vie, est en ce sens l'ame des animaux & le siege de l'ame sensitive, comme l'enseigne Vvillis. Le sang est purifié de toute sorte d'excremens, & perfectionné par deux coctions precedentes avant qu'il entre dans les veines: Ce qui fait voir que la premiere cause des Maladies n'est jamais dans le sang. D'ailleurs la Saignée ne remedie, pas à l'impureté du sang; celuy qu'on tire est toujours meilleur que celuy qu'on laisse. Les Saignées excessives & frequentes épuisent les esprits, & mortifient si fort le sang, qu'il n'est

plus propre à entretenir la vie. Les veines estant épuisées par de grandes Saignées se remplissent de mauvais sucs qui ne sont pas de la Nature du Sang, & qui ne sont pas propres à reparer les esprits. Galien ordonne mal à propos la Saignée jusques à la défaillance en quelques Fiévres continuës, & Vesal suivant cette regle ayant tué sur le champ son Malade s'excusa, disant, * qu'il estoit mort dans les formes.

Les grandes & frequentes Saignées corrompent la nature du sang, & bien loin de diminuer la cause des Maladies, elles ne font que l'empirer; la cause des Maladies est l'aigre, l'amer, le salé, l'âpre & l'insipide: Les veines estant épuisées par la Saignée, attirent de l'estomac, de la rate, du Pancreas, des reins, de la vescie, du fiel, & des autres entrailles, des sucs aigres, amers, salez, âpres & insipides, qui infectent le sang, & deviennent la cause des Maladies. C'est

* *Moriatur ergo secundùm Canonem.*

pourquoy il n'y a point de Maladies si difficiles à guerir que celles qui procedent des grandes Saignées. Le soulagement qui semble arriver des grandes Saignées est pire que les Maladies. Les Saignées abondantes diminuant les esprits & la chaleur naturelle semblent rafraichir, ôtant les forces de la Nature elles semblent la calmer. Ceux qui guerissent malgré les grandes Saignées ont beaucoup de peine à se remettre, ils sont sujets à de frequentes rechûtes, à l'Hydropisie, à l'Ethisie, & à des Maladies pires que la premiere. Les grandes Saignées détruisent les forces de la Nature, empêchent les crises, ôtent souvent la vie, c'est pourquoy Vanhelmont parlant de la Saignée, a eu juste sujet de dire qu'un Demon meurtrier presidoit dans les chaires de la Medecine.

Le siege des Maladies est dans la substance méme des parties, qui sont la source & l'origine des mauvais sucs qui s'engendrent dans nos corps. De sorte que la Saignée ne peut pas ôter

ôter la cause des Maladies ; au contraire les Saignées estant abondantes augmentent la cause des Maladies en attirant les mauvais sucs du siege de la Maladie dans les veines & dans le cœur. Si toutes sortes d'évacuations sont dangereuses lorsqu'elles sont excessives, celle du sang, qui est le tresor de la vie, ne peut étre que pernicieuse.

On saigne abondamment pour diminuer la violence des fiévres, & pour empêcher les inflammations. Mais comme les fiévres & les inflammations n'arrivent ordinairement que par le defaut de transpiration, comme l'enseignent tous les Medecins, aussi on n'y sçauroit remedier plus efficacement que par les Remedes Diaphoretiques, qui ouvrant les pores du corps, dissipent heureusement & sans danger, par l'insensible transpiration, la cause des fiévres & des inflammations : Au contraire les grandes Saignées rendant le sang moins vif & moins spiritueux, font qu'il est moins propre à s'exhaler par l'insensible transpiration, & empê-

chant la coction des humeurs, retardent la guerison des Maladies, & donnent souvent la mort.

Le Peuple experimente souvent cette verité, guerissant heureusement des Pleuresies & des inflammations de Poulmon par des Diaphoretiques & par des sudorifiques familiers, sans aucune Saignée.

Les Saignées excessives sont toûjours funestes, principalement dans les Maladies malignes, parce qu'elles ôtent les forces & augmentent la malignité. La Saignée donc doit être fort moderée. On ne doit pas saigner dans la vigueur du mal, de peur de troubler la Nature & d'arrêter le cours de son action. On ne doit pas aussi saigner une personne assoupie par un Remede narcotique. L'experience a fait voir depuis peu en cette Ville qu'on meurt le même jour. La Saignée estant faite à propos & moderée, diminüe l'ebullitiõ excessive du sang, & étant faite des vaisseaux les plus proches du siege de la Maladie, elle soulage la partie affligée.

De la Purgation.

CHAPITRE II.

LA Purgation signifie la separation du pur d'avec l'impur : Les Remedes purgatifs sont ceux qui nettoyent le corps de toute sorte d'impuretez. Les Medecins qui ont ignoré les veritables purgatifs ont donné ce titre specieux non seulement à des simples laxatifs, mais aussi à des poisons. Ils ont supposé que la cause des Maladies consistoit dans le dereglement des quatre humeurs. Ils ont enseigné que les Remedes purgatifs vuidoient par élection la bile, la melancolie, la pituite, les serositez; que la Saignée remedioit promptement à l'abondance du Sang. De sorte que sur ce fondement il n'y a point de Maladie que les Medecins ne deussent guerir promptement & seure-

ment. Neantmoins les Medecins qui tiennent ces fausses maximes, ne guerissent aucune des Maladies que la Nature seule ne peut pas guerir. Ils n'osent promettre la guerison d'aucune Maladie, non pas mesme d'une fiévre tierce que la Nature seule guerit dans peu de jours ; ce qui devroit leur avoir appris la fausseté de leurs Regles, tant à l'égard de la cause des Maladies, que des Remedes.

On enseigne dans l'Ecole qu'il y a trois sortes de purgatifs, les doux, les medioctes, & les violens : on mêle ordinairement les uns avec les autres dans les Medecines. Les purgatifs qui ne sont pas violens, comme le Sené, le Rhubarbe, le Polipode, & la Manne, vuident les excremens grossiers, & quelque portion du sang des veines mesenteriques : Car ayant corrompu quelque partie du sang & des humeurs, la nature les vuide ensuite, & par cette irritation elle vuide quelquefois quelques matieres inutiles.

Cette verité paroîtra dans son jour, si l'on considere que ces Remedes purgatifs vuident autant d'ordures dans les personnes saines que dans les Malades: Si ces ordures eussent esté dans les corps des personnes saines auparavant la Purgation, il est evident qu'ils n'eussent pas joüy d'une parfaite santé. D'où il faut conclurre necessairement, que la pluspart des matieres corrompües qu'on vuide par une douce Medecine, n'estoiét point dans le corps avant qu'on eût pris le Remede, & que les humeurs que l'on rend ont esté ainsi corrompües par le Remede purgatif. Hypocrate enseigne que toute sorte de purgatif diminuë les forces, & la substance du corps. Si les Remedes purgatifs, doux & benins, corrompent quelque partie des sucs, & de la substance du corps, il faut avoüer que les purgatifs violens, comme le Turbit, le Jalap, l'Escammonée, & la Coloquinte, introduisent une forte corruption dans toutes les humeurs, & même dans la substance des parties: d'où

vient qu'ils affoibliſſent extrememẽt, qu'ils empirent les MALADIES,& qu'ils ôtent quelquefois la vie. Cependant lors qu'on vuide les choſes qui doivent eſtre vuidées on eſt ſoulagé, & la NATURE ſupporte cette vuidange ſans aucun travail.

C'eſt par le ſoulagement & par le reſtabliſſement des forces qu'on doit connoiſtre les veritables purgatifs. Ils donnent appetit, ils ne reprochent point, ils ne ſont point déſagreables, ils ne vuident rien d'une perſonne ſaine, ils ne vuident rien qui ne ſoit ſuperflu, ils ôtent la mauvaiſe diſpoſition & la foibleſſe des entrailles; c'eſt pourquoy ils mettent la joye dans le cœur, & la vivacité dans les yeux.

Les Medecins qui s'attachent aux vaines traditions de l'Ecole, & qui ne s'appliquent pas à la preparation des REMEDES ne ſçauroiẽt connoiſtre les veritables purgatifs, ny la maniere de purifier le corps; mais par leurs MEDECINES, ils diminuent les forces, & d'un MALADE imaginaire ils en font un MALADE effectif.

Des Lavemens.

CHAPITRE III.

LE terme de Lavement est specieux : Il semble qu'on doit recevoir un grand secours de cette sorte de Remede, qui promet de nettoyer les ordures du corps. Neanmoins si l'on considere la chose de prés, on verra qu'il y a bien de l'abus. Les excremens estant naturels aux intestins, ils ne les incommodent du tout point jusques à ce qu'ils soient arrivez aux muscles du fondement qui les pousse dehors. Ainsi quand le corps est bien disposé, on n'a pas besoin de Lavement pour laver les intestins : La Nature s'aquitte alors suffisamment de son devoir.

Il semble à la verité que les Lavemens sont fort necessaires aux personnes qui n'ont pas la liberté du ventre ; mais l'usage des Lavemens rendant la nature paresseuse, augmé-

tent la conſtipation. Les Lavemens purgatifs ne donnent qu'une gueriſon apparente : Ils vuident diverſes matieres qui ſont l'effet de la Maladie, mais ils empirent la cauſe. Ils corrompent quelque partie du ſang des veines meſenteriques, ils bleſſent les boyaux, ils donnent des tranchées. Les Lavemens qui ſont compoſez d'une ſimple decoction de ſon, & de mauves avec le miel, ou bien avec une decoction de caffe, ne ſont pas mal faiſans, & ne laiſſent pas le ventre ſi conſtipé que les Lavemens purgatifs, qui ſont ordinairement compoſez de mauvaiſes drogues.

Les Panacées purgatives dont nous avons parlé au Chapitre quatriéme, lâchent le ventre, & aprés en avoir uſé quelque temps, elles laiſſent le ventre libre fort long-temps ; de ſorte qu'on n'a pas beſoin de Lavemens.

De L'Emetique.

CHAPITRE IV.

ON appelle par excellence Emetique les preparations d'Antimoine qui font vomir, parce qu'elles ne manquent jamais de produire cet effet à toute forte de perfonne, avec beaucoup de violence. On hazarde l'Emetique en bien de Maladies, même dans les fievres d'accez: & dans la Confulte il y a des Medecins qui paffent facilement l'Emetique, pourvû que dans une autre occafion on leur paffe la Saignée. Neanmoins l'Antimoine eft un poifon tandis qu'il fait vomir, comme le prouve Vanhelmont, il excite le vomiffement par un fouphre arfenical: En effet l'Antimoine & l'Arfenic ont une odeur femblable lors qu'on les met fur le feu. L'Antimoine emetique fait vomir avec tant de vehemence qu'il met le Malade

dans le danger de sa vie, & il laisse ordinairement des impressions si funestes dans l'estomach & dans les entrailles, qu'on a bien de la peine de s'en remettre : il arrive même quelquefois qu'on est incommodé pendant tout le reste de la vie : Il faut que les Remedes apaisent la nature, au lieu de l'irriter. C'est inutilement que les Medecins tâchent de guerir les Malades par de fortes evacuations : la cause des Maladies opiniâtres est dans la substance des parties, d'où les purgatifs, & les Emetiques les plus violens ne peuvent presques rien tirer, & ils ne peuvent du tout point ôter la mauvaise impression qui est dans les entrailles qui est le germe de la Maladie.

On doit exciter le vomissement aux Malades par des Panacées qui ne font aucune violence à la nature, qui ôtent la mauvaise impression des parties, & qui ne font vomir que lors qu'on en a besoin.

Des Ventouses découpées.

CHAPITRE V.

ON fait sortir par les Ventouses découpées le sang le plus pur de la superficie du Corps, tandis que la cause du mal est dans le fonds des entrailles. On se sert ordinairement des Ventouses découpées dans les fiévres malignes. On dit que les scarifications attirent la malignité du dedans au dehors, du centre à la circonference. Mais si on examine la chose de prés, & qu'on observe les evenemens, on verra que les scarifications, lors qu'elles sont profondes, portent le venin dans le cœur, & le poison dans les veines, principalement aprés les Saignées reïterées.

Les fiévres malignes sont accompagnées d'une extreme foiblesse, qui procede de la corruption du sang, d'où vient que lors qu'on applique des ventouses découpées en cette occasiõ,

la Nature estant foible & le sang corrompu, il coule fort abondamment dans la ventouse, & par cet épuisement d'esprits, & de sang, on affoiblit encore plus la Nature, & on fait passer le venin du fonds des entrailles dans le cœur, & dans les veines.

On se sert aussi des ventouses decoupées dans les assoupissemens pour éveiller les Malades. Mais on ne fait que les inquieter, & les affoiblir assez inutilement. On ne considere pas que les Lethargiques ne sont pas Malades parce qu'ils dorment; mais ils dorment parce qu'ils sont Malades. Il n'est pas donc necessaires d'empécher le sommeil, mais d'ôter la cause de l'assoupissement.

Des Vescicatoires.

CHAPITRE VI.

ON fait les Vescicatoires avec les cantarides qui sont un poison, lors mesme qu'elles sont appliquées

quées exterieurement : Elles font beaucoup de douleur, elles causent des violentes ardeurs d'urine, elles corrompent le sang de la partie où l'on les applique, qui se fond en eau par ce poison. Si l'on eut consideré que l'abondance des eaux que les hydropiques vuident par le moyen des Vescicatoires, & par la ponction qu'on leur fait au ventre ne les guerit point. On eût connu sans doute qu'on ne guerit pas les Maladies par les evacuations, & quoy qu'elles semblent ôter l'effet de la Maladie, elles n'en diminuent pas neantmoins la cause.

De Cauteres & des Setons.

CHAPITRE VII.

HYPOCRATE n'employe le fer & le feu que pour les Maladies qui ne peuvent pas guerir par les Remedes ; de sorte qu'on abuse des Cauteres, & des Setons, lors qu'on les employe pour des Maladies qui peu-

vent guerir ſans le fer & ſans le feu, & pour leſquelles ils ſont ſouvent inutiles.

L'abus des Cauteres vient de ce qu'on ne connoit pas les Panacées qui ſont propres à purifier le ſang, & qui délivrent les Malades de la neceſſité de cet importun Remede. En effet puis que la Nature a aſſez de voyes pour ſe décharger de ſes excremens, il n'eſt pas neceſſaire de faire un ulcere ſur le corps pour le nettoyer de ſes impuretez. L'ulcere que le Cautere produit change le ſang de la partie en pus : Ainſi il eſt evident qu'il ne vuide rien de la cauſe de la Maladie. Si les Cauteres ſervent à renouveler le ſang, c'eſt en conſumant celuy qui eſt ſuperflu. On doit rarement ouvrir des Cauteres, il faut donner des Remedes plus efficaces & plus commodes.

Des Remedes Cordiaux.

CHAPITRE VIII.

IL y a beaucoup de maladies qui sont si violentes qu'elles abatent dés leur commencement les forces des plus vigoureux & des plus robustes : Ce qui fait voir que les veritables Cordiaux sont les remedes, qui estant amis de la nature ôtent la cause du mal. En ce sens les Panacées Antidotes, dont nous avons parlé au Chapitre dixiéme qui nettoyent le sang & les entrailles de leurs impuretez, qui rétablissent les forces du cœur, sont des veritables Cordiaux.

On doit aussi appeller Remedes Cordiaux, ceux qui animent le sang, & les esprits, comme le vin, & la poudre de vipere.

On affoiblit ordinairement le cœur par des saignées reïterées, & par des purgations qui diminuent les

forces,& qui le plus souvent n'ôtent rien de la cause du mal. On defend même le vin & on ordonne des Cordiaux qui n'en ont que le nom : On broüille ensemble des confections de peu de vertu, avec des eaux mal distillées, qu'on appelle Potion cordiale,qui bien loin de réjoüir le cœur des Malades les font souvent vomir. On donne la poudre de vipere en si petite quantité,& si rarement,qu'elle devient un Remede inutile. On apprehende l'usage de ce Remede, parce, dit on, qu'il échauffe. Cependant il y a beaucoup de Nations dans le monde,& plusieurs personnes dans le Royaume, principalement en Provence, qui mangent ordinairement des serpens & des viperes,& qui n'en sont point échauffez. Il n'y a que la cherté excessive de quelques Apotiquaires,qui en pût empécher l'usage.

On donne aussi quelque fois pour des Remedes Cordiaux du Bezoard falsifié, des Perles mal preparées, & on applique des Epithemes inutiles, plûtôt pour augmenter la partie de

l'Apoticaire que pour secourir les Malades.

Des Rafraichissans.

CHAPITRE IX.

L'Abus des Rafraichissans est extremement grand; en rafroidissant ils éteignent la chaleur naturelle, en empéchant la transpiration ils allument une chaleur estrangere, & en empéchant la coction des humeurs ils augmentent la cause des Maladies: C'est pourquoy Fernel a dit qu'il estoit plus seur d'échauffer que de rafraichir. Neantmoins il ne s'agit ny de l'un ny de l'autre, puisque le chaud & le froid ne sont point la cause des Maladies, comme l'enseigne Hypocrate, & comme on l'a prouvé dans la premiere Partie.

Des Remedes Somniferes & Anodyns.

CHAPITRE X.

LES Remedes Somniferes sont semblables aux Medailles des Anciens, dont les faces estoient toujours opposées. Lors qu'elles avoient d'un costé une Venus, elles avoient de l'autre un Thersite. Vvillis considere de la même maniere les Remedes Somniferes, comme s'ils avoient la figure d'un Ange d'un côté, & celle d'un Demon de l'autre: En effet, les Remedes Somniferes donnez à propos, sont une *divine Panacée*, ils excitent un sommeil doux, & paisible, ils appaisent toute sorte de douleurs. Ils arrêtent toute sorte de fluxions & d'evacuatiōs excessives; ils guerissent souvent les réveries; en un mot ils donnent le calme à la nature, dans les troubles & dans les inquietudes les plus violentes, sans

danger & sans incommodité. Au contraire les Remedes Somniferes estant donnez mal à propos sont des poisons,& font mourir promptement. Pour éviter le mauvais succez des Somniferes, il ne faut jamais les donner aux personnes foibles, de peur d'éteindre ou d'étouffer la chaleur naturelle. Il ne faut pas aussi les donner à ceux qui ont les entrailles engagées, & principalement les Poulmons, de peur de les suffoquer, & d'arrêter les matieres qui se doivent vuider. Si l'on observe ces deux conditions, les Remedes Somniferes seront toujours tres utiles; ils ne sont devenus suspects que par le mauvais usage qu'on en a fait.

Du Regime de vivre.

CHAPITRE XI.

IL ne se commet pas moins d'abus dans le Regime de vivre que dans les Remedes, pour ne suivre pas les

Regles d'Hypocrate, qui ne sont pas moins utiles que commodes. La plufpart des Medecins reglent les Malades fuivant leur phantaifie, & n'ont aucun égard au befoin & à l'inclination de la Nature. Ils deffendét avec un air imperieux, ce qui feroit du bien & du plaifir au Malade, & luy ordonnent étroitement ce qui luy fait du chagrin & du mal. Il arrive fouvent qu'aprés avoir affoibly un Malade par des faignées, par des Medecines, par des lavemens purgatifs, par des ventoufes, par des vefcicatoires, par l'emetique, on acheve de détruire fes forces par une diete importune. On n'examine pas affés les inclinations des Malades, foit pour les contenter lors qu'elles font abfolument neceffaires, foit pour y remedier lors qu'elles ne font pas bien reglées.

Le Regime de vivre depend fi fort de l'inclination des Malades, qu'il eft impoffible à un Medecin, quelque fçavant qu'il puiffe eftre, de le regler juftement, s'il n'a égard au fentiment

du corps & à l'inclination de la Nature, comme l'enseigne Hypocrate. Il dit aussi dans ses Aphorismes, que les alimens qui sont agreables, quoy qu'ils soient moins sains de leur nature, doivent estre preferés aux alimens qui sont désagreables, quoy qu'ils fussent plus sains de leur nature. Il dit que ce que nous avons accoûtumé, quoy que pire, nous incommode moins que ce que nous n'avons pas accoûtumé, quoy qu'il fut meilleur. En effet la coûtume est une seconde Nature.

Si à ces maximes, que l'experiance justifie, on joint celle de fuïr toute sorte d'excez, comme Hypocrate le recommande, on aura sans doute une regle fort commode & fort juste pour le Regime de vivre, tant des sains que des Malades. Les inclinations des personnes saines & sobres sont si reglées pour le boire, pour le manger, & pour les autres necessitez de la vie, qu'il suffit pour se bien gouverner de suivre les appetits de la Nature. Quoy que les inclinations de

la Nature ne soient pas si reglées aux personnes malades qu'aux personnes saines : Il faut avoüer neantmoins que la Nature n'a jamais d'inclinations inutiles, & que les Medecins qui sçavent leur profession ne puissent legitimement contenter. Lors qu'un Malade est travaillé d'une soif violente qui procede de quelque excrement salé qui sejourne dans l'estomach, on éteint cette soif par quelques gouttes d'esprit de souphre qui est aigre. Lors que la soif vient de la dissipation des esprits, comme il arrive dans les exercices violens, & dans les fiévres malignes, on se désaltere heureusement en buvant du vin.

Lors que les filles de mesme que les oiseaux, mangent du gyp, du plâtre, pour appaiser l'aigreur devorante qu'elles ont dans l'estomach, on leur donne des sels fixes, qui adoucissant cette aigreur les guerissent. De sorte que les habiles Medecins ôtent les mauvaises inclinations des Malades par des Remedes & par des ali-

mens, commodes, & ne les tourmẽtent pas par des regles inutiles, & importunes.

D'ailleurs les choſes les plus mauvaiſes & les plus oppoſées à la Nature, deviennent neceſſaires, lors qu'une violente inclination nous y excite, comme il arrive ſouvent aux femmes enceintes; où lors que la coûtume nous y porte, comme l'on voit dans certains Peuples qui ſe nourriſſent de certains alimens qui nous ſeroient pernicieux, & qui leur ſont tres utiles : Au contraire les meilleures choſes deviennent poiſon lors qu'une violente averſion nous les fait avoir en horreur, comme on le voit en ceux qui haïſſent naturellement le vin & le fromage.

Il ne faut pas donc conſiderer les alimens tels qu'ils ſont en eux mémes; mais ſuivant le rapport qu'ils ont avec la Nature. Si les Medecins euſſent pris garde aux heureux ſuccez qu'ont eu les Malades en buvant du vin, & en ne ſuivant pas leurs ordonnances, ils euſſent ſans doute

connu que leurs regles n'estoient pas justes. Les Medecins qui defendent beaucoup de choses, mesme des plus utiles à leurs Malades, trouvent facilement le moyen d'excuser leurs fautes, dans les contreventions qu'on fait à leurs ordres, puis qu'il est presque impossible de les observer; c'est pourquoy on a dit avec juste sujet qu'un mauvais Medecin est une seconde maladie pire que la premiere.

Du Vin.

CHAPITRE XII.

LE Vin est non seulement un aliment necessaire, il est encor un excellent Remede, il réjoüit le cœur, il repare les Esprits, il est agreable au goût, à la veuë, à l'odeur, il est accoûtumé, il est souhaitté ardemment de beaucoup de Malades; c'est pourquoy il est absolument necessaire dans la plusfpart des Maladies où l'on a accoûtumé de

de le defendre. Aprés avoir affoibly les Malades par des saignées, par des purgations, & par des rafraichissans, on leur ôte encore le Vin. On leur ordonne quelquefois des Potions cordiales, qui bien loin de les réjoüir, leur font mal au cœur, tandis qu'on leur defend le Vin qui les réjoüiroit, & qui estant mêlé avec des veritables cordiaux, porteroit promtement leur effet dans les veines & dans le cœur.

Les Medecins ayant crû que le chaud & le froid estoient la cause des Maladies, ont defendu le Vin dans celles où la chaleur sēbloit être trop forte. Mais puis que la chaleur qui paroît dans les Maladies procede de la Nature, qui redouble ses forces pour surmonter le mal, au lieu d'éteindre cette chaleur par des rafroidissans, on doit l'animer par l'usage moderé du Vin. La nature de la fiévre ne consiste pas dans une chaleur excessive, ainsi qu'on l'éseigne dans l'Ecole, puisque les fiévres les plus mortelles ont le moins de chaleur, comme les fiévres

des vieillards,& les fiévres peſtilentielles ; au contraire les fiévres des jeunes gens, qui ſont chaudes, ſont moins dangereuſes. Et ſi l'on examine les pronoſtics d'Hypocrate, & l'experience, on verra que c'eſt le froid qui eſt dangereux dans les fiévres, & non pas la chaleur.

On ne doit donc pas craindre un uſage moderé du Vin dans les fiévres & dans les autres Maladies. Le Vin n'échauffe que parce qu'il augmente les forces, & c'eſt auſſi en augmentant la chaleur que la Nature guerit les maux. Le Vin eſtant mêlé avec l'eau rafraîchit en la faiſant penetrer comme l'enſeigne Galien.

Je ſçay par une longue & heureuſe experience, que le Vin reparant les eſprits, rend les Malades plus frais & plus gais ; & qu'en conſervant les forces, meuriſſant la cauſe des Maladies, faiſant tranſpirer tout le corps, reſiſtant à la pourriture, à la malignité, & aux vers, il contribuë merveilleuſement à la gueriſon des Maladies.

Des Remedes de precaution.

CHAPITRE XIII.

L'Experience justifie que ceux qui se servent de la Saignée, de la Purgation & des Lavemens pour des Remedes de precaution, sont plus sujets aux Maladies, & sont moins robustes que ceux qui ne se servent du tout point de cette sorte de Remede. La Saignée affoiblissant avance la vieillesse, & rend même les personnes les plus saines sujettes à beaucoup de Maladies : C'est pourquoy en Italie on ne permet pas aux Chirurgiens de saigner sans l'avis du Medecin. Les Purgatifs dissipent la substance du corps, ils diminuent les forces, & ils sont plus dangereux aux sains qu'aux Malades, comme l'enseigne Hypocrate. L'usage frequent des Lavemens rend les personnes extrêmement constipées. On abuse aussi de ces Remedes lors qu'on

les ordonne aux perſonnes parfaite-ment ſaines, puiſque les ſains n'ont pas beſoin de Medecin ny de Re-mede.

Il n'y a que les ſeules Panacées qui ſoient des veritables Remedes de precaution,elles purifient le corps de toute ſorte de ſoüilleure,elles n'e-meuvent point, elles n'affoibliſſent point les perſonnes ſaines,cependant elles vuident les Malades par les voyes que la Nature choiſit elle-même, & leur rendent la force & la ſanté.

On commet auſſi pluſieurs abus dans l'uſage des Apozêmes, des Iu-leps, des Syrops, des Confections,& des Remedes Chimiques mal prepa-rez & mal appliquez, mais puiſque Vanhelmont les explique au livre ſuivant, on n'en dira pas davantage en cet endroit.

AVIS
DE
VANHELMONT,
SVR
LA COMPOSITION
DES REMEDES.

Massard triomphe de l'envie,
Son Savoir paroît le plus fort;
Ses Remedes donnent la Vie,
Ses avis gardent de la Mort.

PREFACE.

VANHELMONT traitte dans ce Diſcours des abus qui ſe commettent dans la preparation & dans la compoſition des Remedes que les Apoticaires diſpenſent. Il prouve que leurs Decoctions, leurs Syrops, & leurs Confections, ſont de peu de vertu. Il fait voir que leurs Electuaires purgatifs ſont pernicieux. Enfin il montre qu'entre leurs Remedes Chymiques, les uns

ſont des Poiſons, comme le verre, le ſafran, le regule d'antimoine, & le precipité de Mercure: Les autres ſont falſifiez, comme les eſprits de Vitriol, de Souphre, & des Aromatiques. L'origine de cet abus, vient de ce que les Medecins ſuivant des Traditions vaines & ridicules, & ne s'appliquant pas à la preparation des Remedes, n'en ſauroient aquerir une connoiſſance aſſûrée & parfaite. Si tous les Artiſans doivent neceſſairement être les Maîtres des inſtrumens de leur Art, & les connoître, pour s'en pouvoir ſervir utilement

dans l'exercice de leur Profession: Il faut sans doute que les Medecins soient les dispensateurs de leurs Remedes, & qu'ils les connoissent pour secourir les Malades: avec d'autant plus de justice qu'ils ne travaillent pas sur le cuir ou sur le bois comme les Artisans, mais sur le Corps humain, dont il n'est pas permis de se joüer impunémēt. Et comme l'erreur est venuë si avant, qu'on s'imagine que c'est une chose indigne d'un Medecin de s'attacher luy mesme à la preparation des Remedes. Il est necessaire, dit-il, de remedier à cet abus,

puis que tout ce qui se fait pour le bien de la santé, & pour se perfectionner dans une profession, est toujours glorieux.

Ceux qui separent la Medecine de la Pharmacie & de la Chymie, ressemblẽt à cette fausse mere, qui vouloit partager l'enfãt de sa voisine: En effet, il y a une liaison si étroite des Medecins & des Remedes, qu'il est impossible de les separer sans les détruire. La reünion des Medecins avec les Remedes est le but de l'Auteur. Il propose même son exemple sur ce sujet. Il dit qu'aprés avoir perdu beau-

coup de temps dans la lecture des livres de Medecine, il les abandonna tous, pour s'appliquer uniquement à la recherche & à la preparation des bons Remedes, & que pour reüssir dans une chose si necessaire & si glorieuse, il fit de grandes dépenses, & se donna beaucoup de peine.

Vanhelmont n'a pas voulu communiquer les secrets qu'il a trouvez dans la Medecine, parce que les Medecins ne font pas leurs Remedes, & qu'ils en confient l'execution aux Apoticaires. En effet, il arrive souvent que les Apoticaires n'executent

cellent en plusieurs choses sur les Medecins mesmes. Les vendeurs de Baume, & plusieurs vieilles femmes, se reservent depuis long-temps des secrets, comme des gages de leur reputation, & comme un bien de leur famille. Mais la negligence & l'avarice ayant fait considerer la Medecine comme un patrimoine, toutes choses sont allées en empirant dans cette Profession, par un juste jugement de Dieu.

En entrant dans la boutique de l'Apoticaire, je ne sçaurois m'empécher de témoigner ma colere contre les Historiens des simples ; car bien qu'il n'y ait pas une matiere plus riche, plus abondante, & plus agreable, que les Plantes. A peine y a-t-il rien où l'on ait fait moins de progrés. Les Barbares, les Sauvages, & les Indiens ont observé leurs simples avec plus de soin que les Peuples de l'Europe. Et depuis Dioscoride qui estoit Soldat, qui vivoit du temps de Platon, on n'a presque rien découvert touchant la vertu des

Plantes, & on en a beaucoup perdu. Galien par un larcin odieux, a copié Dioscoride, sans le nommer, Pline est remply de bagatelles qu'il a entassées sans jugement, & ne sçachant pas distinguer entre l'apparence & la verité, il a pillé tous les Auteurs pour faire un juste volume.

Les plus habiles Medecins disputent encore aujourd'huy avec beaucoup de chaleur du nom & de la figure des Plantes, comme si connoissant les Plantes de veüe on en connoissoit les vertus : ils ne donnent aussi point d'autre vertu aux Plantes que celles qui ont esté décrites par Discoride, comme si le premier Auteur des Plantes les avoit connu parfaitement. On a negligé jusques icy les choses qui estoient les plus importantes pour s'attacher à des choses de neant.

Les Auteurs modernes ont commencé de distinguer les Plantes en divers sexes, & croyant d'avoir bien rencontré, ils se sont plaints que ces choses avoient esté cachées jus-

qu'à eux : comme si la Nature se contentant dans les Plantes d'un sexe mélé & hermaphrodite, se joüoit & n'agissoit pas serieusement. La diversité des sexes n'a pour but que la generation, & non pas l'operation, ou le rapport qui se rencontre parmy les objets semblables. C'est pour. la Nature agissant suivant les fins ausquelles elle est destinée par son Createur ; & ne faisant rien inutilement, n'a pas diversifié les sexes pour les operations, lors que la diversité de sexe n'a pas esté necessaire pour la generation. Si parmy deux Plantes de même espece il y en a une plus efficace & plus âpre que l'autre, cette difference ne marque pas la diversité de sexe, mais de degré.

Il y a d'autres Auteurs qui ont observé les marques exterieures des Plantes pour connoître leur vertu, comme les Chiromanciens qui devinent en regardant les lignes de la main. La figure de la racine de Satirium a donné lieu à cette pensée.

C'est pourquoy ces Auteurs ont nommé la connoissance des Plantes une science marquée par des signes naturels, ou une Anatomie sensible. Ainsi ils ont introduit des nouveaux noms & des titres specieux pour couvrir leur entreprise trop hardie, puisque l'Homme n'estant pas l'image de la Nature, la Nature aussi n'est pas l'image de l'Homme. Paracelse a esté ridicule d'introduire ces réveries pour des principes dans la Medecine.

Il y a d'autres Auteurs qui ont rapporté les vertus des Plantes aux Signes du Zodiaque, ce qui est ridicule, puisque la proprieté des Plantes procede de leur semence, & que la vertu de la semence provient de la Terre. La Terre a de soy-même la vertu de produire les Plantes & ne la reçoit pas des Astres, puis qu'elle a cette même vertu devant la creation des Estoiles & des Planetes, suivant le témoignage de l'Ecriture. Les proprietez des Plantes sont en leurs semences & non pas

dans le Ciel, ny dans les Etoiles. Les Etoiles donc ne sont pas la cause de la vertu des Plantes, & c'est une réverie que d'attribuer aux Astres ce qui ne leur convient du tout point.

Mathiole, Brasavole, Ruel, Fuchsius, Tragus, Dalechamp, & les autres Historiens des Plantes se sont seulement appliqué à faire connoître de vëue leur forme exterieure, & ils ont tous copié de Dioscoride la vertu des simples. Ils ont aussi rapporté toutes les vertus des Plantes aux divers degrez de chaleur & de froideur, comme si ces qualitez estoient l'origine des vertus qui sont dans les Plantes.

Dodon, Tabernæmontanus, & quelques autres, ont ajousté quelques experiences, mais qui sont confuses & incertaines.

Dieu a creé les simples & les a doüé de toutes les vertus necessaires aux usages de l'Homme, ils sont même suffisans de leur nature pour la guerison de toutes les Maladies. C'est

pourquoy le mélange des simples détruit souvent leur vertu, & il importe plus de rechercher leurs vertus que d'agiter des questions inutiles & indifferentes.

C'est aussi une chose deplorable qu'on n'ait pas consideré que les Plantes ont beaucoup d'excremens aussi-bien que les animaux, dont elles ne peuvent pas se purifier : c'est pourquoy il est necessaire de nettoyer les Plantes de leurs impuretez avec plus de soin que les Animaux qu'on apprête pour nôtre nourriture.

Enfin comme il y a une grande difference entre le sang des veines & celuy des arteres, il faut avoüer aussi qu'il y a des sucs fort differens dans les Plantes. Quand on pique la tête du Pavot, elle distille l'Opium. Quand on fend la Chelidoine, elle jette des larmes dorées. Quand on coupe le Tithymale, il rend un suc semblable au lait. Quand on découpe le Petasite, il distille de la gomme. Si l'on presse ces Plantes, on en tirera un suc qui n'aura pas la vertu du

premier, & qui sera moins spiritueux, parce qu'il est mêlé avec un autre suc plus grossier, & avec les excremens de la Plante : De sorte que quel soin qu'on prenne de clarifier ce suc, on ne pourra jamais le purifier & le separer de ses excremens, & de son suc grossier. Les Medecins se sont contentés de dire qu'il y a des proprietez differentes, & mêmes opposées dans un même sujet, sans s'en informer plus avant que par des saveurs generales, & par des evenemens incertains.

Il faut que les jeunes Medecins apprennent à separer les divers sucs des Plantes, s'ils veulent s'en servir utilement & glorieusement. Une dragme d'extrait de Rhubarbe, fait de la maniere ordinaire, produit moins d'effet qu'une dragme de Rhubarbe en poudre, parce que le levain de l'estomach dissout mieux le Rhubarbe que l'artifice des Medecins qui n'en sçavent pas separer les excremens ny le suc inutile.

Nous ne connoissons pas la Natu-

re des choses, ny leurs proprietez essencielles par leur cause, mais par les effets : Et quoy qu'on ait écrit beaucoup de choses de la vertu des simples, la pluspart des vertus qu'on leur attribuë sont supposées & ne leur conviennent point. La lecture des livres ne nous donne aucune connoissance des proprietez des simples que par l'experience.

Et comme un enfant qui entend un concert de Musique, ne sçait pas la raison de la symphonie & de la proportion des tons, de même on ne connoit pas la vertu des simples par leur cause. Que si l'on ne connoit pas la cause des choses sensibles & de l'harmonie des tons, on ignore à plus forte raison la cause de la vertu des simples, qu'on n'apperçoit par aucun des sens. Tous les Remedes qu'on tient chez les Apoticaires sont composés de simples dont on ne connoit ny la vertu ny la sympathie.

L'Ecole promet de donner quelque connoissance de la vertu des simples par le moyen des saveurs &

des goûts, elle promet de faire connoître les divers degrez de chaleur & de froideur par l'acre, par l'amer, par le sallé, par le doux, par l'âpre, & par l'insipide ; comme si la chaleur & la froideur estoient la cause de toutes les proprietez. Cependant on a vû par experience que toutes leurs belles promesses estoient ridicules & sans effet. L'Ecole enseigne que l'acre & l'amer sont chauds, neantmoins elle soûtient contre ses propres regles que l'opium qui est amer, & le Camfre qui est acre, sont extrêmement froids.

Suivant la doctrine de l'Ecole il faudroit conclurre que les eaux fortes, l'huile de Vitriol, de Souphre, & de Nitre estant fort aigres, sont d'un temperament extrêmement froid, neantmoins ces esprits sont brûlans & caustics. L'Ecole a ignoré les vertus des choses, même dans leur superficie, c'est pourquoy elle n'a rien dit de la cause des diverses proprietez des semences.

Enfin il y a en toutes choses une

saveur particuliere qui devroit mieux nous enseigner la proprieté des simples que tous les autres signes exterieurs. La Canelle a non seulement un goût piquant, elle a aussi une certaine saveur agreable qu'on ne sçauroit trouver en aucune autre chose.

On voit aussi que la Gentiane, l'Aunée, & plusieurs autres Plantes ameres, outre l'amertume ont un goût particulier qu'on ne sçauroit mettre sous les regles generales de l'amertume. C'est ce goût particulier de chaque Plante qui nous peut donner quelque connoissance de leur vertu & de leur proprieté specifique.

Comme on a negligé dans la recherche des simples, ce qui estoit le plus necessaire, on n'y a fait aucun progrez : on n'a pas connu les proprietez des simples, & l'on a ignoré quel est le siege prochain de leurs vertus.

Il ne suffit pas de connoître clairement la vertu des simples, il faut aussi les bien preparer & s'en servir

avec jugement. Il faut du ſavoir pour cela, & ne s'attacher pas aux Remedes qu'on a appris par de vaines traditions.

La preparation des Remedes ne conſiſte pas ſeulement à faire boüillir, ou à piler les ſimples ; elle comprend auſſi tous les preceptes & toutes les operations de la Chymie. Enfin pour ſe ſervir à propos des Remedes, il faut avoir une parfaite connoiſſance de la Nature de l'Homme, de la diverſité des Maladies, de leurs dépendances & de leurs changemens; & il faut que cette connoiſſance ſoit fondée ſur la lumiere naturelle.

Je ne m'étonne plus que parmy tant d'abus qui ſe ſont gliſſez dans la Medecine on ait negligé la connoiſſance des ſimples.

Dans cét aveuglement general des Hommes, il a plû à Dieu de ſuſciter les Medecins Chymiſtes, qui ſe ſont appliquez avec juſte ſujet au changemét & à la perfection des Remedes, comme à des choſes extrêmement
neceſſaires.

necessaires & de cette maniere eux & ceux qui les ont imitez ont élevé la Medecine au plus haut point de sa perfection.

Les Medecins chymistes n'ont pas voulu flater le mal, en cherchant des Remedes au déreglement de certaines humeurs supposées, ny à l'effet de la Maladie. Ils se sont appliquez à en détruire la cause ; ils sçavent que cette cause est ordinairement dans les esprits animaux , qui sont les principes de tous les mouvemens & de toutes les actions de la vie. C'est pourquoy ils ont tâché de rendre leurs Remedes si purs, si subtils , & si amis de la Nature , qu'ils pûssent penetrer dans les principes de la vie, & les purifier. Que s'il y a quelques-uns de leurs Remedes qui ne fassent pas un si grand effet , du moins ils reparent les forces de la Nature.

Il y a des Remedes qui fortifient la Nature, & qui la réjoüissent par leur bonne odeur, & qui reparent les esprits, comme l'essence de Canelle. Il

y a d'autres Remedes plus excellens que la Nature ne change pas, mais qui changent eux-mêmes la Nature & en corrigent les defauts : comme sont l'or & les pierres precieuses, qui étant preparez & subtilisez penetrent les principes de la vie, & en bannissent le trouble & l'impureté. Ces Remedes rêtablissent la santé avec autant d'efficace que les poisons la détruisent. Neantmoins il n'y a point de Remede qui puisse rétablir les forces du corps lors qu'elles sont entierement dissipées & détruites.

L'Ecole a entierement ignoré qu'il falut fermenter par des levains les Plantes avec leur suc, pour en separer les parties les plus excellentes. On n'a pas recherché le moyen de conserver les sucs des Plantes sans sucre, & sans autre addition. Ce qui se fait par la seule odeur d'un certain feu de Souphre, qui les conserve incorruptibles, & qui augmente leur vertu.

Voyons à present quelles sont les

occupations des Apoticaires. Quoyque les extraits des Plantes semblent être faciles à digerer, ils sont neantmoins de peu de vertu, parce qu'en faisant les extraits on ne separe pas les excremens de la Plante, ny le suc inutile. Je serois d'avis qu'on mit les magisteres à la place des extraits; puisque le magistere separe visiblement les divers sucs, & reduit toute la substance du Remede en un suc essenciel, qui contient toute la vertu de la Plante. Les Medecins vulgaires ignoreront toûjours cette preparation.

J'ay pitié de voir dans la boutique des Apoticaires tant de compositions ridicules, qui sont faites du mélange confus de plusieurs simples, qui marquent l'ignorance & l'incertitude de ceux qui les preparent, & qui les ordonnent. Les Medecins mélent ensemble plusieurs simples qu'ils croyent de semblable vertu, esperant que dans cette diversité il y en aura quelqu'un qui pourra profiter. Toutes leurs compositions sont

un amas confus de simples crûs & mal preparez, dont l'effet est incertain. Ils cuisinent leurs Remedes en les faisant boüillir, & ils les assaisonnent de miel & de sucre. Ainsi le Medecin & l'Apoticaire, sous la foy de la Maîtrise & du Doctorat, trompent le Malade pour son argent. Le Malade s'imaginant que les Personnes de ce caractere ne peuvent pas tromper ny être trompez. Il seroit à souhaiter que les Magistrats se servissent de leur autorité pour empêcher les tromperies des uns & des autres.

J'admire en premier lieu dans les simples cette pure composition que Dieu luy-même a faite. Je trouve que la Consoulde est un Remede parfait pour reünir les os rompus, que si on y ajoûte du Bol, du Vinaigre & d'autres choses étrangeres, on corromt le mêlange naturel, qui étant simple auroit plûtôt consolidé les os rompus qu'étant composé, comme le remarque Paracelse.

Neantmoins lors que les simples

ne peuvent pas satisfaire à nos intentions, on peut les méler ensemble, pourveu que par ce mélange ils acquierent une nouvelle vertu, qui produise efficacement l'effet qu'on se propose. On voit un exemple de la necessité du mélange des simples dans la composition de l'encre & des teintures.

Je considerois avec un juste repentir le tems que j'ay perdu dans la lecture des livres de Medecine, & j'observay que comme il y a certaine proportion d'une matiere avec une autre matiere, & d'une forme avec une autre forme; il y a aussi une même proportion des proprietez avec les proprietez, & des effets avec les effets.

Je remarquay les fautes qu'on commet contre les regles dans la composition des Remedes. On méle ensemble plusieurs choses qui se contrarient souvent, & qui détruisent reciproquement leurs vertus. J'appris en suite avec beaucoup de travail & de dépense que les Remedes

ne deviennent parfaits que par des preparations qui les élevent dans un souverain degré de perfection, de subtilité & de pureté. Ces Remedes sont infiniment meilleurs que les decoctions, les syrops, & les confections des Apoticaires. Il n'est personne versé dans la Chymie, qui ne convienne avec moy qu'il n'y a pas une composition chez les Apoticaires, qui ne contienne plus de choses nuisibles que d'utiles.

Hypocrate a dit que l'aigre, l'amer, l'acre & le salé sont la cause des Maladies. C'est pourquoy l'Ecole qui fait profession de suivre Hypocrate assaisonne ses compositions avec le miel & le sucre, comme si le doux étoit l'unique Remede des Maladies. Neanmoins le miel & le sucre pervertissent & diminuent la vertu des Remedes.

On répond à cela que les Remedes purgatifs étant mélez avec le miel & le sucre n'agissent pas moins efficacement : que le miel & le sucre rendent les Remedes plus agreables ;

Et enfin qu'ils les preservent de corruption.

Je conviens que les poisons font autant d'effet étant mélez avec le sucre que sans le sucre : leurs purgatifs étant des poisons qui fondent & corrompent la substance du corps, le sucre n'empéche point leur effet. C'est pourquoy la réponse de l'Ecole est ridicule, puis qu'il s'agit icy de Remedes & non pas de poisons. Le sucre & le miel ne rendent pas non plus les Remedes agreables, en voulant flater le goût on nuit à l'estomach qui a de l'horreur pour les Remedes deguisez avec le miel & le sucre, & qui n'en peut souffrir la veüe. Il y a méme plusieurs personnes qui préferent dans les Remedes le goût de l'Aloës à celuy du sucre & du miel.

Quoyque le sucre soit agreable aux personnes saines, il est neantmoins degoûtant aux Malades qui ont de l'horreur pour les Remedes mélez avec le sucre. Le sucre étant contraire aux maux de l'estomach &

de la matrice rend souvent les Remedes mauvais & inutiles : le sucre étant directement opposé au levain de l'estomach, qui est aigre, il empéche aussi la digestion.

Si l'on eut pris garde à l'acrimonie de l'esprit du miel, à la crasse, à l'ecume puante du sucre qu'on clarifie avec un lécif de chaux vive & de l'Argille, on eût sans doute moins employé le miel & le sucre dans les Remedes.

Un Malade prend facilement quelques goutes d'un Remede efficace dans un peu de liqueur. Ce Remede estant pris en petite quantité se digere mieux, s'unit plus étroitement, & penetre plus avant que lors qu'on prend un Remede mal preparé en grande quantité, & mélé avec beaucoup de sucre.

Enfin l'Ecole ne sçachant pas conserver les Remedes sans affoiblir leur vertu en les confissant, avoüe son ignorance.

On voit donc l'abus qui se commet dans la preparation des syrops,

qu'on fait de la decoction des simples en y ajoûant le miel ou le sucre. Les plantes en boüillant dans l'eau ne laissent que leur suc & leur mucilage, qui étant crus & impurs blessent l'estomach avant qu'ils soient digerez, & qu'ils nous aient communiqué leurs vertus. D'ailleurs, le mucilage des plantes se desseiche dans le miel & dans le sucre, il devient desagreable & fâcheux à l'estomac, & perd en boüillant beaucoup de sa vertu.

On fait boüillir les plantes dans l'eau ou dans le vin; ou dans quelque eau distillée, quelquefois méme au BainMarie, jusques à la diminutiõ du tiers, ou de la moitié: & quoyque par ce moyen on ne laisse pas exhaler les principales vertus des simples: neantmoins on ne retire des plantes qu'un mucilage desagreable & difficile à digerer, quelque soin qu'on prenne de le clarifier avec un blanc d'œuf, & de le cuire avec le sucre. Ainsi on donne à boire des decoctions qui ne sont pas imbuës de la vertu des simples,

qui ne sont pas purifiées des excremens des Plantes qui ne sont pas corrigées de leurs cruditez, & de leurs facultez violentes, que la Nature ne peut pas souffrir sans en recevoir un grand prejudice, non plus que le suc des Plantes, qui cause aussi les mémes incommoditez.

Je rends graces à Dieu de ce qu'il m'a separé de la lie des autres Professions pour m'appeller à la Chymie: Elle a des principes sensibles qui ne sont pas fondez sur des vains raisonnemens, mais sur la Nature méme des choses. La Chymie approfondit la Nature, & la fait mieux connoître que toutes les autres Sciences: elle prepare l'entendement pour luy faire penetrer les choses les plus cachées: elle fait connoître à l'Artiste les premiers principes des choses: elle luy enseigne l'ordre que la Nature & l'Art gardent dans leurs operations, & le moyen de perfectionner la vertu des semences. Dieu a permis que ces choses soient demeurées cachées à ceux qui

se croient sages & entendus.

J'ay appris par le moyen de la Chymie le moyen de preparer une liqueur, qui en petite quantité conserve la vertu des simples incorruptible, sans aucun assaisonnement étranger.

Je me sers rarement des Remedes qu'on nous apporte des Païs éloignez, étant persuadé que Dieu a pourvû chaque terroir des Remedes necessaires pour les Maladies du Païs.

Enfin, les electuaires, les confections & les pillules, soit pour fortifier, soit pour purger, valent encore moins que les syrops. Ces Remedes sont composez des simples, pilez & mis en poudre, qui sont mélez ridiculement & sans connoissance, qui se contrarient le plus souvent, & qui s'empéchent reciproquement de nous communiquer leurs vertus.

Il n'en est pas dans la Nature comme dans les nombres qui augmentent leurs vertus par la pluralité, parce qu'ils conviennent dans les unitez. Dans la Nature chaque chose est sin-

guliere, elle subsiste par sa propre œconomie, & ne veut pas être mélée. Si le mélange confus des Remedes ne détruit pas tout-à-fait leur vertu, du moins il l'affoiblit beaucoup.

Le peu de succez du mélange de tant de simples differens, devoit obliger l'Ecole à s'abstenir de cette confusion. Outre que dans le mélange d'un grand nombre de Remedes, il s'en rencontre plusieurs qui sont supposez, plusieurs opposez, plusieurs inutiles, plusieurs surannez, plusieurs mauvais, ou du moins qui le deviennent étant mélez mal a propos. Cependant c'est une chose certaine qu'on méle le plus souvent des simples qui sont crûs, impurs, veneneux, qui ne sont nullement propres à nous communiquer leurs vertus, & qui deviennent pires étant mélez ensemble. L'estomach ressentant le premier effet des Remedes, il en est offensé le premier; & étant foible, il ne peut pas tirer la vertu des Remedes crus & mal preparez. Quand on veut rêtablir la santé il faut surtout

preparez

preparer les Remedes suivant la portée d'un estomach foible & languissant. C'est pourquoy toutes les confections sont si degoûtantes & si fâcheuses, qu'elles ont donné lieu à ce Proverbe : *Fy, cela sent l'Apoticaire.*

Si l'on retranche des Purgatifs, l'Escammonée & la Coloquinte, on ôtera la base & le fondement des Purgatifs des Apoticaires. Cependant l'Escammonée & la Coloquinte sont reconnus pour poisons, & outre cela ils sont fraudez & impurs. L'Euphorbe, l'Elaterium & l'Esule, sont aussi des poisons dont on se sert pour purger. On adoucit la malignité de ces poisons en les mélant avec l'Aloës, le Rhubarbe, le Senné, l'Agaric ou la Manne, pour tromper plus facilement. On y méle aussi quelques grains de Canelle, ou d'autres bagatelles pour les corriger, comme si on pouvoit dompter la violence furieuse de ces Purgatifs par quelques aromatiques. C'est pourquoy j'ay de l'horreur pour la plupart des electuaires purgatifs.

Je ne puis souffrir la preparation des simples qui diminuent leur vertu; on les lave, on les fait boüillir, on les brûle, on les mêle, on les calcine mal à propos.

On perd le suc de l'Aloës en le lavant, & il n'en demeure qu'une simple resine, qui s'attachant aux intestins donne des tranchées, & irrite les hemorroïdes. On diminuë la vertu des aromatiques, en les faisant boüillir ou en les brûlant, parce que leur vertu consiste dans l'odeur qui se dissipe par le feu, comme la distillation des aromatiques le fait voir.

Enfin on ne peut rien s'imaginer de plus extravagant que de brûler la Corne de Cerf, en la reduisant en cendre, on luy ôte sa vertu.

L'experience m'a fait connoître que la pluspart des Remedes nous guerissent par leur odeur & par leur saveur. D'où vient que le mélange de plusieurs Remedes changeant l'odeur & la saveur du simple qui guerit, en détruisent aussi la vertu.

Il n'y a personne qui ait la con-

noissance de la Chymie qui n'apperçoive la faute qu'on commet dans la diversité de beaucoup de simples inutiles, crûs & mal preparez, dont on compose les confections aromatiques. Par exemple, qu'est-ce qu'il y a dans la composition qu'on appelle * Brisepierre qui réponde à l'etymologie de son nom? Est-ce que tous les simples qui entrent dans cette composition conspirent à l'effet de rompre la pierre? ou bien proviédra-t-il une nouvelle vertu du mélãge de tous ces simples, qui puisse briser la pierre des reins & de la vescie, & guerir toutes les difficultez d'urine? Bien loin de là, le Baume perd sa vertu êtant mélé avec tant d'ordure & de choses inutiles, qui entrent dans cette composition. On trouve la méme absurdité dãs les opiates que dans les confections aromatiques: Par exemple, à quoy bon cette confusion de soixante-cinq drogues qui entrent dans l'Opiate dorée Alexandrine de Nicolas, puisque tous ces simples n'ont aucun rapport avec

* *L'Ithontribon.*

l'Opium & la Mandragore, qui sont la base de cette confection. Certes le mélange confus de beaucoup de simples fait suivant le caprice d'un ignorant, a infatué l'Ecole, a tué les malades, a rendu leurs esperances vaines, a fait manquer l'occasion des Remedes par des conjectures incertaines. C'est pourquoy si l'on examine sans preoccupation les compositions qu'on tient dans la boutique des Apoticaires, on sera surpris que la presomption, & la réverie de l'Ecole, & le babil des Medecins, ayent trompé tant de gens, par leurs syrops, par leurs electuaires, par leurs pilules, par leurs trochiques, & par leurs autres compositions.

Le monde a esté creé pour l'usage de l'homme, & Dieu dit que tout ce qu'il avoit fait estoit bon. C'est pourquoy Dieu n'a pas fait les poisons afin qu'ils nous fussent poisons, puis qu'il n'est pas auteur de la mort: Mais il a creé ces mémes poisons, afin que nôtre industrie les changeât en des Remedes souverains contre la rigueur

des Maladies. C'est dans les poisons qu'on trouve des puissans secours qu'on ne sçauroit rencontrer dans les simples qui sont benins & amis de la Nature. Ces épouvantables poisons sont destinez aux plus nobles usages de la Medecine. La racine de Cabaret étant cruë, fait vomir avec beaucoup de violence, & elle est le poison de l'estomac, mais cette vertu maligne se perd facilement en boüillant dans l'eau, & se change en un Remede aperitif & diuretique, qui est propre aux fiévres longues & opiniâtres, ce que son goût aromatique témoigne. De méme la racine d'Arum étant boüillie dãs le vinaigre s'adoucit, & deviẽt propre à guerir des grãds maux. C'est pourquoy l'Ecole a ordonné des correctifs. Plût à Dieu qu'ils ne fussent pas ridicules, qu'ils ne diminuassent pas la vertu des Remedes, ou plûtôt qu'ils ne la détruisissent pas entierement. On fait cuire l'Escammonée dans des choses aigres, afin de l'adoucir, mais tous les Medecins sçavent à present qu'on diminue si

fort la vertu de l'Escammonée par l'aigreur, que si on expose long tems l'Escammonée à la vapeur aigre du souphre, on la prive entierement de sa vertu, & que l'Escammonée perd autant de sa force qu'elle a pris d'aigreur.

Ayant eu le dessein de corriger la furieuse violence des Remedes, j'ay jugé qu'il étoit necessaire de leur laisser leurs anciennes vertus, & de leur ôter leur malignité, ou qu'il faloit convertir ces vertus en d'autres proprietez qui étoient auparavant cachées sous le poison : ou bien qu'on devoit donner des nouvelles vertus à ces Remedes en les perfectionnant. C'est ainsi qu'on change la qualité purgative & veneneuse de la Coloquinte en une vertu resolutive, qui est un Remede efficace pour les longues Maladies. C'est ainsi que Paracelse a preparé avec tant de succez la teinture d'Antimoine, mais il ne nous a pas appris, ou peut être il l'a ignoré, qu'on pouvoit preparer aussi par son sel circulé tous les poisons

des vegetaux & des animaux ; car reduisant ces poisons en leurs principes on détruit toute leur malignité. Il n'y a que les veritables Medecins qui connoissent cette preparation, l'Ecole n'y sçauroit rien comprendre. Il ne faut pas donc diminuer ny détruire les vertus excellentes des simples, mais il les faut perfectionner par le moyen de l'Art, en excitant leurs proprietez qui étoient cachées, ou en détruisant leur malignité, ou en introduisant une nouvelle vertu par des Remedes efficaces & specifiques. Ce que je dis pour ceux qui ne connoissent pas le sel circulé de Paracelse.

Il y a des Remedes violens qui s'adoucissent, ou qui changent de nature étant mélez avec des correctifs. Mais on ne doit pas chercher les correctifs dans le dispensaire des Apoticaires, qui n'enseigne pas de rendre les Remedes meilleurs, & de les corriger, mais de les détruire, & qui donne des correctifs ridicules. Par exemple, le Marquis Spinelli Prince des Gennois ayant fait la nuit la

ronde de la Ville, fut incommodé d'un tournement de tête. Il appella plusieurs Medecins, & les fit consulter ensemble, il leur dit que je l'avois gueri de l'Epilepsie, mais que neantmoins traversant la MER depuis la Guyéne jusques aux Etats de Gennes il avoit ressenti encore quelque vertige dans son voyage. Les Medecins d'un commun accord luy font prendre le lendemain un scrupule d'Hellebore blanc, & pour correctif ils y ajoûtent autant de l'ANIS. Dans demi heure il vomit, & implorant inutilement mon secours il accuse ses meurtriers, & il s'écrie : * Mon cher Vanhelmont vous me l'aviez bien dit que les Medecins me tuëroient. Il perdit la parole, & mourut deux heures aprés dans les convulsions. Les Medecins chercherent des excuses, & la terre couvrit leur faute. C'est ainsi que l'Ecole corrige les REmedes dans ses confections, en les augmentant

* *Helmonte mio voi me lo diceſti gli Medici t'uccideranno.*

de plusieurs choses ridicules & inutiles. On pretend de corriger les Opiates somniferes avec des choses chaudes, & l'on méle avec des purgatifs le Zingembre, la fleur de Muscade, l'Anis, & les autres choses qui semblent être propres aux tranchées, mais qui n'en ôtent pas la cause. Avec combien d'impunité l'ignorance n'exerce-t-elle pas sa fureur contre les hommes? Que l'Ecole entend mal son Hypocrate, si l'on vuide, dit-il, les choses qui doivent être vuidées, le Malade en est soulagé & le supporte facilement? Souvent la cause de la Maladie ne pese pas une dragme, c'est pourquoy il faut que toute sorte de purgation salutaire se fasse par une evacuation insensible, ou du moins fort moderée, & qui repare les forces. Pour reüssir en cette partie de la Medecine qui enseigne la veritable preparation des Remedes, il faut être habile & penetrer dans les secrets de la Nature : c'est de cette connoissance que se puise le tresor des grands Remedes.

L'Ecole avoit appris des anciens Philosophes qu'il y avoit des grandes vertus cachées dans les poisons, ce qui les a rendus si temeraires que de mêler des poisons corrosifs dans leurs Antidotes, comme le Calcite ou Vitriol brûlé dans la Theriaque. Ils ont crû mal à propos que la bonté & la quantité des autres Remedes surmonteroit la malignité des poisons. Ainsi l'Ecole employe des correctifs sans la connoissance des parties, des proprietez, des Remedes & du rapport qu'ils ont entre eux. Il n'y a nulle proportion de l'épicerie avec le poison. Le Napel n'empoisonne pas moins lors qu'il est mêlé avec le Gerofle. La Coloquinte ne corrompt pas moins la substance de nôtre corps, & ne donne pas moins de tranchées quand on y ajoûte de la gomme Dragant. Il s'ensuit donc que les correctifs des compositions sont inutiles & ridicules, qu'ils ne diminuent pas la malignité des Remedes, mais qu'ils affoiblissent leur vertu. Il faloit conserver la force & l'activité des Reme-

des, domter leur malignité & leur violence, pour les rendre propres aux Maladies longues & opiniâtres. Neantmoins tous les poisons ne peuvent pas être changez en des Remedes interieurs. On ne doit jamais prendre interieurement l'Arsenic ny l'Orpiment, de quelle maniere qu'ils soient preparez. Ces poisons étant bien preparez & appliquez sur les ulceres en éteignent la malignité & les guerissent.

Quoy qu'en general j'aye pitié des compositions & des correctifs des Apoticaires, j'ay neantmoins plus d'horreur pour leurs preparations chymiques, pour leur Precipité de Mercure, pour leur verre d'Antimoine, pour les Sophistications qu'ils font des esprits des aromatiques, de Vitriol & de Souphre. Les Apoticaires achetent ces Remedes des valets échapez de quelque Medecin Chymiste, qui ne faisant ces Remedes que pour le gain, servent plûtôt à faire mépriser la Chymie qu'à guerir les malades. Je deplore aussi la simplicité hon-

teuſe de ceux qui donnent pour Re-me de l'or en feüille & des pierreries broyées, comme ſi l'eſtomac en pouvoit retirer quelque ſoulagement; & qui vendent cherement leur ignorance ou leur tromperie. L'erreur de ceux qui ſemblent diſſoudre l'or, l'argent, les coraux, les perles, & autres choſes ſemblables dans des liqueurs aigres n'eſt pas ſi groſſier, mais il eſt plus deplorable; ils s'imaginent que par ce moyen ces Remedes ſeront portez dans les veines, & qu'ils nous communiqueront leurs proprietez. Ces gens-là ignorent que l'aigre eſt ennemy des veines, & que cette aigreur étrangere qui eſt dans les Remedes étant changée par la Nature, ces pierres & ces metaux retournent en poudre tels qu'ils étoient avant leur diſſolution. Et quoy que cette poudre ſoit reduite en pouſſiere tres fine, neantmoins elle n'eſt point digerée par l'eſtomach, & ne nous communique point les vertus. Pour le faire voir evidemment, qu'on verſe du ſel de tartre ſur les choſes qui ont été diſſoutes

dissoutes dans quelque liqueur âpre & corrosive, le sel de Tartre adoucissant toute l'acrimonie de cette liqueur, ce qui aura êté dissout tombera au fonds en forme de poudre. Les eaux fortes ne changent pas les metaux dans leur substance, ils reprennent leur premiere nature, quoy que d'opaques ils eussent êté rendus transparans. C'est donc un aveuglement de donner les pierreries, les perles & les métaux dissouts par les corrosifs, puisque les corrosifs ne changent pas la nature des pierres & des métaux. Cette maniere de dissoudre les métaux & les pierreries est de l'invention de quelque habile trompeur, qui vouloit donner cours à ses remedes auprés des malades. Les ignorans s'imaginent que lors qu'on ne peut pas discerner à veüe d'œil le dissolvant de ce qui est dissout, que ce qui est dissout a changé de nature.

Enfin, les huiles & les graisses ne sont pas propres pour les Baumes, pour les Onguens & pour les Emplâtres, si ce n'est, peut-être, pour les

mettre en consistance. La plufpart du monde ne peut pas souffrir les onguens, parce qu'ils excitent des démangeaisons & des boutons sur le cuir. La plufpart des huiles sont composez des Plantes dont la vertu consiste dans un suc mucilagineux & gommeux, qui ne se méle pas veritablemēt avec les huiles, mais se desseche & s'endurcit en boüillant. Il est plus à propos de joindre les Baumes des fleurs avec le miel qu'avec l'huile. Je prefere les huiles simples aux composez. C'est pourquoy je rejette les compositions mal digerées des Onguens & des Emplâtres qu'on tient dans les boutiques. On méle sottement avec diverses graisses la poudre des Plantes qui se brûle en boüillant & perd sa vertu : si la poudre est de quelque mineral, elle ne peut pas s'incorporer avec la graisse, mais cette poudre est tellement enfermée dans les Onguens qu'elle y devient inutile ; & ne sert qu'à en augmenter le poids. Il ne faut rien méler dans les huiles, dans les Onguens,

dans les Emplâtres qui ne s'y puiſſe diſſoudre, & ne faire qu'un corps de même nature.

On doit appliquer diverſement les Onguens dans les Maladies exterieures ; où la gueriſon vient du dedans, cóme dans les playes, dans les contuſions, dans les brûlures il faut appliquer les onctions ſeulement tiedes. Mais lors qu'une Maladie interieure a beſoin d'un ſecours exterieur, comme la Dyſenterie, la Colique, la Nephritique, il faut appliquer les Onguens chaudement avec des briques, ou du ſable bien chauffez. On attire ainſi le mal en dehors, on arrête les transports ſymptomatiques ; on fait penetrer dás les parties interieures la vertu de l'onguent, & on appelle le ſang & les eſprits à la partie, qui étāt imbus de la vertu du Remede, la communiquent enſuite aux parties interieures.

C'eſt auſſi une choſe digne de moquerie, qu'on prefere le ſucre fin & le plus blanc, non pas qu'il ſoit plus doux ou meilleur, mais parce

qu'il eſt plus cher. Pour raffiner le ſucre on le fait boüillir pluſieurs fois avec le lêcif de chaux vive,qui le rend acre & luy ôte ſa douceur. Ainſi le terme de ſucre fin abuſe le Monde.

On ne peut rien dire de certain du tems qui eſt le plus propre pour cueillir les Plantes. On dit qu'il faut amaſſer les racines en Automne,mais la pluſpart des racines ſont plus efficaces au Printems. La racine de Polypode eſt verte au Printems,& en Automne elle eſt noire & flêtrie. J'eſtime qu'il faut amaſſer tous les ſimples un peu avant leur maturité, car leur parfaite maturité eſt le commencement de leur declin.

Il y a des certains tems pour la maturité des fruits,des fleurs, des racines, des feüilles & des écorces. Le ſuc abonde en certain tems dans les Plantes, il ſe deſſeche enſuite dans la pluſpart, & ſe conſume par la production des feüilles. Ainſi la difference des maturitez produit la difference du tems de leur cüeillette.

Il y a des feüilles qui ſont dans leur

vigueur aprés leurs fleurs, & d'autres avant leurs fleürs. Il y a aussi des feüilles qui sont dans leur vigueur, devant que leurs fruits soiét formez.

Il y a des plantes dont les feüilles sont toujours vertes. Il faut prendre garde à cela, & cueillir les simples dans le temps de leur maturité.

Fin des Avis de Vanhelmont.



Moyens de prevenir les abus de la Medecine.

DIEU a creé les remedes, & il a commandé qu'on honorât le Medecin. Par le mauvais usage qu'on en a fait, les remedes sont devenus inutiles, ou pernicieux, & les Medecins ont été justement méprisez. Hypocrate enseigne que si l'on veut faire quelque evacuation dans les Maladies, il la faut faire dés le commencement, mais que dans la vigueur des maux

il eſt plus avantageux de ne fatiguer point les Malades par aucune ſorte d'evacuation, quoyque ce precepte ſoit auſſi juſte que commode, on ne l'a pas obſervé, ſoit par la mauvaiſe conduite des Malades, ſoit par le contre-tems dans lequel on appelle les Medecins. Les Malades font venir d'abord leur Apoticaire, qui n'ayant d'ordinaire aucune connoiſſance des Maladies, ny des bons Remedes, & n'ayant pour but que de debiter ſes Drogues, traite le Malade ſuivant ſon caprice, & luy fait faire tres mauvaiſe chere, & beaucoup de dépenſe. Le Malade empirant par cette mauvaiſe conduite appelle le Medecin, qui dans la vigueur du mal, & contre le precepte d'Hypocrate ordonne preſque toûjours la reïteration de la Saignée, de la Purgation, & des Lavemens, de peur de paroître inutile, & que le Malade ne vint à guerir ſans Remedes. La reïteration de ces mauvais Remedes êtant inutile, ou plûtôt deſavantageuſe, & le mal augmentant tous les jours, on appelle

plusieurs Medecins en Consulte. Il y a tant d'envie & de jalousie parmy ces Docteurs, que la plufpart feroient bien marris que le Malade vint à guerir par l'avis, ou par le Remede de son Collegue, & comme on fait ces Consultes en public, chacun soûtient son opinion avec opiniâtreté, & tâche de l'emporter sur son compagnon, quand le Malade en devroit mourir. De sorte que le Malade venant à mourir on a juste sujet de dire avec Molliere, *qu'il est mort de quatre Medecins & de deux Apoticaires.* Pour remedier à cét abus deplorable, il feroit à propos dés le commencement de la Maladie d'appeller un sage Medecin, qui ne se contentât pas de dõner ses avis, mais qui eût aussi le soin de les faire executer. Le Medecin devroit preparer luy-même des Remedes souverains contre les Maladies, pour le bien du Malade, & pour l'honneur de sa Profession: il devroit faire chez le Malade les Remedes faciles, afin qu'ils fussent plus assurez & de moindre dépense. S'il y avoit quelque chose

chez l'Apoticaire, qu'on jugeât necessaire, on pourroit le faire acheter comme chez un Marchand. C'est pourquoy il faudroit aneantir le Concordat ridicule qui fut fait entre les Medecins & les Apoticaires de cette Ville l'année 1620, par lequel les Medecins de ce tems-là se condamnerent volontairement à payer une amende de 18 livres pour la premiere fois, & de 36 pour la seconde, s'il leur arrivoit de donner quelque Remede, ou d'en faire faire chez les Malades. Certes ces monopoles sont odieux, & cét étrange Concordat, si prejudiciable au bien public, meriteroit d'estre cassé. Si on exerçoit ainsi la Medecine les Malades seroient bient servis & à peu de frais : Les Medecins n'oublieroient pas leur Profession en ordonnant des Remedes qu'ils ne connoissent pas le plus souvent : Et le Medecin & l'Apoticaire ne s'accuseroiét plus mutuellement du mauvais succez des Remedes.

Les consultes sont necessaires en beaucoup d'occasions, mais pour éviter

ter les abus qui s'y commettent, il faudroit appeller des Medecins qui fussent bien ensemble, & laisser au Medecin ordinaire l'execution des Remedes. * Car ceux qui se servent de plusieurs Medecins tombent ordinairement dans les fautes de tous leurs Medecins, & dans le malheur de Trajan qui fit graver cette Epitaphe sur son tombeau : LA MULTITUDE DES MEDECINS A TUE' L'EMPEREUR. C'est pourquoy les personnes de bon sens ne doivent pas suivre aveuglément les avis des Medecins, on doit peser leurs voix, & ne les conter pas, puisque tous les Medecins ne sont pas d'un même poids, & que les plus habiles ne sont pas toûjours le plus grand nombre.

* *Qui pluribus Medicis utuntur in singulorum errores incidunt.*

FIN.

VEu le Traité intitulé, *Seconde Partie du Traité des Panacées ; & autre Traité des abus qui se commettent dans les Remedes ordinaires ; & les avis de Vanhelmont sur la composition des Remedes*, composez par Me IAQVES MASSARD, Medecin, aggregé au College de cette Ville: N'empêchons l'impression, avec les défenses accoûtumées. Fait ce 7e Iuin 1680. Signé, MVGNIER, Procureur du Roy.

PErmis suivant le consentement du Procureur du Roy au Siege. Ce 16 Iuillet 1680. Signé, A. PETICHET Lieutenant General.

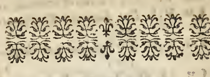


TABLE DES TRAITEZ,

& des Chapitres contenus dans la seconde Partie du Traité des Panacées ou des Remedes universels.

LETTRE
DE MONSIEVR DE BLEGNY,
ECRITE A M. MASSARD ſur ſon Traitté des Panacées.

A MONSIEUR
MONS[R] MASSARD,
Docteur en Medecine, aggregé au College des Medecins de Grenoble.

MONSIEVR,

Ce que j'ay connu de vôtre merite par le rapport de Monsieur Bongrand, & par la lecture d'un livre de vôtre composition qu'il m'a fait la grace de me prester, m'oblige à vous rendre les homages qui sont deûs aux hommes extraordinaires; Car j'estime

que vous devez tenir un des premiers rangs parmy ceux qui se sont fait distinguer dans ce siecle. Vous avez recherché la verité avec beaucoup d'application; Vous avez levé le voile mysterieux qui la cache aux autres hommes, & sans avoir pour les scelerats, pour les ignorans, & pour les fourbes, la complaisance qui est aujourd'huy si commune parmy les ambitieux & les lâches: Vous l'avez genereusement publiée, pour donner lieu à toutes les personnes de bon sens d'en profiter. L'avantage que vous

leur procurez par là, merite ſans doute une ſinguliere reconnoiſſance de leur part, & vous ne ſçauriez croire combien j'y ſuis ſenſible en mon particulier. I'ay déja marqué en diverſes occaſions publiques quels ſont mes ſentimens à cét égard, & je n'oublieray rien de tout ce qui pourra vous en donner des preuves plus préciſes : Cependant j'ay crû que vous agreeriez que je vous fiſſe tenir le Iournal dans lequel j'ay dit quelque choſe de vôtre Livre, ayant en cela Monſieur Bongrand pour garant. Dans peu de temps j'auray une meil-

leure occasion pour vous rendre justice; Cependant je persisteray toujours dans la resolution que j'ay prise de tâcher de meriter l'honneur de vôtre amitié, & de vous persuader que ie suis avec autant d'inclination que d'estime,

MONSIEVR,

Vôtre tres-humble & tres obeïssant serviteur,
DE BLEGNY,
Chirurgien ordinaire du Corps de Monsieur, & Directeur de l'Academie des Nouvelles Découvertes de Medecine. A Paris devant le Palais Royal le 3 Aoust 1681.

EXTRAIT DU Journal de Medecine du mois d'Aoust 1681, page 378.

NOVVEAVTEZ.

IL m'eſt tombé en main depuis quelques jours un Livre nouveau, tres-curieux & tres-bien écrit ; il eſt de la compoſition de M. Maſſard, Docteur Aggregé au College des Medecins de Grenoble, où il l'a fait im-

primer. Quoy qu'il ne compoſe qu'un ſeul Volume in 12. il eſt pourtant diviſé en deux parties, dont les ſujets ſont aſſez differens ; la premiere qui fut imprimée en 1679. eſt intitulée, *Panacée, ou Diſcours ſur les effets ſinguliers d'un Remede experimenté & commode pour la pluſpart des longues maladies, & meſme de celles qui ſem-*

blent incurables ; avec un Traitté d'Hipocrate, de la cause des maladies & de l'ancienne Medecine, de la Traduction de l'Auteur.

La deuxiéme qui n'a paru qu'en 1680, est intitulée, *Seconde Partie du Traitté des Panacées, ou Remedes Universels, avec un Traitté des abus de la Medecine ordinaire, & les avis de Vanhelmont sur la com-*

position des Remedes; traduits par le mesme Auteur.

On croit que ce Livre se debitera bien-tôt à Paris; si cela est on en donnera avis dans le Iournal.

RE'PONSE DE M. Maſſard, à la lettre de Monſieur de Blegny.

MONSIEVR,

Les obligations que je vous ay ſont ſi grandes & ſi conſiderables, que ie ne ſçaurois vous en témoigner des juſtes reconnoiſſances. En effet, Monſieur, puiſque vos ſentimens ſont des deciſions & des Arreſts parmy les habiles gens, les glorieux Eloges que vous avez la bonté de me donner dans vôtre Iournal, & dans la lettre dont il vous a plû de m'honorer, m'ont donné une joye extraordinaire. L'amour que vous avez pour la

verité, & pour ceux qui la recherchent, ont esté les motifs qui vous ont obligé à me combler de loüanges. On rend en ce Païs si peu de justice à la vertu & au merite, dans l'exercice de la Medecine, que l'ignorance est sur le thrône; & comme il n'y a rien de plus injuste que les ignorans, aussi ils ont employé toutes sortes de calomnies pour noircir, par leur imposture & par leur artifice, & moy & mon livre: Neantmoins je puis vous asseurer que la pratique que j'expose dans le traitté des Panacées, est extrémement heureuse, & qu'il est bien difficile de mourir de maladie avant la derniere vieillesse, en observant ces maximes. I'auray l'honneur de vous en entretenir plus particulie-

rement une autrefois, si vous l'agreés ainsi. Ie profiteray dans peu de jours d'une commodité pour vous faire tenir plusieurs exemplaires de mon livre: I'en envoyeray à Paris un plus grand nombre si j'apprens qu'on l'y souhaite. Continuez moy ie vous supplie vôtre protection, & celle de vôtre Illustre Compagnie, & me faites la grace de croire que ie suis avec toute sorte de respect,

MONSIEVR,

A Grenoble le 20 Aoust 1681.

Vôtre tres-humble & tres-obeïssant serviteur,
MASSARD.

RE'PONSE DE MONSIEUR de Blegny à la lettre de M. Maſſard.

MONSIEVR,

Ie vous envoye le Iournal de Septembre, pour vous faire voir par là, que les Medecins, ou autres Naturaliſtes des Villes de Province, peuvent eſtre receus dans noſtre Academie, & ie prens cette occaſion pour vous dire que ie voudrois bien que vous en fuſſiez un des membres; je m'en tiendrois tres honoré en mon particulier, & tous nos Academiciens ne manqueroient pas de s'en applaudir. Si le cœur vous en dit, je feray toutes les démarches neceſſaires pour en obtenir l'agréement de Monſieur le premier Medecin du Roy qui en eſt le Chef. Dans

peu de temps ie vous feray tenir un exemplaire d'un livre nouveau de ma composition, dans lequel je parle du vostre dans les termes que ie dois. On m'a deja demandé des vostres, quand vous en aurez envoyé, ie ne manqueray pas de les faire valoir autant qu'il me sera possible. Au reste il n'y a rien de mieux que la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Mais j'y ay sur tout remarqué des sentimens pour moy dont ie vous tiendray bon compte. Si ie puis meriter la grace d'estre au nombre de vos amis, ie sçauray bien m'en prevaloir aux occasions, & ie ménageray toutes celles qui pourront vous faire connoistre combien ie suis, &c.

REPONSE DE M. MASSARD à la lettre de Monsieur de Blegny.

MONSIEUR,

Les avantages que vous avez la bonté de me procurer sont si grands & si glorieux, que ie n'eusse jamais osé les attendre : C'est pourquoy je serois sans doute ennemy de mon honneur, & de mon propre interest, si j'estois capable de refuser la grace que vous me faites esperer, de me vouloir aggreger dans une Compagnie aussi celebre qu'est la vostre, par le merite, par le nombre, & par la qualité des Personnes qui la composent; Ayant déja obtenu le consentement des Messieurs de vôtre Academie, vous me faites la faveur de vouloir vous mesme demander à Monsieur le premier Medecin du Roy son agréement pour y estre installé. En verité, Monsieur, les bien-faits que je reçois de vostre generosité sont si considerables, que je vous dois regarder toute ma vie comme mon Patron & Protecteur. Ie ne sçay pas encore qu'elles sont les formalitez que vous observez dans la reception de Messieurs vos Academiciens; mais puisque vôtre

Illustre Corps porte le titre glorieux des Nouvelles Découvertes de la Medecine, soit pour en reformer les erreurs, soit pour en découvrir les secrets : Il me semble qu'en entrant dans cette Illustre Compagnie, il ne seroit pas mal à propos de faire voir par demonstration & par experience, ce que j'ay trouvé de nouveau & de singulier dans la pratique que j'ay faite de la Medecine, afin de montrer par là, qu'on est capable, estant assisté de vos lumieres, de faire encore quelque nouvelle découverte pour le bien public, & pour l'honneur de la Profession. I'ay déja prouvé, ce me semble, dans mon livre, la possibilité des Panacées : I'ay aussi prouvé que les Panacées sont les grands Remedes de la Medecine, & non pas la saignée ny la purgation, comme on l'enseigne mal à propos dans les Ecoles de la Medecine. Ie souhaiterois à present si vous l'agreés ainsi, de prouver par experience, en la presence de Messieurs les Academiciens, sur tel nombre de malades qu'on voudroit choisir, qu'il y a des Remedes universels, qui sont propres pour la guerison de toutes les maladies qui ne sont pas absolument incurables, sans se servir de la saignée, de la purgation, des lavemens, & de l'emetique,

ſans aucune ſorte de precaution, & ſans aucune diſtinction d'âge, ny de ſexe, ny de temperament. Ie ferois voir auſſi par experience, que ces mêmes Remedes délivrent abſolument les malades de la neceſſité de la ſaignée, même dans les pleureſies, dans les ſquinances, & dans les autres inflammations, quelques violentes qu'elles puiſſent eſtre. Ie ferois encor voir par experience, que ce grand nombre de maladies qu'on met dans le rang des incurables, ne le ſont point en effet, mais ſeulement par defaut de connoiſſance. Pour cet effet, j'entreprendrois la gueriſon de tel nombre d'hydropiques qu'on voudroit me donner, & ie ferois voir que cette maladie ſe peut guerir le plus ſouvent dans trois ou quatre ſemaines pour le plus tard, ſans aucune evacuation ſenſible, & par des Remedes faciles à prendre, pourveu que la mort ne ſoit pas extremement prochaine. Vous jugez bien que ce n'a pas eſté ſans peine que j'ay découvert l'uſage de ces ſortes de Remedes, & que ie me ſuis defait des vieilles erreurs de la Medecine ordinaire, où j'avois eſté élevé dés ma jeuneſſe, puis qu'il y a bien plus de peine à ſe defaire des anciens & mauvais prejugez, que d'apprendre quelque choſe de nouveau.

Ie crois que vous aurez receu à present les 64 copies que ie vous donne de mon Livre, j'en ay envoyé quatre cens exemplaires à Paris. Ie vous remercie de tout mon cœur de la grace que vous me faites de faire valoir mon traitté des Panacées autant qu'il vous sera possible, & de me faire la faveur de le citer dans un Ouvrage de vostre composition : Ie ne doute pas aprés cela que toutes les honêtes gens, & les personnes desinteressées, ne donnent leur approbation à mes Panacées, & que par vôtre moyen ce Livre ne soit bien-tost connu & approuvé dans tout le Royaume. Accordez-moy, ie vous prie, la continüation de vôtre amitié, & je tâcheray par mes respects, & par mes reconnoissances dans toutes les occasions que vous me fournirez, de vous témoigner combien je suis,

MONSIEVR,

A Grenoble le 24 Septembre 1681.

Vôtre tres-humble & tres-obeïssant serviteur,
MASSARD.

DISCOVRS SVR L'ETABLISSEMENT de l'Academie des Nouvelles Découvertes de Medecine.

IL y a si peu de choses qui soient parfaitement connües & bien découvertes dans la Medecine, & il y en a tant à découvrir qui sont inconnües, que c'est avec juste raison que le Roy a estably une Aggregation Academique pour ce sujet. La plufpart des Medecins se glorifient d'estre Galenistes, ils suivent aveuglément l'Art, ou plûtôt les erreurs de Galien, & sans s'appliquer à la recherche & à la preparation des veritables Remedes, ils se sont contentez de la simple lecture de leurs Auteurs. Neantmoins il n'y a aucun Art, ny aucune Profession qui s'apprenne de cette maniere, il faut necessairement mettre la main à l'œuvre pour s'y perfectionner: C'est ce que font Messieurs de l'Academie des Nouvelles Découvertes, qui s'attachans à tout ce qu'il y a de curieux, & d'utile dans la Physique & dans la Medecine, ne soumettét leur jugement à nul Auteur, puis qu'il n'y en a point d'infaillible;

ils éprouvent les esprits,ils retiennent ce qui est bon,suivãt le precepte de l'Ecriture ; Ils recherchent la verité, non seulement par les lumieres de leur esprit,mais principalement par les experiences qu'ils font tous les jours, puis que l'experience a fait les Arts, & les Sciences ; C'est pourquoy l'establissement de cette Academie a eu de si heureux succez jusques icy, qu'il y a juste sujet d'esperer que cette Aggregation Academique nous fera bien-tôt connoître les plus profonds mysteres & les plus rares secrets de la Physique & de la Medecine. C'est à quoy Monsieur de Blegny, Directeur de cette Academie, s'applique incessamment, & il seconde en cela heureusement le dessein du Roy, qui ne se donne pas moins de soin pour perfectionner les Arts & les Sciences,que pour conserver & pour étendre glorieusement les limites de son Empire, puis que le public n'a pas moins d'interest dans l'augmentation des Arts & des Sciences que dans celle de l'Etat. De toutes les Professions il n'y en a aucune où le public prenne tant de part que dans le restablissement de la vraye Me-

decine ; car s'il eſt vray que l'intemperance en tuë plus que l'épée,ne pourroit-on pas dire la même choſe des mauvais Remedes ? Ainſi Monſieur de Blegny executant dignement les deſſeins de nôtre Monarque, s'acquite glorieuſement de la Direction de l'Academie des Nouvelles Découvertes: Et certes il n'y a rien qui témoigne plus evidemment la grandeur du Genie de LOUIS LE GRAND, que le juſte diſcernement qu'il fait des perſonnes pour les emplois auſquels il les deſtine,en quoy conſiſte principalemẽt l'art de bien Regner. Le choix que Sa Majeſté a fait de Monſieur d'Aquin pour le premier Miniſtre de ſa ſanté, fait voir ſur tout combien le Roy eſt juſte dans la diſtribution des emplois : C'eſt pourquoy ce grand Homme étant le Chef & le Protecteur de l'Academie des Nouvelles Découvertes, il ne faut pas douter que cette Illuſtre Compagnie ne mette bien-tôt la Medecine dans ſa derniere perfection, & qu'elle n'en corrige toutes les erreurs & tous les abus, ſous la conduite & ſous la protection d'un Chef ſi éclairé & ſi autoriſé.





